NATIONAL-SOCIALISME : L'AVANT-GARDE DE L'AVENIR

NATIONAL-SOCIALISME
L'avant-garde de l'avenir

Sélection de textes de

Colin Jordan

Traduit par

Valérie Devon

Didi18 Editions

Titre original : *NATIONAL SOCIALISM: Vanguard of the Future – Selected Writings of Colin Jordan*

Couverture réalisée par : Didi18edition

Composition et mise en page : Valérie Devon

nationalsocialismel'avantgardedel'avenir©2025 VF de Valérie Devon

Imprimé et Publié par les Éditions Didi18

Tous les droits sont réservés. Ce livre ou une partie de celui-ci ne peut être reproduit ou utilisé de quelque manière que ce soit sans l'autorisation écrite expresse de l'éditeur, à l'exception de l'utilisation de courtes citations dans une revue de livres ou un journal scientifique.

Colin Jordan
19 juin 1923 – 9 avril 2009

Volume complémentaire à ce livre :

The National Vanguard : The Way Forward (L'avant-garde nationale : la voie à suivre) de Colin Jordan

The National Vanguard : The Way Forward est l'étude complète en six parties publiée pour la première fois par Colin Jordan, leader national-socialiste britannique d'après-guerre, dans sa lettre d'information *Gothic Ripples*. Elle détaille le développement par l'auteur d'un certain nombre de principes, notamment sa compréhension du fait que la démocratie est une supercherie destinée à perpétuer le pouvoir des véritables contrôleurs de la société, que la participation à la politique des partis est inutile, que le christianisme est incompatible avec le national-socialisme et qu'il existe une méthode alternative pour s'emparer du pouvoir en dehors des urnes.

CONTENU

INTRODUCTION 9

I. LE PASSÉ : ADOLF HITLER ET L'ALLEMAGNE NATIONALE-SOCIALISTE 15

1 – HITLER AVAIT RAISON ! 17

2 – ADOLF HITLER : L'HOMME CONTRE LE TEMPS .. 30

3 – ADOLF HITLER : L'HOMME DU SIÈCLE 35

4 – L'ENNEMI INTÉRIEUR 39

5 – CRITIQUE DE LIVRE : *BLOOD AND SOIL* PAR ANNA BRAMWELL 50

6 – MEURTRE À SPANDAU 56

II : LE PRÉSENT : LE NATIONAL-SOCIALISME AUJOURD'HUI 73

1 – LE NATIONAL-SOCIALISME : UNE ÉVALUATION PHILOSOPHIQUE 74

2 – LE NATIONAL-SOCIALISME : UN CREDO MONDIAL POUR L'AVENIR 81

III. DANS L'AVENIR : L'AVANT-GARDE NATIONALE SOCIALISTE 112

1 – LA CONSTRUCTION DE L'AVANT-GARDE 113

2 – LE TEMPS DES PARTIS EST TERMINÉ : LES ARGUMENTS EN FAVEUR D'UNE POLITIQUE AU-DELÀ DES PARTIS 117

3 – UN TRAIN DE PENSÉE 128

ANNEXE : LETTRE À GERALD KAUFMAN, M.P 141

NOTE BIOGRAPHIQUE.....145

INTRODUCTION

Soyons clairs : voilà un livre dangereux. Les idées contenues dans ce petit ouvrage sont suffisamment explosives pour faire voler en éclats toute la structure du pouvoir du monde occidental. Son auteur défend avec audace et éloquence le credo le plus détesté, le plus redouté et le plus honni des temps modernes : le national-socialisme d'Adolf Hitler.

Ce document présente, sous une forme concentrée, les pensées les plus proscrites de l'ère post-1945 : l'éloge d'Adolf Hitler et la défense de sa politique ; le plaidoyer ouvertement en faveur du national-socialisme pour l'ensemble de la race blanche ; et une ligne de conduite permettant d'atteindre cet objectif, même face à l'opposition la plus brutale et la plus résolue.

Les maîtres des médias aiment à dépeindre les nationaux-socialistes contemporains de la vraie vie comme s'ils étaient des méchants de comédie tout droit sortis d'un film hollywoodien. Colin Jordan contredit la représentation du national-socialiste en fou mégalomane, crachant une haine aveugle et écumant à la bouche. Il est ce que l'on peut décrire, très précisément, comme « le national-socialiste de l'homme qui réfléchit ». Ses pensées sont logiques et ordonnées ; il a une connaissance approfondie du passé, une appréciation lucide du présent et une vision pénétrante de l'avenir. En même temps, il écrit avec une intensité passionnée qui n'est propre qu'à ceux qui ont une conviction absolue dans leurs croyances. Il est froidement analytique ou violemment critique, selon les exigences du sujet traité. En outre, Jordan n'est pas un intellectuel de salon, et lorsqu'il parle de la création de groupes de travail nationaux-socialistes d'élite pour mettre en œuvre les « tactiques d'Otto

Skorzeny » dans la sphère politique, il a l'autorité de quelqu'un qui parle à partir d'une expérience de première main.

Colin Jordan est né en 1923 et a obtenu un diplôme d'histoire avec mention à l'université de Cambridge en 1949. Il a commencé sa carrière politique dans les années 1940 en tant que protégé d'Arnold Leese[1], l'un des rares nationaux-socialistes britanniques d'avant-guerre à avoir eu le courage et l'endurance de poursuivre la lutte après la défaite de 1945. À la mort de Leese, Jordan hérite de sa maison de Princedale Road à Londres, qui devient rapidement le siège de la Ligue de défense blanche. Il s'agit de la première organisation créée par Jordan et, en 1960, il la fusionne avec d'autres groupes racialistes britanniques pour former le British National Party. Par la suite, le BNP (qui n'a rien à voir avec le Parti actuel du même nom) a connu des dissensions entre les partisans d'une défense pure et dure du national-socialisme et ceux qui souhaitaient adopter une approche plus modérée et plus douce. Jordan, bien sûr, était à la tête du groupe le plus intransigeant, et c'est de cette scission qu'est né le Mouvement national-socialiste (NSM).

Comme il se doit pour une organisation nationale-socialiste, le NSM est né dans la lutte. Il a été fondé le 20 avril 1962 et, le 2 juillet de la même année, il a tenu sa première réunion de masse à Trafalgar Square, à Londres, sous une bannière d'environ 12 mètres sur laquelle on pouvait lire : « Libérez la Grande-Bretagne du contrôle juif ! » Quelque 5 000 personnes assistent à ce rassemblement en plein air, dont une foule de juifs qui deviennent rapidement hystériques face au contenu du discours de Jordan. L'émeute qui s'ensuivit se termina par l'arrestation de Jordan, mais pas par celle de ses agresseurs. Plus important que sa peine d'un mois de prison, il en résulte que le NSM ne sera dès lors plus autorisé à tenir de telles réunions publiques. Une autre conséquence de la bataille a été la décision de former une branche d'autodéfense du NSM, ce qui a valu à Jordan son deuxième emprisonnement de l'année. Le message était clair : hormis les

[1] [NdT : les Éditions didi18 ont traduit et publié 4 des principaux ouvrages d'Arnold Spencer Leese : didi18edition.com]

prétentions à la démocratie et à la liberté d'expression, le pouvoir en place en Grande-Bretagne n'allait absolument pas accorder aux nationaux-socialistes les mêmes droits d'organisation qu'aux autres partis politiques.

Un homme de moindre importance se serait découragé et aurait abandonné le combat après ces neuf premiers mois si décourageants. Au lieu de cela, Jordan a adapté sa stratégie et a entamé une campagne de guérilla politique de 12 ans, par le biais d'une propagande contre l'establishment britannique. L'exemple le plus frappant de ces activités du NSM est peut-être celui qui a contribué à la défaite du candidat travailliste Gordon Walker en 1965. Walker était un fervent défenseur de l'immigration non blanche en Grande-Bretagne. Grâce à d'innombrables coups de publicité, à des manifestations et à la perturbation de ses réunions, Jordan a maintenu la menace raciale que représentait la candidature de Walker dans l'esprit du public. Ces efforts sont si efficaces qu'une escouade de voyous du groupe juif « 62 » est appelée pour faire taire Jordan. Lors de la dernière réunion électorale de Walker à Leyton Baths le 20 janvier 1965, ils attaquent Jordan aux cris de « Tuez-le ! Tuez-le ! » Jordan est brutalement battu et doit être hospitalisé, mais Walker perd les élections.

En 1967, Jordan est à nouveau emprisonné, cette fois pour avoir distribué deux pamphlets. L'un d'eux critiquait la domination juive sur la société britannique et l'autre, *The Coloured Invasion*, mettait en garde les Britanniques contre les dangers du flot d'immigration non blanche qui déferlait sur leurs côtes. Malheureusement, les droits séculaires des Britanniques de souche s'étaient tellement détériorés à cette époque que même la critique écrite des effets néfastes des non-Britanniques était considérée comme illégale. Après sa sortie de prison, Jordan a réorganisé le NSM sous le nom de « Mouvement britannique », qui a perduré jusqu'à son retrait de la vie politique en 1975.

Il faudrait un autre volume pour retracer l'histoire complète du national-socialisme britannique, mais d'autres réalisations de Jordan et du NSM doivent être mentionnées. Au cours du mois d'août 1962,

année riche en événements, Jordan a accueilli une réunion internationale de dirigeants nationaux-socialistes dans les Cotswolds, en Angleterre. Parmi les participants figuraient Lincoln Rockwell, Bruno Ludtke et Savitri Devi. Cette réunion a donné naissance à l'Union mondiale des nationaux-socialistes, première tentative de donner une structure internationale au mouvement d'après-guerre. Il convient également de noter que le NSM a publié un journal occasionnel, *The National Socialist*, tout au long de son histoire, ainsi qu'un manifeste appelant à la création d'un État national-socialiste, Britain Reborn.

Aujourd'hui, Colin Jordan est un jeune homme de 68 ans et n'est membre d'aucune organisation. Ses activités actuelles consistent à écrire, à vendre des livres et à publier une lettre d'information, *Gothic Ripples*.

Même ses ennemis lui reconnaissent à contrecœur sa stature et ses capacités. Récemment, le Crown Prosecution Service l'a décrit comme « le grand-père du national-socialisme britannique ». Un porte-parole du Jewish Board of Deputies a qualifié Jordan de « gourou du nazisme britannique », et le vénéneux torchon « antifasciste » *Searchlight* l'a qualifié de « véritable appât à juifs », ce qui signifie simplement qu'ils le considèrent comme un opposant efficace à l'hégémonie juive sur la Grande-Bretagne. (Toutes les citations sont tirées de l'article « Police raid the home of leading neo-Nazi veteran », *Jewish Chronicle*, p. l, 28 juin 1991).

Telles sont les impressionnantes références politiques de Colin Jordan.

Le lecteur doit juger par lui-même du caractère impressionnant des idées de Jordan.

Un mot doit être dit sur le style d'écriture de Colin Jordan, que certains lecteurs peuvent parfois trouver difficile, en particulier dans les deuxième et troisième parties de ce recueil.

Ces essais – en particulier ceux qui traitent d'une ligne de conduite pour le Mouvement – n'ont pas été écrits pour l'amusement occasionnel des racialistes en fauteuil ou pour ces « nationaux-socialistes »

qui considèrent la bataille pour la survie des Aryens comme un passe-temps, qu'ils poursuivent à leur guise, si et quand l'envie leur en prend. Ils ne s'adressent pas non plus à ceux dont le niveau intellectuel se situe dans la moitié inférieure de la courbe du quotient intellectuel. Non, ces mots ont été écrits pour l'élite de notre race : pour ceux qui ont la force intellectuelle de comprendre toute la profondeur du credo national-socialiste et qui, en même temps, ont la force de caractère de participer activement à la lutte nationale-socialiste. Les quelques Aryens qui appartiennent à cette catégorie sont les lecteurs auxquels Jordan écrit.

Il ne souhaite pas non plus que ses propos soient pris à la légère. Ces écrits ne sont pas destinés à être appréhendés dans leur intégralité lors d'une simple lecture superficielle. Au contraire, l'auteur souhaite que ses idées soient étudiées avec soin et minutie, en profondeur et en détail. Jordan souhaite que son public cible lise ces pensées non pas une ou deux fois, mais encore et encore. Il veut que le lecteur y réfléchisse et qu'il en détermine lui-même toutes les ramifications. Plus important encore, une fois que le lecteur a pleinement assimilé ces mots et considéré toutes leurs implications, il veut que ces essais servent de base à l'action.

Cela ne veut pas dire que l'auteur est incapable de s'exprimer de manière concise et directe. Bien au contraire ! Ces essais sont truffés de phrases éloquentes et mémorables : « penser avec le sang », « fragments du futur », « une révolution dans la pensée » et « appliquer les principes d'Otto Skorzeny à la guerre politique » ne sont que quelques exemples de la facilité de Jordan à utiliser un langage frappant et évocateur. Lorsqu'il en ressent le besoin, il peut s'exprimer d'une manière claire et autoritaire qui fait passer des idées clés sans ambiguïté : « Ce qui satisfait la nature, ce qui profite à la race en tant que servante de la nature, ce qui profite au national-socialisme en tant que serviteur de la race, est bon ; ce qui ne le fait pas est mauvais. Ce qui recherche et assure réellement ce bien est juste. Ce qui ne le fait pas est mauvais. Aucun autre ordre contraire ne peut être accepté par les nationaux-socialistes ».

Les difficultés que le lecteur peut rencontrer avec le style de l'auteur sont largement compensées par la richesse et la brillance de ses idées. Ces essais demandent du temps, des efforts et de la réflexion, mais ils récompensent l'énergie dépensée à maintes reprises.

Les idées exprimées ici ne plairont pas à tout le monde. Cela n'est d'ailleurs pas le but recherché. Les pouvoirs en place en Grande-Bretagne ne seront pas heureux de voir publié un recueil des écrits de leur ennemi le plus tenace et le plus gênant. Peut-être interdiront-ils la distribution de ce livre au Royaume-Uni. De même, certains membres du mouvement racialiste – et peut-être même certains qui se considèrent comme des nationaux-socialistes – ne seront pas d'accord avec une partie des propos de Jordan.

Qu'il en soit ainsi. Dans *Schopenhauer as Educator*, Friedrich Nietzsche explique : « Je considère comme inutile tout mot derrière lequel ne se trouve pas un appel à l'action ». Telle est l'attitude de Colin Jordan. Si suffisamment de personnes compétentes lisent ce livre et décident de mettre en œuvre les idées qu'il contient, toute la structure de l'ancien ordre s'effondrera et un nouveau monde pour l'humanité aryenne sera construit au milieu de ses ruines.

I. LE PASSÉ : ADOLF HITLER ET L'ALLEMAGNE NATIONALE-SOCIALISTE

Les six articles suivants montrent la combinaison parfaite de la profonde connaissance du national-socialisme que possède Colin Jordan, de son intérêt pour l'histoire et de sa détermination à découvrir et à proclamer la vérité.

« Hitler Was Right » (Hitler avait raison) est le premier des trois essais publiés ici pour commémorer le 100ème anniversaire de la naissance d'Adolf Hitler en 1989. Il s'agit d'une défense éloquente, persuasive et provocante de Hitler et de ses politiques. Il a d'abord été publié dans le numéro 20/21 de la lettre d'information de Colin Jordan, *Gothic Ripples*.

« Adolf Hitler : Man Against Time » (Adolf Hitler : l'homme contre le temps) est le deuxième article commémoratif. Il a été publié à l'origine dans le *NS Bulletin*, publication du Nouvel Ordre. Ici, Jordan suit l'exposé de Savitri Devi en décrivant Hitler comme une personnalité surhumaine qui, par la force de sa propre volonté et de son génie, a cherché à inverser la décadence de l'humanité aryenne.

« Adolf Hitler : Man of the Century » (Adolf Hitler : l'homme du siècle) est le troisième des essais du centenaire. Il s'agit d'une évaluation plus personnelle du fondateur du national-socialisme, dans laquelle l'auteur discute de la signification de Hitler et de l'effet qu'il a eu sur sa propre vie. Il est reproduit à partir de la *League Sentinel*.

« The Enemy Within » (L'ennemi intérieur) répond aux diverses accusations portées contre Hitler et l'Allemagne nationale-socialiste par certains de ceux qui, aujourd'hui, professent leur sympathie pour le national-socialisme, mais dont la véritable sympathie ne s'étend qu'aux rivaux de Hitler, et non à l'auteur de l'idée nationale-socialiste et au fondateur du mouvement lui-même. Une autre réédition de *Gothic Ripples*.

« Book Review : Blood and Soil » (Critique littéraire : le sang et le sol), tiré de la National Review, critique la biographie de Richard, Walther Darré par Anna Bramwell. Jordan profite de l'occasion pour commenter la politique agricole nationale-socialiste et pour répondre aux critiques formulées à l'encontre de Hitler par les nationaux-bolcheviques d'aujourd'hui.

« Murder at Spandau » (Meurtre à Spandau), également publié par *Gothic Ripples*, traite du contexte du vol historique de Rudolf Hess, de son emprisonnement d'après-guerre et de son assassinat par les Britanniques en 1987.

1 – HITLER AVAIT RAISON !

Jamais dans l'histoire, un homme n'a été autant vilipendé que celui dont on a célébré le centenaire de la naissance le 20 avril 1989. Selon les médias de masse de la démocratie d'aujourd'hui, il était un monstre absolu, une incarnation démente du mal. Pourtant, le fait même qu'il soit présenté comme si totalement noir, sans le moindre mérite, devrait éveiller la suspicion de quiconque n'est pas un idiot fini ou un partisan aveuglé par les préjugés.

Le dénigrement n'a pas toujours été aussi total qu'aujourd'hui. Lloyd George, Premier ministre britannique pendant la Première Guerre mondiale, après une visite en Allemagne en 1936, a été cité dans le *Daily Telegraph* du 22 septembre de cette année-là pour avoir déclaré : « Je n'ai jamais vu un peuple aussi heureux que le peuple allemand. Hitler est l'un des hommes les plus formidables que j'aie jamais rencontrés ». Dans une lettre adressée à un ami en décembre de la même année, il déclare : « Je souhaite seulement que nous ayons un homme de sa qualité suprême à la tête des affaires de notre pays aujourd'hui ».

Le vicomte Rothermere, dans son livre d'avant-guerre, *Warnings and Predictions*, dit de Hitler : « Il a une intelligence suprême. ... Il a complètement nettoyé la vie morale et éthique de l'Allemagne. Aucun mot ne peut décrire sa politesse ... C'est un homme d'une rare culture. Sa connaissance de la musique, des arts et de l'architecture est profonde ».

Le rideau de fer du mensonge s'est complètement effondré lorsque les éléments qui voulaient détruire Hitler sont devenus pratiquement omnipotents, sachant que cela devait être fait sous peine de voir leurs erreurs démontrées et Hitler avoir raison : car il représentait la renaissance aryenne, et les autres un vieil ordre épelant le déclin et la mort.

Le véritable Hitler, contrairement au monstre fou des médias, était un homme extrêmement talentueux et extrêmement cultivé, doté d'une mémoire phénoménale, d'une compréhension extrêmement rapide de l'essentiel, d'une volonté colossale et, bien sûr, doté d'un talent d'orateur inégalé : tout cela au service d'une cause à laquelle il s'est entièrement consacré. Il était aussi un hôte charmant, un ami et un collègue attentionné et loyal, gentil avec les animaux, très sensible aux beautés de la nature, simple dans son style de vie personnelle.

Imprégné dès l'adolescence d'un sens aigu de la mission en tant que futur leader libérateur de son peuple, il a connu, jeune homme, la pauvreté parmi les chômeurs de Vienne, le danger et les privations dans les tranchées du front en tant que soldat, avant de rejoindre le minuscule organe politique qui, sous sa direction, allait devenir le NSDAP, qui allait remporter le pouvoir. Soir après soir, ses paroles captivantes ont fait se lever des auditoires applaudissants d'une nation vaincue et démoralisée, animée d'un espoir et d'une détermination naissants. Son inspiration vocale et visuelle, ainsi que la sueur abondante de ses partisans ardents et assidus, constituaient les moyens du succès national-socialiste, et non les mythiques sacs d'argent des grandes entreprises auxquels les opposants tentent de faire croire pour expliquer leur propre infériorité en matière de charisme, d'ardeur et d'effort. Comme on le disait à l'époque, en ce qui concerne le dernier de ces trois facteurs, les lumières brûlaient toujours plus tard dans la nuit dans les bureaux du Parti de Hitler que dans ceux de n'importe quel autre parti.

Un enthousiasme brûlant et un travail acharné :

« Au cours du mois précédant les élections nationales de 1930, par exemple, le parti nazi a organisé 34 000 réunions en Allemagne, soit en moyenne trois réunions dans chaque village, ville et quartier urbain. (*Mothers in the Fatherland*, Claudia Koonz, p. 69) Typique de l'esprit réceptif du peuple pendant les élections de 1932, le chef de presse du NSDAP, Otto Dietrich, décrit un meeting à Stralsund, prévu pour 20 heures mais pour lequel Hitler a été longtemps retardé, atteignant finalement le lieu à 2h30 du matin : « En plein air et sous une pluie battante, nous avons rencontré la foule trempée jusqu'aux

os, fatiguée et affamée, alors qu'elle s'était rassemblée pendant la nuit et avait patiemment attendu [...]. Hitler s'est adressé à l'assistance tandis que le jour se levait lentement... »

Ils étaient là, 40 000 personnes à écouter avec impatience, à 4 heures du matin, après tout ce temps et tout cet inconfort, l'homme qu'ils considéraient à juste titre comme leur sauveur politique ! Pouvez-vous imaginer une telle affluence pour un personnage aussi trompeur et crépusculaire que notre Premier ministre actuel, Margaret Thatcher ?

Essayez d'imaginer l'immense scène de liesse lorsque les longues et dures années de lutte ont été récompensées et qu'à la fin du mois de janvier 1933, Hitler est devenu Chancelier ! Cette nuit-là, pendant des heures, une rivière de feu a coulé devant sa fenêtre tandis que des milliers et des milliers de camarades de son Parti, portant des torches, défilaient dans les rues d'un Berlin renaissant. Claudia Koonz, déjà mentionnée, cite un membre de longue date du NSDAP à propos de cette occasion : « Nous pleurions de bonheur et de joie et avions peine à croire que notre Führer bien-aimé se tenait à la tête du Reich... Une force magnétique rayonnait partout et éliminait les dernières traces de résistance interne... Nous avons été saisis d'une joie inexprimable lorsque nous avons vu nos bannières, autrefois méprisées et dépréciées, flotter haut sur tous les bâtiments publics ». (p. 132)

Notre thèse ne consiste pas et ne doit pas consister à dire qu'Adolf Hitler était absolument parfait et n'a jamais commis la moindre erreur, car la perfection, la perfection absolue, est une abstraction hors de propos qui n'appartient pas à ce monde et qui, par conséquent, ne s'y est jamais manifestée et ne s'y manifestera jamais. Ce que nous disons précisément ici, c'est que, compte tenu de tout, l'homme et son mouvement en faveur de notre race ont été les plus proches de la perfection que ce monde ait jamais connus jusqu'à présent, et cela nous suffit. Nous proclamons qu'il a raison car les erreurs qu'on lui reproche sont, à notre avis, bien plus nombreuses que le contraire. Après seulement six courtes années de paix, lui, son Parti et son peuple, à l'unisson, ont accompli un miracle virtuel au

cours de cette brève période. Jamais ailleurs dans l'histoire il n'a été fait autant pour la survie et la renaissance des Aryens aussi rapidement !

Hitler avait raison dans l'importance suprême qu'il attachait au facteur de la race et, par conséquent, dans sa conception fondamentale de la nation en tant que communauté raciale à protéger dans sa propriété de sa patrie et contre le métissage avec des races étrangères, et, en outre, à améliorer par des mesures eugéniques. Plus que tout autre homme d'État, dans n'importe quel pays et à n'importe quelle époque, il a reconnu concrètement les qualités supérieures des peuples aryens et la nécessité de maximiser les détenteurs de ces qualités supérieures en tant que moyen privilégié d'élever l'humanité. C'est dans ce dévouement unique et, par conséquent, dans l'opposition amère de tous ceux qui ont un intérêt direct dans l'élévation des Aryens que se trouve la plus grande explication de la volonté de le [Hitler] détruire et de le diffamer.

Hitler avait raison de s'opposer au jeu de parti perturbateur de la démocratie, qui existe pour tromper et exploiter le peuple qu'il prétend représenter, et de croire plutôt à la personnalité, au leadership et à l'unité. Dans une fusion des peuples telle que celle qu'il a réalisée, où était le besoin de partis autres que le sien ? Seule une infime minorité s'est opposée à lui après 1933, bien que les médias étrangers hostiles se soient concentrés sur ce fragment de mécontentement, et non sur le soutien presque total qu'il a reçu.

Hitler avait raison d'affirmer et de garantir que chaque homme de la communauté du peuple devait avoir un emploi productif, dans son propre intérêt et dans celui de la communauté. Lorsqu'il est arrivé au pouvoir, pas moins de 6 014 000 personnes étaient au chômage, mais en 1938, il n'en restait plus que 338 000, la plus grande partie de cette réduction ayant été réalisée avant tout réarmement significatif, contrairement à ce que prétend la propagande hostile.

Hitler avait raison de croire en une protection sociale étendue pour tous les membres de la communauté du peuple. En 1938, l'organisation « La force par la joie » du NSDAP avait permis à plus de 22

millions de personnes de se rendre au théâtre, à plus de 18 millions d'assister à des représentations cinématographiques, à plus de 5 millions d'assister à des concerts, à plus de 3 millions d'assister à des expositions d'usine et à pas moins de 50 millions de participer à des manifestations culturelles. L'organisation comptait 230 établissements d'éducation populaire et, par son intermédiaire, 62 000 événements éducatifs ont été organisés, auxquels ont assisté 10 millions de personnes.

En 1938, 490 000 personnes ont bénéficié de croisières maritimes, 19 millions d'excursions terrestres et 21 millions de manifestations sportives. Tout cela à une époque où les démocraties laissaient dépérir des millions de chômeurs et où ceux qui avaient un emploi ne recevaient rien de comparable à ce genre d'aide.

La voiture la plus vendue de l'histoire – plus de 15 millions de Volkswagen « Coccinelle » dans plus de 30 pays – est née du projet de Hitler d'une voiture du peuple, une petite voiture bon marché pour l'homme ordinaire. Dans le même ordre d'idées, son programme de construction de l'Autobahn a précédé de plusieurs décennies celui de la Grande-Bretagne.[2]

Hitler avait raison de souligner l'importance qu'il attachait à la protection de la paysannerie, vitale pour une communauté du peuple prospère, et les mesures qu'il prenait à cette fin comprenaient la législation sur les exploitations héréditaires.

En effet, Hitler avait raison sur tant de points importants qu'il faudrait bien plus que la totalité de ce numéro double de *Gothic Ripples* consacré au centenaire de Hitler pour en dresser la liste.

La révolution hitlérienne qui a mené à bien toutes ces réformes radicales s'est déroulée sans effusion de sang, contrairement à la révolution française (dont le 200^{e} anniversaire est célébré cette année)

---

[2] Ces informations et d'autres renseignements détaillés sur les réalisations stupéfiantes de l'Allemagne hitlérienne figurent dans le livre *Quatre années d'Allemagne de Hitler vue par un étranger* de Cesare Santoro, Berlin, 1938, didi18edition.com.

ou à la révolution ~~russe~~ bolchevique de 1917. Les camps de concentration pour les détenus, y compris les femmes et les enfants, ont été introduits par les Britanniques pendant la guerre des Boers, et les conditions y étaient si mauvaises qu'un grand nombre d'entre eux y ont trouvé la mort.

La Russie, alliée de la Grande-Bretagne pendant la guerre[3], possède encore de nombreux camps de concentration dans lesquels, selon les statistiques soviétiques elles-mêmes, un million de personnes sont actuellement détenues. Pourtant, nous n'entendons parler que des camps allemands, avec toutes les inventions et exagérations possibles et imaginables. Colin Cross, dans *Adolf Hitler* (Hodder & Stoughton, Londres, 1973), chiffre le nombre maximum de détenus en temps de paix à 26 789 en juillet 1933, nombre d'entre eux n'ayant été détenus que quelques semaines et la plupart ayant été libérés par la suite, et précise : « Les conditions de vie dans les camps étaient spartiates mais, selon les normes pénitentiaires, les détenus bénéficiaient d'un régime alimentaire adéquat et d'un hébergement raisonnable dans des dortoirs ».

Les détenus n'étaient pas, comme on l'a souvent insinué, tous de pauvres juifs persécutés ou d'autres héros de la démocratie, mais comprenaient la lie de la société : criminels habituels, proxénètes, pervers, ivrognes méprisables, mendiants perpétuels et parasites réfractaires au travail.

Les dirigeants juifs du monde extérieur ont proclamé une guerre économique et politique contre Hitler dès qu'il est arrivé au pouvoir et se sont mis en tête de déclencher une guerre pour le détruire. Il n'est donc pas surprenant que, lorsque cette guerre a éclaté, Hitler ait considéré les juifs en général sur ses territoires comme des ennemis et une menace pour la sécurité, et qu'il les ait rassemblés et placés dans des ghettos ou des camps. Au cours des dernières phases de la guerre, alors que les Allemands subissaient eux-mêmes les pires conditions, notamment des centaines de milliers de civils, hommes,

[3] [NdT : lire *La Finlande dans l'œil du cyclone* d'Erkki Hautamäki, didi18edition.com]

femmes et enfants, massacrés lors de raids aériens tels que celui qui a frappé la ville de Dresde, sans défense, les approvisionnements adéquats n'étaient pas disponibles ou ne parvenaient pas aux camps surpeuplés à la suite des évacuations de l'Est, et le typhus faisait rage, ce qui explique les conditions indéniablement terribles trouvées dans certains d'entre eux à la fin des hostilités, qui n'étaient cependant certainement pas le résultat d'une politique délibérée d'extermination, cette allégation étant une atrocité mensongère.

Après la guerre, la campagne de dénigrement contre Hitler s'est concentrée sur l'allégation selon laquelle 6 millions de juifs ont été délibérément exterminés dans certains camps pendant la guerre, principalement par gazage à l'aide du fumigant d'épouillage standard, le Zyklon B, qui était certainement utilisé de manière générale dans les camps et dans d'autres lieux également, dans le but de prévenir la mort (par maladie), et non de la provoquer.

La super histoire larmoyante de l'extermination massive des juifs dans des chambres à gaz a été démontrée de manière décisive comme étant un mensonge colossal par le rapport Leuchter, un rapport du principal consultant américain sur les chambres à gaz dans les prisons américaines qui, à la demande d'Ernst Zündel, pour les besoins de son récent nouveau procès au Canada, a visité Auschwitz et a prélevé des échantillons de la structure des bâtiments supposés avoir été des chambres à gaz qui, après avoir été soumis à des analyses indépendantes aux États-Unis, ont montré de manière concluante qu'ils n'avaient pas été utilisés à cette fin.

Incidemment, l'aveu récent des Russes eux-mêmes concernant l'extermination de plus de 30 millions[4] de personnes par Staline, l'allié

[4] [NdT : *« Le bolchevisme a commis le plus grand massacre humain de tous les temps. Le fait que la majeure partie du monde soit ignorante et insensible face à ce crime énorme est la preuve que les médias mondiaux sont aux mains des criminels. »* Cette citation d'Alexandre Soljenitsyne est introuvable sur Internet en français, mais elle se trouve sur une page Wikipédia en russe. D'autre part, Yvan Alexeïevitch Kochkine (1895-1980), plus connu à partir des années 50 sous le nom d'Yvan Kochkine Kurganov, était un expert en statistiques. Il révéla ; dans un document de trois pages (le Rapport Kurganov) présenté à la presse britannique et que celle-ci s'empressa d'enterrer ;

de la Grande-Bretagne et de la juiverie contre Hitler, rend l'allégation juive contre Hitler minime par rapport à cet holocauste rouge bien réel.

Pour en revenir à l'Allemagne des années 193O, nous pouvons estimer que la plus grande conquête de Hitler aura été celle des cœurs de son peuple, car son régime fut le plus populaire que le monde ait jamais connu. Son Allemagne était un pays électrifié et transmuté. Jamais, nulle part et à aucun moment, une nation entière n'a été aussi rayonnante, aussi disposée à servir que sous sa direction. Par millions, le peuple allemand acclamait quotidiennement Hitler à raison.

Hitler a eu raison de chercher à corriger les iniquités du traité de Versailles et à unifier les territoires allemands. Ses actions ont reçu le soutien massif des populations concernées. Lorsqu'il est entré à Vienne, 200 000 Viennois ont envahi la place des Héros de la ville dans une extase de joie face à ce que la machine de propagande britannique anti-Hitler a qualifié d'« agression ». Il a été accueilli de la même manière dans le territoire volé des Sudètes, dans l'État synthétique de Tchécoslovaquie.

Hitler s'est efforcé, jusqu'aux derniers jours de la paix, de parvenir à un accord équitable avec la Pologne en ce qui concerne les régions et les habitants allemands, le port de Dantzig (à 90 % allemand) et le territoire détaché de la Prusse orientale ; mais cet accord a été délibérément occulté par les bellicistes occidentaux trompeurs, la Grande-Bretagne accordant une garantie générale tout à fait répréhensible à l'État arriéré de Pologne afin de rendre son régime

---

que le nombre de morts imputable au bolchevisme entre 1917 et 1959, s'élève à 110,7 millions. Les données de recherche de Kurganov étaient connues parmi les émigrés et notamment mentionnées par Alexandre Soljenitsyne dans son livre *Warning to the West* page 129. Les résultats de ses travaux, corroborés par d'autres sources, notamment celles de Natalia Lebedeva, historienne russe, sont contestés naturellement par ceux qui ont commis ces crimes et que l'on retrouve par milliers de la page 222 à 227 dans le pdf en ligne du livre de Maurice Pinay *2000 ans de complots contre l'Église*. Évidemment, la presse juive mondiale s'est empressée de discréditer et de salir Yvan Kochkine Kurganov.]

réactionnaire déraisonnable et belliqueux, et de provoquer ainsi la guerre souhaitée.

Hitler a eu raison de mettre l'accent sur l'alliance anglo-allemande à laquelle il aspirait depuis longtemps. Grâce à elle, la combinaison de la marine britannique et de l'armée allemande aurait pu maintenir la paix dans le monde, préserver l'empire britannique auquel Hitler tenait beaucoup et servir de base à un ordre mondial dans lequel l'homme blanc sauvegarderait la civilisation grâce à la suprématie mondiale.[5]

L'ambassadeur britannique à Berlin a déclaré le 26 juillet 1939 : « Depuis le début, Hitler a toujours cherché avant tout à s'entendre avec la Grande-Bretagne. (*Vansittart in Office*, 1. Colvin, p. 346). En effet, Hitler s'est fourvoyé lorsque, persistant à rechercher un accord anglo-allemand, il a attendu la défaite de la France et la débâcle de Dunkerque pour que la Grande-Bretagne reprenne ses esprits, alors que s'il avait envahi le pays en juillet 1940, il y serait presque certainement parvenu.

Hitler a eu raison de concevoir un nouvel ordre pour l'Europe, conforme aux réalités ethniques plutôt qu'aux démarcations géographiques et autres en conflit avec ces réalités, et d'encourager la coopération dans l'intérêt commun et l'unité correspondant à des objectifs communs.

Hitler a eu raison de prévenir l'attaque russe prévue pour profiter de la guerre européenne, en lançant sa propre attaque en juin 1941, accompagnée de la croisade européenne contre le communisme qu'il a parrainée ; et, sans l'immense aide matérielle apportée à Staline par la Grande-Bretagne et la D.S.A., il aurait sans aucun doute écrasé Staline et éliminé la menace soviétique qui n'est aujourd'hui que masquée par les tactiques sournoises de Gorbatchev, conçues pour amadouer l'Occident.

[5] [NdT : afin de connaître la pensée profonde de Hitler, voir *Mémoires d'Otto Wagener*, didi18edition.com]

Nous devons aujourd'hui à l'effort gigantesque de l'Allemagne et de ses alliés (y compris tous les volontaires étrangers de la merveilleuse Waffen-SS), et aux combats défensifs désespérés menés jusqu'en mai 1945, le fait que l'armée rouge n'ait pas percé jusqu'à Calais et que le KGB ne soit pas aujourd'hui stationné à Douvres, Durham et Dundee.

Rappelons avec une grande fierté que jamais une cause n'a été combattue avec plus de courage et jusqu'à l'extrême limite que la cause nationale-socialiste d'Adolf Hitler. Lors de la bataille de Nuremberg, théâtre des plus grands rassemblements que le monde ait jamais vus : les civils allemands, hommes, femmes et jeunes, se sont armés pour se tenir aux côtés des SS dans des combats de rue acharnés au cours desquels la 45e division américaine « Thunderbird » a subi de lourdes pertes.

« Les détachements SS fanatiques qui défendaient l'infâme salle du Congrès nazi, qu'Adolf Hitler appelait le cœur du nazisme, ont repoussé neuf assauts américains sanglants avant de mourir tous ensemble ». (*The Spear of Destiny*, Trevor Ravenscroft, p. 335 ; Neville Speannan, 1971) C'était notre peuple ! Dans *Destination Berchtesgaden* (Ian Allan Ltd, Londres, 1975), J. P. Turner et R. Jackson décrivent ainsi les rigueurs de l'avancée : Aschaffenburg : Des renforts allemands arrivent, « dont beaucoup de jeunes fanatiques de 16 et 17 ans qui refusent de se rendre et doivent être anéantis ». Schweinfurt : « Chaque petite ville et village sur la route de Schweinfurt est fortifié, chaque colline et chaque bois est occupé par l'ennemi le plus longtemps possible, souvent par des jeunes nazis fanatiques. »

Wurzburg : « Une fois de plus, des civils se joignent aux troupes allemandes pour défendre leur ville, se repliant dans les égouts et apparaissant souvent à l'arrière des Américains. »

Dans Berlin en flammes, les restes héroïques des volontaires étrangers de la Waffen-SS, l'élite de l'Europe, se sont battus jusqu'au bout et sont morts en défendant le quartier de la chancellerie du Reich et le refuge où Adolf Hitler a laissé sa vie ; tandis que d'autres héros des Jeunesses hitlériennes, dont certains n'avaient que 14 ans,

ont réussi à tenir les ponts sur la Spree jusqu'à la dernière minute. Avec de tels sacrifices de sang comme nutriment, la capacité du national-socialisme à survivre et à revivre était assurée.

S'il existe une certitude dans ce monde, c'est que, si jamais un véritable champion de notre peuple émerge, il sera dénigré au maximum par les forces de la ruine. Par conséquent, ce sont précisément ceux qui, en Grande-Bretagne aujourd'hui, sont les plus responsables de l'état épouvantable dans lequel elle se trouve qui sont les plus responsables du dénigrement de Hitler. Ceux qui nous nuisent le plus sont précisément ceux qui le dénigrent le plus : c'est la grande équation.

Hitler avait raison de dénoncer la démocratie ; c'est ce que nous devrions savoir aujourd'hui grâce à notre propre expérience en Grande-Bretagne. Bruce Anderson, dans le *Sunday Telegraph* (29 mars 1987), a déclaré à propos de l'invasion afro-asiatique de la Grande-Bretagne : « Les électeurs n'ont jamais été consultés : s'ils l'avaient été, nous n'aurions pas connu d'immigration de couleur à grande échelle ». Ainsi, alors que la dictature hitlérienne donnait au peuple ce qu'il voulait et préservait l'Allemagne pour le peuple allemand, la démocratie britannique donne au peuple britannique ce qu'il ne veut pas et l'appelle « liberté ».

Hitler avait raison de prophétiser les ténèbres qui suivraient sa défaite. Lorsque nous faisons le point sur l'ensemble des maux dont nous souffrons actuellement, des grèves récurrentes aux agressions de vieilles dames, du trafic de drogue à la promotion de la perversion, des subventions au monde coloré à la dégénérescence connue sous le nom de « rock », nous prenons note du fait que Hitler ne nous aurait pas permis ces raffinements bénis de la démocratie. Nous prenons également note du fait que les projections du taux de natalité actuel des personnes de couleur en Grande-Bretagne montrent que dans cent ans, nous serons une minorité dans notre propre pays.

Même l'opposant le plus maniaque de Hitler ne l'a jamais accusé de vouloir rendre la Grande-Bretagne noire. C'est à ces opposants qu'est revenu le soin d'y parvenir.

La résistance nationale-socialiste n'a pas cessé en 1945. Hans-Ulrich Rudel est une figure emblématique de la guerre qui a refusé de renoncer à sa foi dans le national-socialisme et qui a maintenu des contacts étroits avec les nationaux-socialistes du monde entier jusqu'à sa mort en 1982.

Cet as de l'aviation allemande a détenu un record du monde pour 2 530 vols de combat et un autre pour 519 chars ennemis détruits. Il a coulé à lui seul le cuirassé soviétique Marat et deux croiseurs, ainsi que 70 bateaux de ravitaillement. Sa devise était « *Verloren ist nur wer sich selbst aufgibt* » (Seul celui qui abandonne perd).

Winifred Wagner, belle-fille d'origine anglaise du grand compositeur Richard Wagner, est une autre figure de proue de l'époque. Après la guerre, un tribunal de dénazification l'a reconnue coupable d'avoir soutenu activement le régime de Hitler dont elle était l'amie personnelle.

Pour ce terrible délit, elle a été condamnée à 450 jours de travaux forcés, sa fortune personnelle a été confisquée, il lui a été interdit d'occuper une fonction publique ou de devenir membre d'un parti politique pendant cinq ans, et il lui a même été interdit de posséder une voiture à moteur.

Néanmoins, lorsqu'interrogée dans un film en 1975 par ceux qui essayaient en vain de lui faire exprimer un certain rejet de Hitler, cette magnifique dame les a rembarrés avec la remarque qui s'imposait : « Si Hitler passait la porte aujourd'hui, je serais plus heureuse que jamais de le voir et de l'avoir parmi nous ».

Et le combat continue, comme en témoignent des faits divers récents concernant l'Allemagne, tels que l'emprisonnement pour quatre ans et demi de Peter Naumann pour avoir organisé le bombardement en 1979 d'un mât de télévision près de Coblence qui a interrompu la transmission de l'émission « Holocauste », et pour avoir comploté l'assaut de la prison de Spandau alors que Hess y était encore en vie et emprisonné. De même, l'interdiction de l'organisation Nationale Sammiung pour l'empêcher de participer aux élections locales : démontrant ainsi la fausseté de la démocratie dans

ce pays, où le national-socialisme, voulu par une majorité allemande, est interdit depuis 1945. De même, le *Daily Telegraph* titrait récemment : « Le néonazisme 'en hausse' en Allemagne de l'Ouest ».

Tant que l'homme vivra sur cette planète, on se souviendra du nom d'Adolf Hitler avec la vérité ou avec le mensonge. C'est à nous, en ces jours lugubres, de tirer la satisfaction de témoigner de la vérité à son sujet face au torrent de mensonges. Faites-vous un devoir d'observer et de marquer le 101e anniversaire de sa naissance le 20 avril 1990 !

Quoi que vous fassiez à cette date et autour de cette date pour honorer son nom, assurez-vous qu'à 18 h 18, heure de sa naissance, vous vous arrêtez dans une méditation silencieuse, allumant une bougie dans votre cœur en mémoire du plus grand champion des peuples aryens – vos peuples – que ce monde ait jamais vu !

« Qu'importe la perte du champ de bataille !

Tout n'est pas perdu. Une volonté insurmontable,

L'étude de la vengeance, une haine immortelle,

Un courage qui ne cédera ni ne se soumettra jamais,

Qu'est-ce autre chose que n'être pas subjugué? »

(extrait du *Paradis perdu* de John Milton, 1608-1674)

2 – ADOLF HITLER : L'HOMME CONTRE LE TEMPS

Il y a cent ans – le 20e jour du quatrième mois de 1889, peu après six heures du soir – un événement capital s'est produit dans une petite ville frontalière autrichienne, jusqu'alors insignifiante. Ce jour-là, à Brannau, des parents tout aussi insignifiants donnèrent naissance à un bébé qui avait en lui la capacité de devenir l'homme contre le temps. C'est-à-dire qu'en lui est né le pouvoir de devenir celui qui serait capable d'interrompre, par un processus de rajeunissement complet, toute la tendance à la décadence de l'époque, interposant ainsi une nouvelle ère dans le cycle de vie et de mort des âges.

Plus tard, alors qu'il était adolescent et qu'il vivait à Linz, c'est là – comme le décrit de façon saisissante son ami d'enfance August Kubizek (*The Young Hitler I Knew (Mon ami d'enfance)*, 1954, Allan Wingate of London edition, Chapter VIII)) – qu'au cours d'une nuit de communion avec les étoiles au sommet du Freinberg, les cieux lui ouvrirent le secret de sa vie, et qu'Adolf Hitler apprit à se connaître lui-même comme un homme contre le temps. Par la suite, il fut une personne possédée par la force motrice du destin grâce à l'accès au royaume des perceptions supérieures, ce qui se manifestait par l'éclat extraordinaire de ses yeux magnétiques et le timbre extraordinaire de sa voix irrésistible. En vertu de ce pouvoir, il était plus qu'un homme ordinaire.

C'est ainsi qu'il a pu miraculeusement mobiliser le mécontentement d'une nation vaincue dans le cadre d'une démocratie dégénérée, faisant passer une poignée d'hommes à Munich au départ pour devenir, grâce à des réunions, des adhésions et un soutien public de plus

en plus importants, le pouvoir qui s'est emparé de l'État, a produit l'articulation bouleversante de la volonté nationale lors des rassemblements de Nuremberg, l'a incarnée dans le régime le plus populaire de toute l'histoire et a failli – bien failli en effet – atteindre l'objectif final de la suprématie mondiale, indispensable à la sécurité totale des Aryens.

Ce qui ressort le plus, ce n'est pas qu'il ait échoué au dernier obstacle, mais qu'il ait réussi contre tant d'autres, pendant si longtemps et si loin, ce qui constitue un exploit jamais égalé auparavant ni par la suite.

Bien plus qu'un simple politicien, Hitler était aussi un voyant, un prêtre et un artiste, dont l'art suprême était la recherche de la surhumanité, seule garantie d'un report de l'œuvre de décadence du temps.

La surhumanité était son idéal ultime, car toute société réellement meilleure dépend avant tout non pas de meilleurs plans, mais de meilleures personnes pour les mettre en œuvre ; et produire de meilleures personnes dépend avant tout non pas de l'éducation et de la formation, quelle que soit l'importance de leur rôle, mais de l'élevage de ces personnes. La clé d'un progrès maximal est aussi simple que cela. Ce qui est surprenant, c'est l'incapacité de l'homme, en dehors du national-socialisme, à l'utiliser, et c'est ainsi qu'est identifié le mérite exclusif et superlatif de notre credo.

Hitler recherchait la surhumanité de deux manières. Tout d'abord, il s'est préoccupé de la protection de l'Aryen en tant qu'être humain au potentiel le plus élevé. Son moyen d'y parvenir était de faire de la citoyenneté de l'État une question d'appartenance à la nation, et de l'appartenance à la nation une question non pas de simple résidence, et donc de simple géographie, mais de race, et donc d'appartenance par le sang à la communauté du peuple aryen.

Deuxièmement, au sein de la communauté du peuple aryen, sa préoccupation était la pratique de l'eugénisme positif afin d'augmenter le meilleur de la race, de diminuer le moins bon et d'éliminer le pire défectueux. Nous avons là la quintessence du message de salut

de Hitler, la quintessence du credo du sauveur du national-socialisme, sa justification suprême, à l'épreuve de toute censure.

Le temps de la vengeance, sous la forme des forces de la ruine, n'a laissé au messie des Aryens que six années de paix nominale, à peine pour commencer son grand travail de transformation de cet âge de décadence en un âge d'or. Ces mêmes années de guerre ont entraîné sa mort et l'anéantissement de tout ce qu'il avait fait. Quarante-quatre ans plus tard, cet homme merveilleux et sa cause ont-ils disparu à jamais ? Ont-ils été complètement vaincus, totalement invalidés et éternellement relégués aux confins du rejet comme l'acmé de l'anathème ?

Les causes des *Untermenschen*, les croyances sombres des « opprimés », ont-elles finalement et pour toujours évincé la *Weltanschauung* au profit d'une Atlantide des fils de la lumière du soleil ?

En effet, cela peut sembler être le cas, du moins à première vue et en surface. Peut-être, même en y regardant de plus près, s'agissait-il de la dernière chance de renaissance avant la conclusion cyclique de cet âge par un cataclysme atomique, l'épuisement de l'environnement et la désintégration d'une humanité bâtarde. Peut-être s'agira-t-il de la fin non seulement d'une époque, mais du monde lui-même, auquel succédera la vie sur une autre planète. Le temps – et la mesure dans laquelle le sauveur se perpétue dans ses disciples – nous le dira !

Quelle que soit la réponse, une chose est sûre : la « mort » d'un homme de cette envergure ne peut être une extinction totale, tant qu'il y a des hommes en vie pour raconter l'histoire. Elle se limite plutôt à une transition par laquelle l'image optique et auditive de l'homme passe entièrement à l'écran de la mémoire. Le faux Christ des chrétiens est resté « vivant » pendant 2 000 ans, devenant, sur ce plan d'existence, quelque chose de non pas inférieur mais bien supérieur à son prototype dans l'un des nombreux messies juifs de l'époque. Il peut certainement en être de même pour Adolf Hitler, le messie des Aryens.

Ce qui est décisif pour sa transfiguration, c'est le fait – qu'il ne faut jamais négliger – qu'il a été battu non pas moralement, mais seule-

ment matériellement, et cela par un rassemblement d'hommes et d'armements beaucoup plus important, et par une résistance dont le monde n'avait jamais vu la magnificence. La crucifixion de son credo s'est faite par les seules lances maléfiques de la guerre, sans aucune sanction supérieure de la part d'un credo plus digne. Sa victoire fut spirituelle.

Ainsi, sa défaite militaire face à ses inférieurs spirituels, et tout le dénigrement qu'ils lui ont infligé, ne peuvent que servir à rehausser sa véritable image, en lui assurant qu'il reste non seulement puissamment vivant dans l'esprit, mais à tel point qu'il peut devenir le conquérant spirituel de l'avenir.

Ce raisonnement renferme tout le sens supérieur de la vie humaine, qui est la lutte de l'esprit pour sa victoire sur la matière. Ses ennemis ne doutent pas de son pouvoir de résurrection, compte tenu du travail patient et imaginatif de ses vrais disciples pour qui l'honneur est la loyauté.

Sa maison de montagne, le Berghof, a dû être bombardée et réduite en miettes pour que les pierres nues ne deviennent pas un sanctuaire, et une plantation dense a dû être cultivée sur le site nu, pour que le simple sol ne devienne pas un lieu de pèlerinage.

Dans sa patrie, la démocratie des conquérants militaires a dû concéder une défaite morale en dictant l'interdiction perpétuelle non seulement de toute renaissance du NSDAP, mais même des chants, des signes et des idées de son national-socialisme.

Au-dessus de tous ses ennemis, même deux [score – NdT] et quatre ans après qu'ils l'aient déclaré mort – ce qui les incite à les diffamer quotidiennement et sans fin – se dresse le spectacle obsédant d'un Hitler dont le pouvoir défie la mort et dont l'esprit continue à menacer leur avenir.

De toute façon, leur monde est moribond, spirituellement frappé au-delà de tout espoir de rédemption, et donc incapable d'éviter une disparition cyclique. Dans leur crainte frénétique de l'esprit de Hitler, ils sont en passe de se surpasser par un dénigrement dépassant les

limites de la crédibilité, même pour les troupeaux captifs de leurs médias, et de provoquer ainsi une réaction en sa faveur. La Némésis n'est pas seulement possible, mais elle n'est pas très éloignée, craignent-ils, et nous l'espérons. Un catalyseur appréciable de cette désillusion pourrait bien provenir de la commémoration mondiale de son centenaire, lorsque – au grand désarroi de ses ennemis – nous brandirons le flambeau défiant de sa mémoire avec l'affirmation tonitruante que, en dépit de tout ce qu'ils ont dit et fait, pour nous, Hitler avait raison.

Ce centenaire est en effet pour nous un temps fort de méditation, un véritable sacrement de notre foi dans le national-socialisme qui a toujours été, au plus profond de sa nature, une religion politique, et qui doit maintenant voir cette qualité ramenée à la surface et répandue dans toute sa substance afin d'avoir la capacité de contester et de conquérir dans le futur.

En concentrant nos pensées sur le fondateur de notre foi, en embrassant son esprit, nous faisons revivre dans notre mémoire tous ceux qui ont vécu et sont morts pour sa cause, en leur donnant la main, et de même à tous ceux qui, aujourd'hui, où qu'ils soient, servent activement cette cause. Nous créons ainsi, dans la camaraderie d'esprit, un pont de dévouement, du passé au présent et du présent à l'avenir.

Ce faisant, il nous vient en conséquence une émission de la flamme sacrée qui l'a imprégné. Alors, à ce moment-là, naît en nous un renouveau invincible de la volonté de vaincre. Heil Hitler !

3 – ADOLF HITLER : L'HOMME DU SIÈCLE

Il y a 52 ans, j'étais assis au bord de ce grand fleuve, le Rhin, un garçon de 14 ans en vacances dans une famille allemande de la Hohenzollern Ringstrasse à Cologne. Je venais d'une Angleterre bien différente de celle d'aujourd'hui : une Angleterre où l'on pouvait dire et écrire ce que l'on pensait de la question juive sans être soumis à l'interdiction des relations raciales ; où un visage coloré était une bizarrerie ; où les vieilles dames pouvaient sortir à la nuit tombée sans se faire agresser ; où le bruit nocif connu sous le nom de « pop » n'existait pas ; et où les jeans n'étaient que des bleus de travail et non les vêtements quotidiens d'une société décadente et en voie de désintégration.

Je me suis rendu dans une Allemagne qui renaissait véritablement de la dégradation de la démocratie de Weimar, une nation électrisée par un sentiment exaltant d'objectif et de réussite collective qui faisait de chaque jour un jour férié, voire littéralement un jour saint, et cela plus que toute autre chose grâce à la vision et à la volonté d'une merveille d'homme qui a su inciter des millions de personnes à se mettre au service de la cause aryenne.

Jamais auparavant ni depuis dans toute l'histoire, aucun homme n'a défendu la cause de notre race avec autant d'ardeur que celui dont le centenaire de la naissance tombe le 20 avril de cette année 1989. C'est à cet égard – au-delà de tous les détails comparatifs de la critique – qu'Adolf Hitler a été et est encore salué comme un héros, et à raison.

Il était bien sûr certain dès le départ que l'ensemble des forces anti-aryennes du monde entier se rassembleraient et s'efforceraient de le détruire : c'était la mesure même de sa grandeur. La Pologne, en

tant que protagoniste aveugle des iniquités intéressées du traité de Versailles, a fourni un point d'appui à leur objectif infâme. C'est ainsi que 1939 offrait la dernière occasion à tous ceux qui, en dehors de l'Allemagne, étaient dévoués aux intérêts aryens de se lever et d'arrêter la course folle au désastre, de réformer leurs propres pays, d'abandonner les nationalismes fratricides au profit de l'ennemi commun, et de créer à la place une unité des peuples aryens pour résister au nombre croissant et à la puissance grandissante des non-Aryens de cette planète.

Malheureusement, ils n'y sont pas parvenus, et c'est ainsi que le plus terrible des bains de sang des frères a été suivi du spectacle le plus affreux de tant de nationalistes aryens s'alignant sur leur véritable ennemi, les éléments anti-aryens en leur sein, et prétendant même aujourd'hui être fiers de leur service de guerre contre leur parenté idéologique et raciale.

Je ne dis pas cela du point de vue suffisant d'un recul détaché, mais comme quelqu'un qui, dans sa réflexion éternelle et angoissante sur l'immensité de la catastrophe aryenne de 1939-1945, tire une légère consolation du fait qu'à l'époque, après une simple période d'entraînement infructueux dans la Fleet Air Arm, il en est venu à voir la folie de la guerre et a donc, pour des raisons politiques, refusé de se battre contre l'Allemagne nationale-socialiste.

Seul un avantage écrasant en hommes et en matériel a permis aux puissances des ténèbres de remporter la victoire, et cette victoire était automatiquement la défaite de tout ce qui était aryen et le triomphe de tout ce qui était autre. De cette guerre et de son effroyable conclusion ont découlé toutes les afflictions et tous les périls que nous connaissons aujourd'hui. L'état épouvantable de la Grande-Bretagne aujourd'hui est un exemple de ce dont il s'agissait. C'est pour cela que les démocrates britanniques se sont battus.

Quelque temps après le désastre culminant de 1945, je me suis retrouvé en Allemagne, passant une demi-nuit sur les décombres du « Berghof », la maison de montagne de l'homme du siècle dont on célèbre actuellement le centenaire, et que les Alliés de la juiverie ont

d'abord bombardée, puis, craignant même les ruines, les ont réduites en miettes. Au milieu de la magie du lieu, apparemment investi cette nuit-là de son esprit immortel, et avec les petites lumières féeriques de Berchtesgaden en contrebas – comme il les a vues lui-même tant de fois – et assorties aux autres petites lumières des étoiles loin au-dessus, dont l'une a choisi à ce moment-là de quitter sa station et de cascader à travers le firmament, j'ai longuement contemplé l'immensité de ce que nous avions perdu et l'immensité correspondante du prix à payer à l'avenir.

Cela m'a rempli d'une nouvelle intensité de certitude et de sa justesse, et c'est ainsi que, l'année suivante, je suis revenu pour passer une autre nuit à témoigner de cette certitude avec un énorme slogan « Hitler avait raison » peint sur le seul mur d'enceinte restant du site.

À l'approche du centenaire, il convient de contempler la Grande-Bretagne, l'Europe et le monde qui seraient les nôtres aujourd'hui, si ce pays fou qui est le nôtre n'avait pas pris sur lui, en 1939, le rôle de principal responsable de la dévastation de ce qui était alors le présent et de la spoliation de ce qui est maintenant notre avenir, et s'il avait au contraire répondu favorablement au message et à l'exemple de celui qui est véritablement venu comme le sauveur de notre époque.

Nos villes d'aujourd'hui, au lieu de résonner au crépuscule des hordes venues d'Afrique et d'Asie, seraient encore la propriété exclusive des descendants de leurs créateurs anglo-saxons et celtes. Nos jeunes, au lieu d'être frappés par la drogue et toutes les autres déchéances de l'affreuse « culture pop », parcourraient dans leur splendeur physique nos routes et nos collines, et se joindraient aux jeunes d'autres régions d'Europe dans de grandes démonstrations de camaraderie et de confiance dans les gloires encore plus grandes de demain sur la voie de la surhumanité.

Nos médias, au lieu d'être dans tous les sens du terme un instrument étranger de corruption, promouvant sans cesse le déclin national et la dégénérescence raciale, seraient consacrés à l'élévation de notre peuple.

Nos enseignants, au lieu d'être presque exclusivement des pourvoyeurs maladifs de pollution, seraient des modèles et des guides salubres pour une communauté populaire juste, ordonnée et prospère.

Une telle contemplation n'est pas simplement une projection stérile de nostalgie, mais la source intentionnelle de ce plus puissant propulseur d'action qu'est la fureur enflammée.

Il se pourrait bien que nous ayons perdu notre dernière chance de réaliser de tels idéaux, du moins pour l'époque actuelle, et que nous ne nous rapprochions pas du millénaire, mais que nous nous en éloignions. Malgré cela, soyez sûrs que ce n'est pas une raison pour capituler et rester inactif.

La résistance au mal n'est pas une option mais une nécessité corporelle sans fin pour tout véritable national-socialiste, entraînant le triomphe de la volonté sur toute adversité, cette victoire étant toujours une victoire spirituelle qui est toujours la plus importante de toutes les victoires.

Pour le 20 avril 1989, vos mots d'ordre doivent donc être : « N'oubliez jamais ce que les ennemis de Hitler ont fait à votre pays ! »

Ne leur pardonnez jamais ce qu'ils ont fait ! Ne cessez jamais de vous venger d'eux autant que vous le pouvez pour ce qu'ils ont fait ! C'est la seule façon de célébrer cette journée et d'honorer l'homme, en veillant à ce que ces ennemis aient de bonnes raisons de se souvenir et de regretter.

4 – L'ENNEMI INTÉRIEUR

À l'occasion du centenaire de sa naissance, force est de constater que la cause d'Adolf Hitler est confrontée et conflictualisée non seulement par l'hostilité de toutes les forces régulières de l'ordre ancien, mais aussi, et non moins à son détriment, par d'autres qui constituent, sous une forme ou sous une autre, un ennemi intérieur auxiliaire. Il s'agit, en premier lieu, des Strasserites : des personnes qui se prétendent nationalistes ou même nationaux-socialistes, mais qui dénigrent Hitler en accord avec les champions de l'ordre ancien, et qui soutiennent à sa place les frères Strasser, Otto et Gregor, et Ernst Röhm, que Hitler a dû éliminer de son Parti en raison de leur dévoiement perfide.

Deuxièmement, il y a ceux qui, tout en utilisant abondamment le nom de Hitler, nuisent tout aussi abondamment à sa cause par leur incompréhension et leur mauvaise utilisation, et l'exploitation conséquente par l'ennemi extérieur de leur association avec lui.

Dans cette catégorie, nous incluons les « nazis » d'Hollywood : tous ceux, en d'autres termes, qui utilisent le national-socialisme comme une simple récréation politique consacrée à ses aspects superficiels, cherchant ainsi à compenser les déficiences de leur développement arrêté en se déguisant, en se donnant des titres et en exécutant des bouffonneries stériles et égocentriques.

Il faut également inclure tous ceux qui, dans leur ignorance quasi totale de ce qu'est réellement le national-socialisme, n'ont pas la moindre perception ou le moindre respect de la discipline, de l'ordre et de l'autorité qui lui sont propres, et qui sont simplement excités à l'idée de s'y associer en raison de l'image déformée qu'en donne l'ennemi, à savoir quelque chose de violemment notoire, et qui, par conséquent, fournissent à l'ennemi la preuve vivante de la validité de cette déformation.

Ces derniers sont des abrutis lamentables dont la véritable cause n'est rien d'autre qu'un hooliganisme grossier abondamment agrémenté de croix gammées et de croix de fer et d'un florilège de saluts hitlériens lors des matchs de football.

En ce centenaire, confirmons qu'il n'y a pas de place dans nos rangs pour de tels déchets humains. De même, qu'il soit déclaré que le national-socialisme, si particulièrement sensible à l'harmonie et à la beauté, à la santé et à la force, n'a absolument pas de place pour le « rock », ce vacarme dégénéré de la jungle africaine auquel les hooligans susmentionnés, ainsi que d'autres qui prétendent être des nationaux-socialistes, sont accros, et que, nous aimerions qu'ils le sachent, Hitler aurait très certainement interdit. C'est une chose que les skinheads – s'ils veulent s'élever de cette catégorie – doivent apprendre.

Pour en revenir aux frères Strasser, ils se sont révélés être davantage des communistes nationaux que de véritables nationaux-socialistes, s'attaquant à la propriété privée (bien que maintenue dans le manifeste du NSDAP) en faveur d'une simple possession en fiducie pour l'État (usufruit) – proposée par Otto Strasser dans *The Structure of German Socialism* (La structure du socialisme allemand) (1931) – et acclamant la lutte des classes au nom du prolétariat. Dès 1925, Gregor Strasser, dans un discours au Reichstag, appelle à une « révolution économique impliquant la nationalisation de l'économie ». Le 21 mai 1930, Otto Strasser rencontre Hitler et exige ce qu'il appelle le « socialisme réel » et aucune attaque contre la Russie soviétique. Hitler lui répond : « Ce que vous entendez par socialisme n'est rien d'autre que du marxisme ».

Le lendemain, dans la suite de la discussion, Otto Strasser demande la nationalisation de l'industrie, ce à quoi Hitler répond : « La démocratie a mis le monde en ruine, et pourtant vous voulez l'étendre à la sphère économique. Ce serait la fin de l'économie allemande ».[6]

---

[6] *Who Financed Hitler*, James & Suzanne Pool, Dial Press, New York, 1978 ; pp. 241-42

Si les Strasser avaient eu leur mot à dire, le national-socialisme n'aurait jamais pu accéder au pouvoir, car ils auraient perturbé son attrait en lui faisant perdre des soutiens essentiels. Aucune personne sensée n'attribuera vraiment à ces hommes la capacité de réussir, à la place de Hitler, à gagner et à conserver le cœur d'une nation. Les deux Strasser se sont limités à l'aspect économique de la cause, au détriment d'autres aspects tels que l'aspect racial. Cette lacune, aggravée par leur déformation de la politique économique du Parti, signifiait qu'ils étaient toujours un couple de coucous dans le nid.

Le national-socialisme, bien compris, n'a jamais été une simple combinaison de socialisme conventionnel épicé de nationalisme, et donc une autre doctrine purement matérialiste.

Il tire très certainement de sa conception du Folk (peuple) la conviction que cette parenté raciale justifie et décrète une justice sociale radicale, et donc la conviction – renforcée par sa croyance dans le principe de direction, lui aussi dérivé de sa croyance raciale – que la propriété privée et l'entreprise privée doivent être soumises à une réglementation et à un contrôle nationaux afin de garantir que leur efficacité productive est équitablement répartie et conforme aux exigences nationales ; mais il n'a jamais accepté l'idée que la nationalisation de la propriété était le seul moyen nécessaire à une justice sociale adéquate, pas plus qu'il n'a été prêt à tolérer l'iniquité anarchique du capitalisme libéral comme la seule réponse et le seul moyen nécessaire à la préservation de la propriété et de l'entreprise privées.

Il a toujours été synonyme de réconciliation, et non de conflit d'intérêts privés et corporatistes. Cependant, parallèlement à cette vision économique, le national-socialisme a toujours été bien plus que cela, étant d'abord et avant tout une vision raciale dont a découlé sa vision économique.

Otto Strasser quitte le NSDAP en 1930 et s'oppose à Hitler. En 1931, il est à l'origine de la mutinerie des SA à Berlin – où de nombreux membres des SA étaient d'anciens communistes – menée par le chef des SA de Berlin, le capitaine Walter Stennes, qui a été

conseillé et encouragé dans cette révolte par Otto Strasser. Les auteurs James & Suzanne Pool, dans leur livre déjà cité, arrivent à la conclusion (p. 378) que « les preuves indiquent que Stennes a été financé par plusieurs industriels importants qui avaient l'intention de détruire les nazis ».

Otto Strasser lui-même admet dans son livre *Flight from Terror* que le principal bailleur de fonds de Stennes était le multimillionnaire juif Otto Wolff, industriel de l'acier et du charbon.

L'argent provenait également du grand industriel Hermann Bücher. Hitler, par une intervention personnelle sur place, a rapidement détourné la grande majorité des hommes de la SA de Stennes et de Strasser.

Lorsque Hitler accède au pouvoir en 1933, Otto Strasser se rend d'abord en Autriche pour poursuivre sa campagne anti-hitlérienne, puis en Tchécoslovaquie. Le juif Fritz Max Cahen, chef du mouvement de résistance allemand contre Hitler, décrit dans son livre *Men Against Hitler* (Jarrolds, Londres, pp. 140-42) comment, lorsqu'il était à Prague en 1935, il a tenu une conférence avec Otto Strasser et d'autres qui a débouché sur un plan d'opposition unie contre Hitler, et comment, par la suite, il a rencontré Strasser au moins une fois par semaine.

Le périodique *World Jewry* (28 août 1936) a publié le rapport suivant de son correspondant à Prague : « Le célèbre rival de Herr Hitler, Otto Strasser, a publié un appel aux émigrants juifs allemands pour qu'ils rejoignent l'organisation des Juifs allemands nouvellement créée et dirigée par Herr Rossheim. » ... « Selon lui, la solution du problème des Juifs en Allemagne réside dans l'assimilation... ».

En 1938, Otto Strasser s'installe en Suisse, puis en France. L'ambassadeur britannique à Berlin, dans une lettre adressée au Secrétaire d'État britannique aux affaires étrangères le 18 juillet 1939, a déclaré : « Tant de gens, dont Otto Strasser et d'autres de ce monde, cherchent avec une intense persévérance à nous pousser à la guerre avec l'Allemagne. »

Selon W. J. West dans *The Truth Betrayed* (Duckworth, Londres, 1987), à l'époque du complot de la bombe Bürgerbräukeller, en novembre 1939, qui n'a pas réussi à tuer Hitler comme prévu – et que les autorités allemandes considèrent comme ayant été orchestré par les services secrets britanniques agissant par l'intermédiaire d'Otto Strasser – il existait en fait des liens très étroits entre Strasser et les autorités britanniques par l'intermédiaire de sir Robert Vansittart (chef permanent du Foreign Office et plus tard conseiller diplomatique en chef du gouvernement) qui, en octobre 1939, a recommandé au Secrétaire aux affaires étrangères Otto Strasser et Hermann Rauschning (un autre transfuge responsable d'un volume de mensonges intitulé *Hitler Speaks* (*Hitler m'a dit*), révélé par l'historien suisse Wolfgang Hänel). Après l'échec du projet de bombe, il est significatif que Vansittart se soit retourné contre Strasser, laissant clairement entendre que sa réputation était liée à ce projet (W. J. West, p. 155).

L'auteur Douglas Reed, ami et partisan d'Otto Strasser, décrit dans *Prisoner of Ottawa* (Jonathan Cape, Londres, 1953, pp. 172-75) comment le premier, alors qu'il se trouvait en France au début de la guerre, a comploté contre l'Allemagne avec le juif Georges Mandel, alors Ministre de l'Intérieur dans le gouvernement Reynaud. Après la chute de la France, le traître itinérant s'est installé au Portugal, d'où, en 1940, les Britanniques l'ont aidé à rejoindre le Canada pour y poursuivre son sale boulot.

Les documents d'Otto Strasser ont servi à rédiger le livre *Der Führer*, publié au nom de « Konrad Heiden »[7], qui, avec le recueil de mensonges de Rauschning mentionné ci-dessus, a été utilisé pour formuler l'acte d'accusation du Tribunal militaire international de Nuremberg, par lequel des Allemands de premier plan ont été mis à mort, de façon barbare, par strangulation lente.

[7] [NdT : la contraction de « National-Socialiste » en « nazi » fut inventée à New York, où il avait prudemment émigré, par le juif Konrad Heiden pour servir les besoins de la propagande antiallemande ; ce terme était alors inconnu des Allemands.]

Le matériel de Strasser a également été largement utilisé par le Dr William C. Langer, comme en témoigne son livre *The Mind of Adolf Hitler* (Seeker & Warburg, Londres, 1972), un ouvrage de propagande de guerre qu'il avait été chargé de concocter par le département américain des coups bas, connu sous le nom d'OSS.

Le genre d'aide que Strasser a apportée à Langer peut être distingué de son propre livre ordurier intitulé *The Gangsters Around Hitler* (W. H. Allen, Londres, non daté mais présent sur les étals des libraires britanniques au milieu de la guerre). L'histoire d'un film réalisé, selon lui, sur deux dames du Cabinet de guerre exécutées pour espionnage est typique de cette saleté : « ... lorsque Hitler n'arrive pas à dormir, il ordonne que ce film soit projeté encore et encore, alors qu'il est assis seul dans la cave qui abrite son cinéma privé » (p. 43). Otto Strasser est mort oublié à Munich en 1974.

Son frère Gregor est resté dans le Parti de Hitler jusqu'en 1932, date à laquelle ses intrigues perturbatrices ont atteint leur paroxysme. Les auteurs James & Suzanne Pool, dans *Who Financed Hitler* (p. 382), révèlent qu'au cours de l'automne de cette année-là, le juif Paul Silverberg, un industriel très riche, a secrètement donné de l'argent à Gregor Strasser qui, comme son frère, tout en se présentant comme un strict opposant au grand capital, était tout à fait prêt à faire partie de ses employés.

L'industriel juif Otto Wolff, que nous avons rencontré comme financier du complot Otto Strasser–Walter Stennes en 1931, a également tendu sa bourse à Gregor l'année suivante. « Comme Silverberg, Wolff avait beaucoup contribué aux activités de Strasser... » (p. 454) : Lorsqu'en décembre 1932, le général Kurt von Schleicher devint Chancelier, il offrit immédiatement le poste de Vice-Chancelier à Gregor Strasser avec qui il conspirait pour perturber le Parti de Hitler. Il est alors dénoncé comme traître par Hitler et doit démissionner du Parti. Mais sa subversion ne s'arrête pas là. Deux ans plus tard, il est impliqué dans le complot Röhm et exécuté pour cette raison.

Ernst Röhm, chef de la SA en 1934, s'apparente aux Strasser par ses idées politiques. Il veut poursuivre la révolution dans le domaine militaire en élevant la SA à la place de l'armée, tout comme les Strasser voulaient régimenter l'industrie par la propriété publique.

Si Röhm avait pu faire ce qu'il voulait, le bouleversement qui en aurait résulté pour le pays, alors que Hitler venait à peine de s'en emparer, aurait très probablement signifié la chute du national-socialisme.

À cette époque, les SA, fortes de deux millions d'hommes, échappaient au contrôle de Hitler, sous la houlette d'un Röhm qui se comportait avec une grandeur croissante. Un commandant loyal de la SA, Victor Lutze, a rapporté à Rudolf Hess des témoignages sur les plans de Röhm visant à renverser Hitler et à provoquer une seconde révolution (*Hess: The Missing Years*, David Irving, Macmillan, Londres, 1987, p. 22).

Par ailleurs, le pilote personnel de Hitler, Hans Baur, dans son livre *Hitler at my Side* (Eichler Publishing Corp., D.S.A., 1986, p. 79) rapporte que Hitler a dit à l'auteur que l'ambassadeur italien à Paris avait appris que Röhm préparait un soulèvement et avait entamé des négociations avec les Français qui l'avaient assuré qu'ils n'interviendraient pas, et que Röhm avait déjà dressé ses listes complètes pour un nouveau gouvernement.

L'ambassadeur italien avait informé l'ambassadeur allemand en France, qui avait informé Hitler, lequel, après d'interminables délibérations, avait dû ordonner l'arrestation et l'exécution de Röhm et de ses principaux conspirateurs, évitant ainsi, par son action rapide et nécessairement radicale, l'effusion de sang et les troubles bien plus importants d'une guerre civile.

Les Strasserites d'aujourd'hui, dévots des perfides Gregor et Otto et du compagnon de route Ernst Röhm, accusent Hitler d'être devenu un instrument du grand capital et d'avoir ainsi trahi sa cause et ses partisans. Le point crucial dans ce contexte n'est pas de savoir si Hitler a accepté de l'argent vital des grandes entreprises ou de toute autre source, mais si, ce faisant, il a permis à l'argent, quelle qu'en soit

la source, de le détourner de la cause en laquelle il croyait et qu'il défendait, et la réponse à cette question doit, selon toute étude sensée, être un « non » catégorique. Hitler, quels que soient les espoirs des donateurs, n'a jamais pu être acheté et est toujours resté le maître, peu importe l'argent.

Le livre auquel il a été fait référence à plusieurs reprises fait autorité en matière de financement du NSDAP : *Who Financed Hitler*, de James & Suzanne Pool. En 1923, l'industriel Fritz Thyssen aurait donné 100 000 marks-or au général Ludendorff, qui a servi d'intermédiaire pour diverses organisations, et une partie de cette somme aurait pu parvenir au NSDAP.

L'industriel Ernst von Borsig a apparemment contribué au NSDAP dans ses premières années, mais pas beaucoup plus qu'aux partis conservateurs. Ce n'est qu'en 1927 que Hitler a gagné un autre partisan parmi les industriels, Emil Kirdorf, qui a ensuite obtenu une aide financière de la part d'autres personnes.

« Pendant toute la période de prospérité, Hitler a reçu relativement peu de dons de la part d'hommes d'affaires importants » (p. 155). En 1928, Hess rencontre Thyssen qui lui accorde un prêt. Au cours de l'été 1931, la Ruhrlade (groupe d'industriels) donne au NSDAP, sur recommandation de Thyssen, une petite somme (p. 278). En 1931, il a été rapporté que Deterding, de la Royal Dutch-Shell, avait donné et prêté des sommes importantes à Hitler.

Cette même année, Hitler a pris la parole au Club de l'Industrie de Düsseldorf et Thyssen est censé avoir écrit plus tard qu'à la suite de ce contact, un certain nombre de contributions plus importantes ont été faites au NSDAP ; « censé », nous disons ici, car, comme nous le verrons, les écrits de Thyssen sont nettement suspects.

Les Pool affirment qu'il y a peut-être eu suffisamment d'entrées pour financer la campagne électorale en cours, mais pas de grandes entrées (p. 355). Ils estiment que les contributions de l'industrie au NSDAP en 1930-1932 ne dépassent pas 600 000 marks. Ils mentionnent l'aide du banquier de Cologne, le baron Kurt von Schröder, mais uniquement sous la forme d'une prise en charge des factures du

NSDAP, et non d'un paiement effectif, et leur conclusion générale est que « la principale source de revenus du Parti n'était pas le grand capital » (p. 385).

Otto Dietrich, chef de presse du NSDAP, dans ses mémoires révisées de 1955, déclare à propos de la réunion de 1931 de l'Industry Club de Düsseldorf que des sommes insignifiantes ont été collectées à l'entrée et que rien de bien important ne s'en est suivi.

Henry Ashby Turner, dans *German Big Business and the Rise of Hitler*[8] (Oxford University Press, New York, 1985), une autre autorité majeure, réfute la notion de dépendance de Hitler à l'égard des grandes entreprises, soutenue par des écrits attribués à Thyssen, et montre en fait que les grandes entreprises n'ont pas eu grand-chose à voir avec le succès de Hitler, leurs contributions n'ayant jamais été critiques et l'essentiel de l'argent du NSDAP provenant des cotisations de ses membres, de prêts sans intérêt et des droits d'entrée aux réunions.

L'économiste Peter Drucker, dans *The End of Economic Man* (Londres, 1939), approuve cette conclusion à la page 105 : « En ce qui concerne le Parti nazi, il y a de bonnes raisons de croire qu'au moins les trois quarts de ses fonds, même après 1930, provenaient des cotisations hebdomadaires [...] et des droits d'entrée aux réunions de masse [...] ».

Une source nettement inférieure, bien que très appréciée et annoncée par les Strasserites britanniques contemporains, est *Wall Street and the Rise of Hitler* d'Antony C. Sutton (Bloomfield Books, Sudbury, U.K., 1976).

Derrière l'enthousiasme de sa partisanerie flagrante, il se montre nettement mince, même s'il s'agit simplement d'une enquête sur les contributions des grandes entreprises à l'ascension de Hitler au pouvoir, et il est totalement dépourvu de toute preuve qu'en acceptant de telles contributions, Hitler a été de quelque manière que ce

[8] [NdT : *L'accession au pouvoir de Hitler financée par l'argent juif : mythe ou réalité ?* d'H. A Turner, didi18edition.com]

soit corrompu et détourné de sa voie, sans quoi il ne peut y avoir de culpabilité de sa part, mais seulement du bon sens pour obtenir les financements nécessaires sans compromission.

Le livre *I Paid Hitler*, attribué à Fritz Thyssen, a été largement utilisé par le front anti-hitlérien, mais en 1948, Thyssen a nié en être l'auteur, affirmant qu'il s'agissait de l'œuvre d'Emery Reves, qui l'avait publié sans autorisation ni paiement. Reves – un juif dont le père était auparavant Rabbitz – était un éditeur new-yorkais qui dirigeait une machine de propagande anti-hitlérienne, qui faisait office d'agent littéraire pour Winston Churchill et qui était responsable du livre fictif de Hermann Rauschning, *Hitler Speaks* (*Hitler m'a dit*), dans lequel ce dernier prétend avoir eu plus de cent entretiens privés avec Hitler, au cours desquels ce dernier aurait révélé l'intégralité de ses opinions et de ses projets, y compris un empire mondial, alors que ce menteur n'a en fait rencontré Hitler que quatre ou cinq fois, jamais seul, et jamais longuement.

Les strassériens, en plus de leur description idiote de Hitler comme un laquais à la solde des grandes entreprises, tentent également de renforcer leurs calomnies avec l'histoire tout aussi idiote selon laquelle Hitler aurait eu des ancêtres juifs[9].

Dans le cas de l'auteur Douglas Reed, le partisan obsédé du sordide Otto Strasser, l'absurdité est même allée jusqu'à suggérer que Hitler était un agent satanique ayant pour rôle, depuis le début, de tromper et de détruire les forces patriotiques.

Le bobard « Hitler était juif » se décline en deux variantes principales, à vous de choisir ! L'une d'entre elles affirme que la mère du père de Hitler aurait été domestique dans la maison du baron Rothschild de Vienne, et qu'elle aurait été séduite par lui. La source principale de cette affirmation n'est autre que le livre *I Paid Hitler* que, comme nous venons de le voir, le juif Reves a écrit en l'attribuant faussement à Fritz Thyssen.

[9] [NdT : voir *L'arbre généalogique d'Adolf Hitler* d'Alfred Konder, didi18edition.com]

L'autre version veut que la séduction ait été exercée par un juif nommé Frankenberger dans sa maison de Graz. Cette affirmation nous vient d'un haut fonctionnaire du NS, Hans Frank, qui aurait écrit ses mémoires alors qu'il était détenu par les Alliés, peu avant qu'ils ne le pendent à Nuremberg à la fin de la guerre, alors qu'ils ont très bien pu (comme dans d'autres cas) guider un peu la main avant de lui étirer la nuque.

Colin Cross, dans *Adolf Hitler* (Hodder & Stoughton, Londres, 1973), affirme que la congrégation hébraïque de Graz ne comptait aucun Frankenberger parmi ses membres à l'époque concernée (p. 18) ; et Joachim C. Fest, dans *Hitler* (Weidenfeld & Nicolson, Londres, 1974), affirme que « des recherches récentes ont encore ébranlé la crédibilité de sa déclaration, de sorte que l'ensemble de l'idée ne peut guère résister à une enquête sérieuse » (p. 15).

Pourtant, les « soldats politiques » autoproclamés de la farce à la noix qu'est devenu le Front national actuel, qui n'ont jamais fait face et ne sont jamais susceptibles de faire face et d'endurer ce que de vastes légions d'hommes et de femmes en Allemagne, en temps de paix et de guerre, ont fait pour soutenir Adolf Hitler en tant qu'incarnation de leurs idéaux, continuent à déféquer leur dénigrement de lui comme un faux inférieur à eux-mêmes, par lequel ces nains réussissent avant tout à exposer leur propre charlatanerie puérile et odieuse.

5 – CRITIQUE DE LIVRE : *BLOOD AND SOIL*[10] PAR ANNA BRAMWELL

Sur les pentes du Bückeberg, au sud-ouest de Hanovre, dans l'Allemagne du milieu des années 1930, jusqu'à un demi-million de paysans se réunissaient lors de fêtes pour célébrer leur prospérité matérielle et leur ascension sociale nouvellement acquises, alors qu'ailleurs en Europe régnaient la dépression agricole et le mépris du « péquenaud ».

Le contraste allemand résulte de l'importance centrale accordée par l'idéologie nationale-socialiste à la valeur de l'interaction entre le sang et le sol : la relation de l'homme, avec ses distinctions de parenté et de race, avec la terre, avec ses divisions en régions et en pays, et le sol d'où il jaillit par le biais de la nourriture dont il dépend et à laquelle il retourne finalement dans le cycle de la vie.

Walther Darré, un des principaux contributeurs à la renaissance agraire de l'Allemagne, a été plus tard calomnié et dénoncé par les Alliés victorieux comme un « criminel nazi », et aujourd'hui salué de manière trompeuse par les Strasserites britanniques comme « l'un des ennemis les plus craints et les plus détestés de Hitler », dans une référence à une nouvelle biographie d'Anna Bramwell qui est inhabituellement juste pour quelqu'un qui n'est pas un national-socialiste.

Né en Argentine, Darré a passé un an dans une école en Angleterre après avoir déménagé dans l'Allemagne de ses ancêtres, et dans ce dernier pays, il a suivi une formation agricole après avoir servi pendant la Première Guerre mondiale, devenant représentant agricole de l'État. Il est entré très tôt dans les cercles racialistes

[10] [NdT : *La race nouvelle noblesse du sang et du sol* de Richard Walther Darré.]

nordiques en prenant connaissance des écrits précurseurs de Hans Gunther en 1923. La fusion en lui de l'idéalisme agricole et racial a inspiré, entre 1925 et 1930, deux livres et 56 articles soutenant que la paysannerie est la gardienne raciale de la bonne vie et la source même de la vie d'une nation. L'industrialisation, le capitalisme qui en est le moteur, la prolifération urbaine qui en est le corollaire, le christianisme qui s'en accommode, tout cela est devenu pour Darré l'ennemi ultime, responsable du déclin de la paysannerie et donc de l'aliénation et de la dégénérescence de la nation.

Il fallait donc non seulement prendre des mesures pour améliorer la situation économique de la paysannerie en la protégeant contre les ravages du capitalisme mondial, mais aussi créer une nouvelle classe dirigeante, une noblesse héréditaire, à partir des hommes revivifiés de la terre mère, ce qui conduirait à la création d'un État paysan dans lequel la nation deviendrait identique par rapport au monde paysan.

UN RETARDATAIRE DU PARTI

Darré, bien qu'ayant baigné très tôt dans ces idées révolutionnaires, n'était pas un « alter Kampfer » ou un vieux combattant du Parti qui s'est fait le champion du racialisme radical plus qu'aucun autre avant ou après lui. Il n'a rejoint le NSDAP qu'en 1930, lorsqu'on lui a proposé un poste en son sein, ce qui, comme le souligne son biographe, donne l'impression qu'il est venu au national-socialisme non pas en tant que croyant convaincu, mais en tant que personne cherchant à utiliser son appareil politique pour faire avancer ses propres idées.

Dirigeant l'infiltration réussie des syndicats paysans à l'époque où l'ascension de Hitler au pouvoir nécessitait l'acquisition d'un soutien rural, Darré fut récompensé par sa nomination au poste de Ministre de l'alimentation et de l'agriculture, ainsi qu'au poste de dirigeant national des paysans.

Des réformes efficaces ont suivi rapidement, comme dans tant d'autres domaines d'activité du national-socialisme. Au cours de

l'année, la loi sur les fermes héréditaires a été adoptée, en vertu de laquelle seuls les agriculteurs de souche allemande ou similaire pouvant prouver une ascendance remontant à 1800 pouvaient hériter des fermes protégées, et la création d'une société de commercialisation des produits agricoles a permis d'éliminer les intermédiaires gênants, de fixer les prix, de contrôler la qualité et, plus tard, d'établir des quotas.

Un programme de retour à la terre a été mis en place, qui a permis d'établir de nouvelles colonies paysannes viables. Grâce à ces moyens, la volonté d'accroître la productivité d'une paysannerie stimulée est si efficace qu'en 1938, l'Allemagne atteint un taux d'autosuffisance alimentaire de 81 %.

Cependant, la réputation de Darré est alors en déclin et, en 1942, il est remplacé par son second, Herbert Backe. En 1945, il se rendit aux vainqueurs et les Américains le jugèrent par la suite, le déclarant coupable en 1949 d'atrocités et d'offenses contre les populations civiles en raison de son implication dans l'achat obligatoire de terres agricoles appartenant à des juifs à des prix fixés par décret plutôt qu'à des prix de marché, et dans l'expropriation de fermiers polonais et juifs en Pologne dans le cadre de la réinstallation d'Allemands dans des régions anciennement allemandes.

Il est également condamné pour pillage et spoliation dans les territoires occupés en raison de son implication dans la politique agricole de guerre en Pologne, et pour son appartenance à une organisation qualifiée de criminelle, le Corps national de direction du Troisième Reich, en raison de son statut de Ministre. Condamné à sept ans de prison pour toutes ces vilenies, il est libéré en appel en 1950 et meurt trois ans plus tard d'une insuffisance hépatique.

LES DÉFAUTS D'UN VISIONNAIRE

Le défaut rédhibitoire de Darré est celui d'une vision en tunnel. Comme le dit son biographe : « À la base, Darré était un homme qui ne s'occupait que d'une seule question... » Son attention était limitée à

ce qui, dans le détachement qui en résultait, était perçu comme essentiel et convaincant, mais qui, poursuivi dans le détachement des réalités du contexte, constituait une erreur. « Il voit d'emblée des objectifs qui ne pourraient être atteints qu'en un siècle ou en quelques décennies ». Si le visionnaire se distingue par sa capacité à voir loin, il est aussi souvent victime d'un manque d'attention au point de ne pas percevoir les obstacles qui se dressent sur sa route et sur lesquels il trébuche. À une époque où l'État national-socialiste naissant était confronté de toutes parts à des ennemis résolus à le détruire, Darré allait jusqu'à prôner la désindustrialisation de l'Allemagne, laissant les villes à l'abandon au profit d'une campagne reconstruite. C'est précisément cette propension à l'impraticabilité qui lui vaut d'être progressivement relégué au rang de rêveur.

Göring, en sa qualité de responsable du plan quadriennal de développement économique, en vint certainement à le considérer de la sorte lorsque, en temps de guerre, Darré préconisa la conversion immédiate de l'agriculture allemande aux pratiques biologiques, c'est-à-dire l'exclusion totale des engrais artificiels, ce qui amena Göring à rétorquer qu'une transformation aussi radicale réduirait, au moins dans un premier temps, les livraisons du marché qu'il était chargé de maintenir, et qu'il fallait donc attendre la fin de la guerre. Il eut des raisons similaires de s'opposer aux plans de Darré concernant l'installation immédiate de paysans dans la Pologne occupée, qui entraient en conflit avec les exigences de Göring en matière de production alimentaire dans cette région.

UNE VISION PLUS LARGE FAIT DÉFAUT

Darré, dans l'aveuglement qui accompagne sa vision atténuée, n'a jamais perçu et n'a jamais compris l'ensemble des facteurs à l'œuvre dans la situation contemporaine, et a donc considéré l'incorporation de la Tchécoslovaquie et l'action contre la Russie comme des aberrations de l'impérialisme hitlérien, et donc comme une collusion avec des forces hostiles au développement de son État paysan, ne les

reconnaissant pas comme des impositions de la nécessité dans le conflit continental d'idées et d'intérêts.

Pour lui, l'importation massive d'ouvriers agricoles étrangers n'apparaissait pas comme une nécessité temporaire dans une lutte pour la vie ou la mort de l'Allemagne nationale-socialiste, mais comme une trahison flagrante des paysans allemands. Comme le résume Anna Bramwell : « Toute la dimension de l'"intérêt national' semblait lui échapper [...] ».

Il en vint à considérer Himmler comme l'instrument principal de la déviation de Hitler vers l'impérialisme au détriment du véritable racialisme, une plainte que sa biographe appuie en citant la cooptation au sein de la SS comme une entorse à son principe de sélection raciale, une critique qui néglige peut-être la mesure dans laquelle cette pratique mineure pourrait être une reconnaissance du fait de l'accomplissement comme une démonstration de la qualité raciale.

Elle ajoute à cela l'affirmation suivante « Certes, l'élite SS finit par devenir paneuropéenne, perdant même son caractère national et racial », une référence à la Waffen-SS (distincte de la SS générale) qui, en 1944, était certes devenue massivement composée de formations non allemandes, mais, pour la grande majorité d'entre elles, précisément en raison d'un lien racial, clairement européen sinon spécifiquement nordique, et d'une croyance en un credo qui le reflétait, transcendait les divisions de la nationalité.

Même dans les très rares formations qui n'étaient pas de souche européenne, on peut dire que le recrutement très sélectif visait ce qui s'apparentait à une élite raciale parmi les peuples non-européens concernés.

L'INDISPENSABLE

Les Strasserites cherchant à exploiter Darré et ses insatisfactions pour minimiser et dénigrer Hitler – et ce malgré le fait que Darré méprisait Otto Strasser qu'il considérait comme un « bolchevique embryonnaire » (Bramwell) – il est bon de noter et de se rappeler

que, sans Hitler, il est pour le moins permis de douter que le national-socialisme aurait jamais accédé au pouvoir.

Outre sa vision étroite, Darré souffrait également de problèmes de personnalité, à savoir une tendre vanité, un manque de tact, un tempérament peu sociable et une tendance croissante à l'hypersensibilité mélancolique, qui se traduisit par des entrées dans son journal entre 1942 et 1944 si vitupérantes qu'elles incitèrent sa femme à détruire toute cette section après sa mort afin de protéger sa réputation.

Il est donc facile de comprendre pourquoi son subordonné, Herbert Backe, un homme à l'efficacité administrative prouvée, qui plaçait les préoccupations plus larges de la politique nationale au-dessus de toute ambition particulière, et qui était un admirateur inébranlable des qualités de chef de Hitler, aimable et direct, lui a été préféré et l'a remplacé.

Cependant, la reconnaissance des défauts propres à Darré ne doit pas nous faire ignorer ou diminuer la grande part de justification de son message, qui mérite aujourd'hui la plus grande attention, plus encore qu'à son époque, car la situation s'est aggravée d'autant.

Au cœur de sa pensée se trouvait la vérité invincible et éternelle selon laquelle le véritable bien-être d'un pays exige le maintien d'une race autochtone prospère et enracinée dans le sol.

Après la guerre et jusqu'à sa mort, Darré a continué à écrire sur des thèmes au moins subsidiaires tels que la menace de l'érosion des sols et les dangers cumulés des engrais artificiels, comme il l'avait fait auparavant, ce qui lui vaut d'être considéré comme un pionnier de la protection écologique, bien avant le mouvement « vert » d'aujourd'hui.

6 – MEURTRE À SPANDAU

Rudolf Hess, le Prisonnier de la Paix, a finalement été enterré dans le tombeau familial à Wunsiedel le 17 mars 1988. À l'heure où une enquête sur les crimes de guerre est menée en Grande-Bretagne, nous considérons comme un crime de guerre le fait que cet envoyé de la paix ait été détenu en Grande-Bretagne de 1941 à 1945 et, par voie de conséquence, sa condamnation injustifiée par un tribunal de la vengeance des vainqueurs à Nuremberg en 1945-1946, son emprisonnement à la prison de Spandau à Berlin-Ouest de 1987 à aujourd'hui et, enfin, son assassinat cette année-là. Pour tous ces crimes de guerre, nous accusons principalement le gouvernement fourbe et déshonorant du Royaume-Uni dans ses diverses compositions au cours de cette période.

Avant son départ pour la Grande-Bretagne, Rudolf Hess s'était énergiquement engagé, au su et avec l'approbation de Hitler, à mettre fin au conflit entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne, qu'ils déploraient tous deux vivement. Peter Allen, dans *The Crown and the Swastika* (Robert Hale, Londres, 1983), affirme que Rudolf Hess a rencontré secrètement le duc de Windsor au Portugal le 28 juillet 1940, immédiatement après la chute de la France, et que ce dernier a approuvé les propositions de paix allemandes présentées par Hess en tant que représentant officiel de Hitler.

Le duc est alors piégé par le gouvernement britannique du belliciste Winston Churchill, dont le Ministre de l'Information, Walter Monckton, s'envole pour Lisbonne, prétend que le gouvernement britannique va examiner sérieusement les propositions, et persuade le duc de partir pour un poste aux Bahamas.

Le duc avait été écarté du trône britannique quelques années auparavant, non seulement à cause de M^me^ Simpson, mais aussi parce qu'il était favorable à Hitler et voulait l'unité anglo-allemande.

Le fils de Hess, Wolf Rüdiger Hess, dans *My Father Rudolf Hess* (W. H. AlIen, Londres, 1986 ; p. 158), raconte qu'Albrecht Haushofer, mandaté par Hitler et Hess, a rencontré des représentants de cercles britanniques influents à Genève en août 1940, et a indiqué que la Grande-Bretagne était disposée à faire la paix, si l'Allemagne annulait le pacte de 1939 avec la Russie.

Hitler était en principe prêt à le faire, mais souhaitait attendre que la situation compliquée dans les Balkans se clarifie. Cependant, le gouvernement de Churchill était simplement soucieux d'isoler l'Allemagne et de la faire entrer en conflit avec la Russie afin que Churchill puisse atteindre son objectif de longue date, à savoir une alliance avec Staline contre Hitler, ce qu'il avait proposé à l'ambassadeur russe à Londres dès juillet 1934 (I. Maisky, *Who Helped Hitler?* ; p. 55) et, selon J.F.C. Fuller dans *The Second World War*, proposé à quatre reprises : mars 1938, septembre 1938, 4 et 19 mai 1939.

Le fils de Hess raconte qu'au cours de l'hiver 1940-1941, Albrecht Haushofer s'est entretenu à Madrid avec l'ambassadeur britannique, sir Samuel Hoare, par l'intermédiaire de la légation suédoise à Madrid (p. 80).

En janvier 1941, le vice-président de la Croix-Rouge internationale, Carl Jacob Burckhardt, reçut des informations officieuses de Londres selon lesquelles la Grande-Bretagne était prête à faire la paix et, le 28 avril 1941, Albrecht Haushofer se rendit à Genève pour voir Burckhardt sur ordre de Hitler et de Hess (p. 70).

C'est au cours de cette période que Rudolf Hess, ayant conçu la mesure désespérée d'un vol personnel vers la Grande-Bretagne, s'était préparé le 10 janvier et le 30 avril 1941, mais avait été empêché de partir, avant de finalement le faire le 10 mai 1941. Par ailleurs, Albrecht Haushofer avait écrit en septembre 1940 au duc de Hamilton (avec lequel il était en contact depuis 1936), à la suggestion de Rudolf, afin d'explorer la voie des négociations.

Cette lettre est tombée entre les mains des services secrets britanniques. Selon David Irving dans *Churchill's War*, (Veritas, Australie, 1987 ; p. 650), d'après le Dr Eduard Beneš, ancien Président de la Tchécoslovaquie, le Special Intelligence Service (SIS) a vu dans l'approche de Haushofer « une excellente opportunité », a envoyé une réponse censée provenir de Hamilton, et d'autres lettres ont organisé le vol de Hess vers la propriété du Duc.

En ce qui concerne la connaissance préalable par Hitler du vol de Hess le 10 mai 1941, selon Wulf Schwarzwäller (*Rudolf Hess*, Quartet, Londres, 1988 ; p. 156), l'ancien adjudant de Hess, Alfred Leitgen, se souvient avoir entendu des bribes d'une conversation entre Hitler et Hess dans laquelle il était question d'Albrecht Haushofer et de Hamilton, d'aucun problème avec l'avion et (de la part de Hess) de déclarer qu'il était fou.

Le premier communiqué radio allemand concernant le vol de Hess n'a été diffusé que dans la soirée du 12 mai (20 heures), ce qui laisse supposer que Hitler attendait de voir si la Grande-Bretagne répondait favorablement à la mission de Hess.

Par la suite, comme on pouvait s'y attendre, les autorités allemandes ont déclaré que Hess avait perdu la tête après avoir constaté l'échec de la mission, ce qui pourrait constituer une protection préétablie.

Le vol de Hess s'est produit à un moment où, contrairement à l'image que se faisaient les Alliés d'une attaque non provoquée de l'Allemagne contre la Russie à la fin du mois de juin 1941, la Russie se préparait à lancer une attaque surprise contre l'Allemagne.

Ernst Topitsch, dans *Stalin's War* (St. Martin's Press, New York, 1987), rassemble des preuves selon lesquelles, à la fin de l'été 1941, les préparatifs d'une offensive massive contre l'Allemagne auraient été achevés. À la page 106, le général de division Grigorenko est cité en ces termes : « Plus de la moitié des troupes de notre région militaire occidentale se trouvaient dans la zone autour de Bialystok, à l'ouest de cette région, c'est-à-dire dans une zone qui s'étendait en territoire ennemi. Il ne peut y avoir qu'une seule raison à une telle

répartition, à savoir que ces troupes étaient destinées à une offensive surprise. »

Dans *Truth for Germany* (Verlag für Volkstum und seitgeschichtsforschung, Viotho, Allemagne de l'Ouest ; p. 411), Udo Walendy cite H. A. Jacobsen & H. Dollinger, The Second World War in Pictures and Documents (Vol. 1, p. 372), qui affirment que la Russie a concentré dans ses territoires occidentaux, jusqu'en juin 1941, 13 armées comprenant plus de 131 divisions d'infanterie, 23 divisions de cavalerie, 36 brigades motorisées et environ 40 divisions de chars, soit près de 4,7 millions de soldats. Walendy (p. 416) cite également l'ouvrage de H. G. Seraphim, *The German-Russian Relations 1939-1941* (p. 85), selon lequel le général russe Vlassov a déclaré en 1942 à Berlin, après sa capture : « L'attaque était prévue pour août-septembre 1941. »

Victor Suvorov, ancien membre de l'État-major général soviétique, dans un article paru dans *The Journal of the Royal United Services Institute for Defence Studies* (Londres, juin 1985), a rassemblé des informations très détaillées pour montrer qu'à partir de mars 1941, et à très grande échelle en mai et juin, les troupes soviétiques ont été déplacées et concentrées à la frontière allemande en préparation d'une attaque soviétique contre l'Allemagne.

« Si Hitler n'avait pas attaqué en premier, Staline aurait eu face à lui 23 armées et plus de 20 corps indépendants. Cela s'est passé avant la mobilisation générale ». Suvorov montre que les mesures étaient clairement offensives et non défensives.

« Il semble certain que la concentration soviétique sur la frontière devait être achevée le 10 juillet. Ainsi, le coup allemand qui est tombé 19 jours plus tôt a trouvé l'armée rouge dans une situation très défavorable, dans des wagons de chemin de fer ».

Les services de renseignements allemands ont certainement appris ce qui se passait, ce qui a amené Hitler à considérer qu'une attaque préventive était nécessaire, et il a commencé les préparatifs à cet effet à la fin du mois d'avril 1941, juste avant le vol de Hess. Cependant, il ne confirma le mouvement final qu'un mois à l'avance, c'est-à-dire

après qu'il fut clair que la mission de Hess avait échoué. Ces deux événements suivirent de peu un banquet au Kremlin, le 5 mai, au cours duquel Staline annonça, dans un discours prétendument secret – que des agents allemands auraient rapporté à Hitler presque immédiatement – : « Notre plan de guerre est prêt... Par conséquent, au cours des deux prochains mois, nous pourrons entamer le combat contre l'Allemagne ». (*Hitler's War*, David Irving, Viking Press, U.S.A. ; 1977 ; pp. 238 & 239.)

En essayant de rassembler et d'interpréter les éléments d'information présentés ici de manière à dresser un tableau complet du vol de Hess, il semble évident que ce vol n'était pas une impulsion autonome d'une initiative purement personnelle, comme on le pense généralement. Elle est intervenue après une longue période de tentatives de négociations auxquelles Hitler a pleinement participé, et a très probablement été réalisée avec son approbation. En outre, il est presque certain qu'elle a été décidée en réponse à des intimations encourageantes de la part des autorités britanniques, en partie du moins en utilisant le duc de Hamilton, ce qui revenait à donner le feu vert ; mais tout cela de leur part n'était qu'une ruse pour attirer Hess en Grande-Bretagne, et cela dans le cadre du plan de Churchill visant à faire entrer Staline dans la guerre en s'alliant avec l'Angleterre contre l'Allemagne.[11]

Dans ce projet, Hess a été conçu comme le catalyseur. Staline, pour sa part, avait conclu un pacte avec Hitler pour encourager ce dernier à affronter l'Occident. Or, dans la guerre qui s'ensuivit, les espoirs de l'Allemagne de conclure un accord avec la Grande-Bretagne pouvaient à la fois encourager Hitler à juger opportun de combattre la Russie et, à son tour, encourager la Russie à penser qu'elle devait prévenir une telle attaque, même s'il serait bien plus avantageux pour elle d'attaquer une Allemagne toujours en guerre contre l'Occident. C'est certainement la clé du mystère.

---

[11] [NdT : le livre d'Erkki Hautamäki, *La Finlande dans l'œil du cyclone –Le dossier S-32 du maréchal C. G. E. Mannerheim – Documents secrets de 1932 à 1949,* paru en 2004, apporte la preuve d'un secret bien gardé : pacte de guerre secret signé entre Churchill et Staline le 15 octobre 1939, didi18edition.com]

Il est probable que Hess ait apporté de vastes propositions de paix qui ont été cachées au public britannique en même temps que d'autres aspects de son vol que nous venons d'évoquer. Ses propositions ont bien sûr été ignorées, et il a été maintenu en garde à vue étroite par la suite afin d'éviter qu'il ne révèle tout le contexte de son vol, ses propositions de paix ainsi que le traitement qu'il a subi en détention.

Cela s'est produit en dépit du fait que Hess semble avoir été en position de porteur d'un drapeau de trêve en vertu de l'article 32 de la convention de La Haye. Ce texte de loi international protège une telle personne contre la détention en tant que prisonnier de guerre ou toute autre forme d'emprisonnement après les négociations. Il convient de noter à cet égard que Churchill a placé Hess sous la responsabilité du Département de la guerre, comme s'il s'agissait d'un prisonnier de guerre, et non du Home Office, comme il conviendrait au porteur d'un drapeau de trêve.

Le rôle joué par Albrecht Haushofer a été évoqué à plusieurs reprises. David Irving, dans *Rudolf Hess : The Missing Years 1941-45* (Macmillan, Londres, 1987 ; p. 57), affirme qu'il a eu des contacts à Londres avec le Special Intelligence Service (SIS) avant la guerre.

Au début de 1940, il a été introduit dans la Wednesday Society (Société du mercredi), un centre de la résistance allemande à Hitler, déclare le fils de Hess à la page 72 de son livre. Il est arrêté en 1944, soupçonné d'être impliqué dans le « 20 July Plot » (complot du 20 juillet) visant à assassiner Hitler et à prendre le pouvoir, et il est fusillé juste avant la fin de la guerre.

On a beaucoup parlé de la prétendue « anormalité » et de l'« instabilité » de Hess pendant son emprisonnement en Grande-Bretagne, depuis son arrivée jusqu'à son transfert en Allemagne pour y être jugé, quatre ans plus tard. Il ne fait aucun doute que cette description a été faite de manière trompeuse par les autorités britanniques afin de discréditer Hess et, par voie de conséquence, son vol pour la paix, à un moment où Churchill craignait la réaction potentielle du pays menaçant sa position. Il s'en est fallu de peu qu'il ne soit déclaré

positivement fou, car cet état lui aurait permis, en tant que prisonnier de guerre, d'être rapatrié en vertu de la Convention de Genève.

L'« anormalité » et l'« instabilité », lorsqu'il ne s'agit pas d'une simple perte de mémoire que Hess a feinte pour protéger ses connaissances sur des questions allemandes confidentielles lors d'interrogatoires intensifs, sont dues aux conditions illicites et oppressives auxquelles il a été soumis.

Alors que la Convention de Genève interdit l'écoute électronique des prisonniers de guerre, des appareils ont été installés à Mytchett Place à Aldershot avant son arrivée (D. Irving, *Rudolf Hess* ; p. 101). Le Military Intelligence 6 (MI6) a fourni des « compagnons » à Hess, dont le sympathisant sioniste, le major Frank E. Foley (p. 103), avec pour mission de pénétrer son esprit, et il semble que des drogues aient été utilisées à cette fin (p. 107). D'où les protestations répétées de Hess et sa crainte récurrente d'être « empoisonné », que ses geôliers présentaient comme une preuve de son manque de lucidité.

Hess a été confié à un psychiatre juif, le major R. V. Dicks de la RAMC, qui travaillait avec le MI6 (SIS), qui s'est fait passer pour un médecin ordinaire et qui a fini par faire croire que Hess n'était pas sain d'esprit. Dicks était alors l'auteur d'un nouveau manuel, *Analysis under Hypnotics*, et on sait qu'il a fini par injecter à Hess le narcotique Evipan. (Pour ces faits antérieurs, voir Irving à propos de Hess.) Il a été rapporté par ailleurs que des documents américains indiquaient que les particularités comportementales de Hess étaient dues à l'administration de « drogues de vérité ». Le Foreign Office britannique a refusé de manière significative une demande de l'épouse de Hess visant à ce que la Croix-Rouge internationale soit autorisée à examiner son mari.

Transféré à Nuremberg en 1945, le professeur Ewen Cameron faisait partie du panel chargé de se prononcer sur son aptitude à être jugé. Ce dernier avait été sponsorisé par la Central Intelligence Agency américaine (CIA) pour mener des recherches sur le lavage de cerveau lorsqu'il dirigeait l'Allan Memorial Institute à Montréal, de 1943 à 1967. Dans le cadre de ces recherches, un patient aurait reçu

une injection de LSD, aurait été endormi jusqu'à 50 jours d'affilée, aurait reçu des chocs électriques répétés, aurait été contraint de porter un casque muni de haut-parleurs par lesquels des instructions lui étaient transmises à l'infini, et aurait fini par devenir une épave physique et mentale. (*Daily Telegraph*, Londres, 12 septembre 1988.) Imaginez qu'il s'agisse d'un Allemand à l'époque de Hitler, et ce que le Centre Simon Wiesenthal en aurait fait aujourd'hui – ainsi que tous les médias britanniques !

L'incarcération continue de Hess depuis lors jusqu'à sa mort en 1987 – 41 ans de son emprisonnement total pour une durée monstrueuse de 46 ans – a été organisée afin d'exercer la plus grande vengeance des vainqueurs tout en l'empêchant, ce qui est tout aussi important, de faire connaître la vérité sur son vol, ce qui aurait été très préjudiciable au gouvernement britannique.

Le moyen d'y parvenir était le Tribunal militaire international de Nuremberg, une création des vainqueurs, par les vainqueurs et pour les vainqueurs, sans tenir compte de la véritable justice qu'il a ignorée de la manière la plus flagrante. Par exemple, l'article 3 de sa charte ne permettait pas d'objecter que les juges, nommés par les vainqueurs, étaient préjudiciables. L'article 6 n'autorise les accusations que contre les représentants des puissances de l'Axe. L'article 19 stipule que le Tribunal n'est pas lié par les règles techniques de la preuve.

L'article 21 prévoit que la preuve n'est pas requise pour ce que les procureurs considèrent comme des faits généralement connus. Le juge britannique G. Lawrence a refusé d'autoriser l'avocat de Hess à discuter du traité de Versailles, bien que l'accusation ait introduit le sujet en soutenant que la lutte pour sa révision avait été une conspiration planifiée de longue date contre la paix.

L'un des juges américains à Nuremberg, Francis Biddle, a révélé plus tard dans le journal *American Heritage*, Vol. XIII, No. 5, août 1962, que les juges américains avaient sciemment permis au procureur soviétique d'admettre de fausses preuves contre les accusés. Hess fut condamné – avec une ironie toute particulière, un

juge russe lisant les conclusions à son encontre – pour « crimes contre la paix », à savoir :

– Il avait insisté sur l'importance des armements, soutenu les préparatifs militaires et signé le décret introduisant la conscription. Il était à Vienne lorsque les troupes allemandes sont entrées dans la ville et a signé la loi sur l'union de l'Allemagne et de l'Autriche, après avoir prononcé des discours en faveur de cette union.

Il a coopéré avec les nationaux-socialistes des Sudètes et, après l'intégration des Sudètes dans le Reich, il a procédé à la fusion de leur parti avec le NSDAP.

En juin 1939, il avait été autorisé à participer à l'administration de l'Autriche et des Sudètes et, en août 1939, il avait approuvé publiquement la politique de Hitler à l'égard de la Pologne et avait participé à la prise de contrôle de Dantzig et de certaines régions de Pologne. En tant que proche confident de Hitler, il devait avoir connaissance des « plans d'agression » de Hitler et en être responsable. (Voir Irving sur Hess).

Pour cela – comparable à ce que les hommes politiques occidentaux ont régulièrement fait, sans jamais être inculpés ou punis – l'homme qui a tenté de faire la paix a été reconnu coupable de violation de la paix et condamné à la prison à vie.

Envoyé à la prison de Spandau, à Berlin-Ouest, les conditions y sont si mauvaises que le pasteur Casalis, aumônier de la prison, déclare en novembre 1948 que les prisonniers meurent lentement de faim. « Spandau est devenu un lieu de torture mentale... ». Il parle d'une « atmosphère de sadisme raffiné ».

Même lorsque les conditions se sont améliorées par la suite, Hess a continué à être soumis à des restrictions punitives aussi sévères que de ne jamais être autorisé à toucher sa femme, son fils ou ses petits-enfants, et pendant plus de la moitié des 46 années qu'il a passées derrière les barreaux, il a souffert en plus de l'isolement cellulaire. Néanmoins, malgré près d'un demi-siècle de cette véritable torture, et malgré les efforts infructueux d'un aumônier français pour lui faire

signer une déclaration de remords que le pasteur Gabel avait lui-même composée, il est resté ferme dans ses convictions nationales-socialistes et dans sa loyauté et son estime pour son ami et dirigeant, Adolf Hitler. Sa vie de martyr s'est achevée dans l'après-midi du 17 août 1987.

Une succession d'annonces contradictoires sur le lieu et la manière dont il est mort a suivi de la part des autorités alliées, suscitant une profonde méfiance. Bien que les Américains soient à l'époque responsables par rotation de Spandau, les Britanniques insistent pour que l'enquête sur le décès soit menée uniquement par la Special Investigation Branch de la police militaire britannique et que l'autopsie soit effectuée par un pathologiste de l'armée britannique. Cette autopsie, pratiquée deux jours plus tard par le professeur James Cameron, indiqua que la mort était due à un suicide par pendaison, mais les Russes refusèrent de contresigner le verdict. C'est à cette occasion, et non avant et pendant les investigations de la police militaire, que fut découverte dans les vêtements du cadavre une prétendue lettre de suicide que le fils de Hess, lorsqu'il l'obtint, considéra comme hautement suspecte, étant griffonnée au dos d'une vieille lettre de l'épouse du fils qui ne portait pas le cachet habituel de la prison, et ne présentant aucun signe d'avoir été dans la poche d'un corps très brutalement manipulé dans le cadre d'efforts ostensibles de réanimation qui ont entraîné la rupture de neuf côtes et du sternum, et le gonflement de l'estomac comme un ballon parce qu'un tube d'oxygène avait été inséré par erreur dans l'œsophage au lieu de la trachée. Le morceau de fil électrique avec lequel il était censé s'être pendu avait été nettoyé à l'acétone à l'arrivée de l'équipe d'enquêteurs de la police militaire, et le gouverneur militaire britannique de Spandau, le lieutenant-colonel A. H. Le Tissier, a déclaré plus tard à l'épouse de son fils qu'il l'avait détruit.

Une seconde autopsie, organisée par la famille de Hess et réalisée par le professeur W. Spann de l'université de Munich, a révélé des marques autour du cou et de la gorge de Hess qui indiquaient qu'il avait été étranglé et non pendu, tandis que ses mains montraient qu'il n'avait pas enroulé la corde autour d'une main pour exercer la

pression nécessaire sur son cou pour l'auto-strangulation ; l'implication inéluctable étant qu'il avait été assassiné.

À l'appui de cette conclusion, cette seconde autopsie a montré que la victime souffrait de handicaps qui la rendaient virtuellement incapable de se pendre – ou, d'ailleurs, de s'étrangler. Selon diverses sources, y compris cette seconde autopsie, Rudolf Hess souffrait tellement d'arthrite avancée et de courbures de la colonne vertébrale – son bras gauche étant peu utile en raison d'une épaule gelée qui l'empêchait de s'élever au-dessus de l'horizontale devant et pas même aussi haut que sur le côté, sa tête étant incapable de se soulever vers l'arrière pour lui permettre de regarder vers le haut ou de se tourner de plus de quelques degrés vers la gauche et à moitié vers la droite – qu'il n'aurait jamais pu tendre la main au-dessus de sa tête pour faire un nœud coulant.

En outre, les muscles des mains de cet homme de 93 ans étaient si faibles qu'il avait du mal à saisir quoi que ce soit, et il lui était donc impossible de faire un nœud pour se pendre, ou d'exercer la pression nécessaire à l'auto-strangulation (lorsque, en tout état de cause, l'inconscience et le relâchement consécutif de la prise précèdent et empêchent la mort). Une ou plusieurs autres personnes l'ont donc tué : tel doit être notre verdict.

Pour qui ont-ils agi ? S'agit-il des Russes que la Grande-Bretagne a toujours blâmés pour l'emprisonnement prolongé de Hess ? Les Russes, malgré leurs fulminations contre Hess à certaines occasions, étaient à d'autres moments prêts à se servir de lui.

L'historien allemand Werner Maser a affirmé qu'en 1952, dans la nuit du 17 mars, alors que les Russes étaient responsables de la prison, ils ont emmené Hess en Allemagne de l'Est pour une réunion avec des fonctionnaires du Kremlin à laquelle assistait Otto Grotewohl, le Premier ministre est-allemand et source d'information de Maser. Là, Hess se voit offrir la liberté immédiate s'il accepte de diriger un nouveau parti destiné à réconcilier les anciens nationaux-socialistes avec le régime communiste. Hess a refusé et a été renvoyé en prison pour 35 ans.

En avril 1987, quatre mois avant l'assassinat de son père, Wolf Rüdiger Hess est stupéfait de constater que ses démarches auprès des Russes trouvent soudain un écho favorable. Il est convoqué au consulat soviétique de Berlin-Ouest où les fonctionnaires laissent entendre que l'emprisonnement de son père pourrait bientôt prendre fin.

De même, le 21 juin 1987, dans une réponse à un auditeur allemand, Radio Moscou (département des émissions en langue allemande) écrit : « Les récentes remarques du chef de notre gouvernement, Mikhaïl Gorbatchev, permettent d'exprimer l'espoir que vos efforts de longue date en faveur de la libération du criminel de guerre Rudolf Hess seront bientôt couronnés de succès ».

Il semble que Gorbatchev ait eu l'intention de libérer Hess unilatéralement lors d'un changement d'administration soviétique à Spandau. Il s'agissait là d'un puissant coup de propagande destiné à montrer les bonnes tendances d'un régime soviétique réformé, même à l'égard d'un vieil ennemi notoire qu'il avait auparavant dénoncé avec acharnement.

Les Russes font part de leur intention au Président de l'Allemagne de l'Ouest. Celui-ci informe les Britanniques qui expriment par son intermédiaire un refus résolu.

L'éventualité de la libération de Hess affole les Britanniques. Jusqu'à présent, ils avaient pu compter sur le refus russe d'accepter la libération de Hess comme moyen de le garder enfermé à jamais, lui et ses secrets, tandis que, dans un style hypocrite caractéristique, ils se présentaient comme les indulgents favorables à sa libération. D'après les informations fournies par le personnel américain de Spandau à des amis allemands, ce qui s'est passé se présente comme suit.

Dans une opération menée dans la plus grande précipitation, afin de ne pas annoncer à l'avance l'intention de Gorbatchev, et encore moins sa mise en œuvre, et de tenir compte ainsi des imperfections, deux hommes du Special Air Service britannique ont été envoyés dans la prison pour tuer Hess, les services secrets américains, français

et israéliens ayant été mis au courant au préalable, mais pas les services russes et ouest-allemands.

Ces deux assassins ont été repérés à l'avance l'après-midi en question dans les environs de l'abri de jardin où Hess a trouvé la mort.

Entre 15h15 et 15h30, le gardien américain chargé d'accompagner Hess lors de sa visite quotidienne au jardin, puis à l'abri de jardin, fut, par une curieuse coïncidence, appelé pour répondre à un appel téléphonique dans le bloc cellulaire principal, laissant Hess dans l'abri de jardin.

Pendant son absence, les hommes du SAS ont manifestement attaqué le vieil homme qui, malgré son grand âge et ses graves handicaps, s'est débattu et ces démons ont tenté de l'étrangler à l'aide de câble, puis de faire croire à un suicide. Cependant, bien qu'inconscient, le vieil homme était encore en vie lorsque le gardien revint et appela à l'aide. L'officier V. S. chargé de la garde, qui semble avoir participé à l'assassinat, a appelé une ambulance militaire britannique qui a emmené Hess, accompagné des deux SAS qui ont été vus en train de monter dans l'ambulance. Hess est ensuite « mort » sur le chemin de l'hôpital. (Probablement avec l'aide des assassins – notre note).

Les coupables ont été bien protégés de la justice par les dispositions de leurs maîtres. Il n'y a pas eu d'enquête publique, comme le veut la loi britannique, car Hess, bien que détenu dans le secteur britannique de Berlin, était prisonnier des quatre Alliés, et toute procédure les concernant sur le sol allemand nécessite l'autorisation expresse de la ou des puissances alliées impliquées.

Le procureur de Berlin-Ouest, « à la suite d'informations reçues de nombreuses sources », a ouvert une enquête sur la mort de Hess en février 1988, mais celle-ci a été suspendue le mois suivant (*Independent*, Londres, 18 mars 1988).

Le président du groupe européen du barreau britannique a déclaré, au moment de la mort de Rudolf Hess, que celui-ci était

incarcéré en vertu d'une peine imposée par un tribunal ad hoc n'ayant aucun statut juridique en vertu d'une loi nationale (*Daily Telegraph*, Londres, 20 août 1987).

Ainsi, sa détention – et tout ce qui en a découlé, y compris sa mort – est devenue une affaire qui se situe au-delà et donc au-dessus de la loi normale en vertu du pacte intergouvernemental des vainqueurs instituant le tribunal. Le meurtre à Spandau était donc autorisé par un décret supérieur.

Pour compléter l'occultation de l'affaire du cadavre, déjà si bien traitée, les documents Hess du gouvernement britannique sont placés hors d'atteinte jusqu'en 2017, et d'ici là, vous pouvez être sûr que tout ce qui sera révélateur aura commodément disparu.

Hugh Thomas, ancien chirurgien de l'armée britannique affecté à Spandau, pense que le prisonnier a été assassiné, mais aussi qu'il n'était pas Rudolf Hess, mais un double envoyé par Himmler qui a fait assassiner le véritable homme en 1941.

L'argumentation de Thomas repose principalement sur le fait que le prisonnier n'avait pas les cicatrices qu'il aurait dû avoir en raison d'une blessure subie lors de la Première Guerre mondiale. Il est vrai que les cicatrices d'un homme aussi âgé sont difficiles à déceler.

En outre, pour ce que cela vaut, M^{me} Lynda Chalker, Secrétaire d'Etat au Foreign Office, a déclaré dans *The Scotsman* (26 février 1988) que le gouvernement britannique avait conclu, sur la base de diverses études et de l'autopsie britannique, qu'il s'agissait bien de Hess.

Par ailleurs, le *Sunday Times* (12 juin 1988) a rapporté que Charles A. Gabel, l'aumônier français de Spandau, avait, dans un livre publié à Paris en 1988, révélé qu'après la première publication de la théorie de Thomas en 1979, deux médecins alliés avaient rendu visite à Hess et avaient difficilement trouvé les cicatrices de la blessure. Si l'on en croit Thomas – et si l'on croit donc que la femme et le fils de Hess ont été trompés pendant des décennies sur l'identité du prisonnier – nous nous trouvons face à une énigme que Thomas ne parvient jamais à résoudre : pourquoi un imposteur tel que le prisonnier

cacherait-il encore la vérité des décennies après la guerre, et accepterait-il ainsi d'être emprisonné jusqu'à sa mort – alors que l'insertion d'anomalies délibérées dans ses lettres aux proches de Hess pourrait facilement servir de moyen de communication de son imposture ? L'absence de réponse satisfaisante à cette question doit discréditer complètement la théorie de M. Thomas.

Dernier développement important dans l'affaire de la mort de Rudolf Hess, un témoin qui se trouvait à Spandau à l'époque s'est présenté pour attester qu'il s'agissait d'un meurtre. Abdallah Melaouhi, né en Tunisie, était l'infirmier de la victime à Spandau pendant les quatre dernières années de sa vie, et donc la personne la plus proche de lui.

Interviewé dans le cadre de l'émission *Newsnight* de la chaîne de télévision britannique BBC Channel 2, le 28 février 1989, Melaouhi a déclaré, selon une transcription officielle en notre possession : Lorsque, peu avant sa mort, on a appris que les Russes cédaient et que Hess serait libéré, « Hess n'était pas très heureux de cette nouvelle. Il a dit : « 'Maintenant, il va m'arriver quelque chose' ... Il m'a dit 'M. Melaouhi, maintenant ils vont me tuer' ».

Le 17 août 1987, Melaouhi déjeunait à la cantine attenante à la prison lorsqu'un appel téléphonique du gardien français l'a rappelé d'urgence. Il est retourné immédiatement à la prison et a sonné. D'habitude, il était admis tout de suite, mais ce jour-là, il a dû attendre 15 minutes. Lorsqu'il est entré, il a constaté que le chemin vers la cabane de jardin était bloqué. Finalement, il est parvenu à l'atteindre par un long chemin, ce qui lui a pris 40 minutes au lieu des 4 minutes habituelles.

Il n'a vu aucun câble autour ou près du cou de Hess et la rallonge avec laquelle Hess s'est pendu, selon les autorités, était toujours à sa place habituelle, une extrémité reliée à la lampe et l'autre à la prise murale.

« Son corps était assez éloigné de la fenêtre où la télévision prétend qu'il s'est pendu et la chaise se trouvait à un endroit totalement différent du lieu habituel. ... Je connais très bien la cabane

de jardin. Le sol était recouvert d'une natte de paille, mais ce jour-là, tout était sens dessus dessous, comme si un match de catch avait eu lieu. Le fauteuil où M. Hess s'asseyait toujours avait volé sur trois mètres et demi à travers la pièce, la lampe était tombée. C'était comme si quelqu'un avait essayé de le tuer et qu'il avait essayé de se sauver. »

Melaouhi poursuit : « Il y avait trois personnes, un gardien qui travaille à Spandau depuis huit ans et deux soldats américains, enfin ils étaient habillés en uniformes américains... (Note : il ne serait pas étonnant que, dans les circonstances du tour de garde américain, les hommes du SAS aient revêtu des uniformes américains avec la connivence des autorités américaines). ... Je n'avais jamais vu de soldats près de Hess auparavant, et précisément ce jour-là, ils étaient là ».

Il a expliqué que les soldats étaient à Spandau pour garder la prison, et non le prisonnier, ce qui était strictement le travail des gardiens civils. Melaouhi : « Rudolf Hess était si faible qu'il avait besoin d'une chaise spéciale pour l'aider à se lever. Il marchait courbé avec une canne et était presque aveugle. S'il tombait par terre, il ne pouvait pas se relever. Ses mains étaient paralysées par l'arthrite. Il ne pouvait pas faire les lacets de ses chaussures, et encore moins lever les mains assez haut pour se tuer ».

Newsnight a déclaré que Scotland Yard examinait l'affaire depuis un mois, à la suite d'une visite du fils de Hess, qui avait apporté des preuves, notamment une déclaration signée d'Abdallah Melaouhi et le second rapport d'autopsie du professeur Spann ; mais que, jusqu'à présent, la police métropolitaine n'avait pas tenté de contacter l'un ou l'autre de ces témoins, et que des sources officielles proches de l'enquête avaient déclaré qu'« il était peu probable que l'affaire soit poursuivie ». (Pour les lecteurs qui souhaitent contacter la police métropolitaine à ce sujet, l'adresse est New Scotland Yard, Broadway, London, SWl.)

Rudolf Hess Gesellschaft, Postfach 1122, D-8033 Planegg, Allemagne de l'Ouest, a remplacé l'ancienne société pour la libération de Rudolf Hess et intègre son ancien homologue français.

Il s'agit d'une association internationale : Wolf Rüdiger Hess – existant en tant que mémorial à Rudolf Hess, et en tant que telle s'intéressant à son travail en Allemagne avant son vol vers la Grande-Bretagne, au vol lui-même, à sa captivité ultérieure, et à la manière dont il est mort. Deux publications sont en cours de préparation.

Gothic Ripples, dont le rédacteur en chef fait campagne pour Rudolf Hess depuis 40 ans, a proposé que le 10 mai de chaque année soit désormais célébré dans le monde entier comme la JOURNÉE DE RUDOLF HESS, en l'honneur de cet idéaliste vraiment génial et grandement lésé.

C'est tard ce jour de 1941 qu'il a atterri dans un champ près de Floors Farm Cottage, lui-même près de Floors Farm près d'Eaglesham House, l'endroit exact étant marqué par une pierre. La région se trouve un peu au sud de Glasgow, en Écosse. L'Ordnance Survey Landranger Map 64 indique l'endroit comme référence de quadrillage OS 561 540. Les visiteurs doivent obtenir l'autorisation de la ferme ou de son cottage avant de se rendre sur le terrain, en veillant à ne pas gâcher la vie des autres en contrariant inutilement le propriétaire ou l'occupant du terrain ou d'autres personnes de la région.

II : LE PRÉSENT : LE NATIONAL-SOCIALISME AUJOURD'HUI

Pour Colin Jordan, le national-socialisme n'est pas seulement, ni même principalement, une question d'intérêt historique ou de nostalgie, bien au contraire. Dans ces deux articles, écrits à quinze ans d'intervalle, il aborde le national-socialisme dans un contexte moderne.

« National Socialism: A Philosophical Appraisal » a d'abord été publié en tant qu'article principal dans le premier numéro de *National Socialist World*, une revue idéologique publiée dans les années 1960 par l'Union mondiale des nationaux-socialistes.

L'auteur y replace le national-socialisme dans sa juste perspective historique, en tant que mouvement de « renaissance » et de « renouveau », articulé autour du *Folk*, ou communauté raciale, et caractérisé par une « pensée avec le sang ».

« National Socialism: World Creed for the Future » (Le national-socialisme : notre credo mondial pour l'avenir) a été publié à l'origine dans le numéro d'hiver 1981 de la revue de WUNS *The National Socialist*, sous le titre « National Socialism: Our World Creed in the 1980s » (Le national-socialisme : notre credo mondial dans les années 1980).

Dans cet essai majeur, Jordan trace une voie de développement stratégique et idéologique pour le Mouvement. Nombreux sont ceux qui considèrent qu'il s'agit de son ouvrage le plus important à ce jour. – Éditeur

1 – LE NATIONAL-SOCIALISME : UNE ÉVALUATION PHILOSOPHIQUE

Vingt et un ans après la défaite physique de l'Allemagne nationale-socialiste à l'issue de sa lutte héroïque contre l'écrasante panoplie d'hommes et de matériels rassemblés contre elle par l'alliance bolchevique-démocratique, la parution de ce journal en 1966 reflète le renouveau du national-socialisme qui est la caractéristique de notre époque.

Le fait que ce credo ait survécu et se soit manifesté comme il le fait aujourd'hui, après avoir été soumis pendant deux décennies à la plus grande campagne de dénigrement que le monde ait jamais connue, est une preuve de sa validité et de son attrait continus, ainsi que de sa valeur pour l'avenir. Il a survécu aux flammes de la guerre et à la tempête de la diffamation car, lorsque la guerre a fait son œuvre et que la diffamation a atteint son paroxysme, le national-socialisme reste, en dernière analyse, synonyme de la volonté de survie de l'homme supérieur, de son instinct de santé et de force, et de son désir de beauté dans la vie ; et tant que cette volonté, cet instinct et ce désir subsisteront sur cette terre, le national-socialisme demeurera indestructible.

Au-delà de tous les détails de la mise en œuvre politique et des particularités de temps et de lieu, le national-socialisme, bien compris, n'est rien d'autre qu'une orientation de l'esprit, dont l'impulsion dominante est de vivre pleinement la vie, par le développement de ses potentialités et la satisfaction de ses besoins, dans des conditions de concurrence et de sélection naturelles, réconciliées avec la coopération, au sein de la communauté organisée des gens du peuple.

En cela, ses racines remontent à la Grèce de Platon et à sa conception d'une vie naturelle, consistant en la pleine réalisation de la

vraie nature de l'homme grâce au pouvoir propice du gouvernement au sein de sa communauté d'origine.

Elle fait écho à la notion romaine de citoyenneté dévouée : l'idée que la vie bonne et noble consiste à servir l'État de manière stoïcienne.

Il ravive les sentiments de sang et le sens de la communauté des tribus nordiques de l'Europe primitive : le sentiment que l'homme est essentiellement un membre du peuple et que tous les membres du peuple sont étroitement liés par des devoirs et des obligations réciproques.

Le national-socialisme revient ainsi aux anciennes valeurs saines et organiques de la vie, en révolte contre toute la structure de pensée du libéralisme et de la démocratie, avec son lien avec l'argent, son individualisme excessif, sa vision de l'homme comme une unité interchangeable et sans *Folk*, sa justification spirituelle dans un christianisme avili embrassant un « humanitarisme » maladif, qui tolère toujours un plus grand mal pour éviter un moindre mal, et son affirmation frauduleuse selon laquelle les souhaits de la masse, artificiellement induits et numériquement déterminés, sont des critères de première importance.

L'histoire est une saga de décadence et de renouveau social. Le national-socialisme est le remède de renouveau du XX^e^ siècle à la grande dégénérescence des temps modernes sous l'effet de la pensée et de la pratique désintégratrices, avilissantes et émasculantes qui ont émergé avec la perturbation de l'ancien ordre médiéval de stabilité par les forces en développement du capitalisme et de la révolution industrielle ; s'est épanouie dans le cadre du libéralisme de laissez-faire des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, a atteint son apogée dans le cadre de la démocratie des XIX^e^ et XX^e^ siècles et aboutira au triomphe mondial du communisme à la fin de ce XX^e^ siècle, à moins que le national-socialisme ne prenne le pouvoir à temps et sur une superficie suffisante de la planète.

Le national-socialisme est donc bien plus qu'un projet politique transitoire. C'est une tendance historique de renaissance : le mouve-

ment de renaissance de notre époque, un mouvement révolutionnaire dans sa portée et son esprit, qui ne cherche aucun compromis avec l'ordre actuel, ses pratiques pernicieuses et ses fausses valeurs, mais qui cherche à les remplacer complètement.

En tant que telle, il est mondial et il est à l'échelle de la vie. Il est mondial en ce sens que, dans ses éléments essentiels, il est valable et vital universellement, qualifié uniquement par le fait qu'il est aryen dans son émanation et sa tradition, et qu'il soutient et dépend des qualités que l'on trouve par excellence dans le peuple aryen. Il s'agit d'un concept global, en ce sens qu'il ne s'agit pas d'un aspect de la vie, mais de l'ensemble de la vie vue d'un seul point de vue. Il s'agit d'une attitude d'esprit qui peut s'exprimer à l'égard de pratiquement tout et n'importe quoi. Le national-socialisme s'oppose sans relâche à toute manifestation de maladie, de laideur et de dégénérescence dans les domaines culturel et spirituel, tout comme dans les domaines économique et politique. Il s'agit en fait d'un mode de vie. Un homme ne s'appelle pas national-socialiste par simple adhésion intellectuelle. Il naît avec une propension au national-socialisme, son esprit aspire esthétiquement au discernement et à l'accomplissement d'un modèle de vie sain, et non seulement il pense et ressent, mais il agit comme un national-socialiste, s'il l'est réellement et entièrement.

Le national-socialisme, par sa portée et sa pensée, est à la fois une philosophie et une foi. Il évalue le bien et le mal, le juste et l'injuste, comme ce qui profite ou nuit au peuple et, au lieu de la débilité sentimentale de l'esprit démocratique, il accepte que la fin justifie les moyens, à condition que les moyens ne soient pas en contradiction avec la fin.

Il donne un sens et un but de dimension cosmique à la vie en tant qu'accomplissement personnel, dans la continuité et le développement du peuple, entre la germination dans l'utérus à partir de la lignée du peuple et la métamorphose de la tombe, avec sa redistribution physique dans l'univers.

Le critère de base et la valeur première du national-socialisme, d'où découle tout le reste, est, comme Adolf Hitler l'explique claire-

ment dans *Mein Kampf*, son concept de peuple, considéré comme l'environnement essentiel de l'homme et, en fait, comme l'extension de sa personnalité.

La signification du folk (peuple) est avant tout celle d'une communauté raciale. C'est l'élargissement ethnique de la famille. L'homme n'est pas une unité autonome et une fin en soi, comme l'affirment les sages du libéralisme et de la démocratie. Il appartient à son peuple.

Sa vie, en tant que partie, est imbriquée dans la vie de l'ensemble, non seulement dans le présent, mais aussi dans le passé et l'avenir, car si les hommes vont et viennent, le peuple vit, continu, éternel, à condition que ses membres s'acquittent de leur devoir à son égard. Ainsi, en s'identifiant à son peuple, l'homme se prolonge à travers la multiplicité de ses ancêtres et de ses descendants, et atteint ainsi l'immortalité.

Le folk existe sous des formes plus ou moins grandes, allant de la famille au clan, à la tribu ou à la communauté régionale, puis à la nation et, au-delà, à la race. À l'époque moderne, la conception du folk a été trop largement identifiée aux nations des États contemporains.

Le sentiment de parenté et de communauté, qui s'est étendu à juste titre de la tribu et du petit royaume à l'État-nation moderne, est cependant devenu beaucoup trop concentré à ce niveau. Les communautés inférieures et plus petites, mais tout aussi importantes, au sein de l'État-nation ont été perturbées et privées de vitalité, tandis que l'expansion de la conscience folk du niveau de l'État-nation à celui de l'ensemble de la race a été freinée.

Or, le sentiment folk, pour être sain, doit s'écouler de ses racines à travers les communautés locales et provinciales jusqu'aux limites de la race, car la pleine sécurité et la prospérité des parties ne peuvent être trouvées que dans celle de l'ensemble.

Aujourd'hui et à l'avenir, le national-socialisme doit incarner cette extension essentielle du sentiment de parenté et de communauté au-delà des limites de l'État-nation contemporain et du nationalisme

conventionnel, de sorte que l'État-nation devienne une unité intermédiaire dans la structure du folk et son nationalisme et son racialisme deviennent intégralement subordonnés à un nationalisme de la race entière.

En même temps, les communautés locales doivent être revivifiées, les sous-nations provinciales reconnues et respectées, et les peuples soumis à un régime étranger indésirable doivent retrouver leur liberté ethnique par la séparation.

La croyance du national-socialisme dans le folk, en tant que valeur fondamentale, et sa vision d'ensemble, conduisent, au sens figuré, à penser avec le sang sur toutes les questions.

Cela donne immédiatement et inévitablement lieu à la définition de la citoyenneté comme une question de race : seuls ceux qui sont membres du folk sont membres de la nation, et seuls ceux qui sont membres de la nation peuvent être citoyens de l'État – pour paraphraser le quatrième des vingt-cinq points du NSDAP d'Adolf Hitler.

Il génère également la conviction qu'il est nécessaire non seulement de préserver le caractère racial du folk, mais aussi, par des mesures eugéniques, d'améliorer la qualité de celui-ci. L'affirmation révolutionnaire du national-socialisme est que la voie du véritable progrès réside dans l'élevage d'êtres humains meilleurs.

Comme tous les citoyens sont de la même race, ils ont un lien transcendant de parenté qui les unit comme des frères de sang au-dessus de toutes les différences de section et de classe et des distinctions personnelles. L'unité nationale, c'est-à-dire la cohésion et la vie en société en lieu et place de la lutte des classes entre la gauche et la droite, est l'un des grands principes secondaires du national-socialisme. Tous les métiers et toutes les activités, toutes les personnes et tous les domaines d'activité doivent être intégrés dans la vie collective de la communauté.

Le sentiment d'unité sociale doit trouver son expression pratique dans un souci sincère et profond de justice sociale et économique et être stimulé par celui-ci. La conscience de la parenté et le souci du

bien collectif exigent que chaque citoyen ait une chance égale de développer et d'exercer ses talents et de s'élever selon ses mérites ; que chaque citoyen reçoive un juste retour pour ses services à la communauté et que même le plus simple des ouvriers soit assuré de disposer des nécessités de la vie.

C'est ainsi que nous arrivons à l'élément socialiste du national-socialisme. Il ne s'agit pas du socialisme marxiste de la propriété étatique des moyens de production et de distribution, qui est le sur-gouvernement économique de la fourmilière, et qui est aussi répréhensible que l'individualisme prédateur du système capitaliste, qui est le sous-gouvernement économique, ou l'anarchie, de la jungle.

Il s'agit plutôt d'un Socialisme Folk, ou d'une réglementation de l'entreprise privée en vue d'une répartition équitable de ses fruits, dans des conditions équitables. Les injustices économiques et les maux sociaux du capitalisme ont favorisé le marxisme, avec sa forme pernicieuse de contrôle public de l'économie, et l'alternative aux deux réside dans le national-socialisme.

Dans l'idéal folk, qui implique la défense de la race, l'unité de la nation et le bien-être du peuple, le national-socialisme a mis en place un principe de direction et une élite au service de ces objectifs.

Sa conception de l'ordre naturel est celle qui veut non seulement que les hommes naissent dans le folk pour vivre dans le folk, mais aussi qu'ils possèdent des différences héréditaires de capacité à servir la communauté. En conséquence, pour le plus grand bien de tous, le supérieur doit diriger l'inférieur.

Les chefs naturels doivent être sélectionnés, constitués en élite hiérarchique sous l'autorité d'un chef suprême, et habilités à remplir leur fonction.

Contrairement au libéralisme, le national-socialisme ne considère pas le pouvoir directif de l'État comme quelque chose d'essentiellement répressif, mais au contraire comme un grand pouvoir bénéfique d'orientation et d'arbitrage, d'encouragement et de protection. Il défend le dicton : « Tout pour le folk et le folk pour tous ». Il

sanctionne tous les moyens nécessaires, dans tous les domaines, pour faire en sorte que tout et tous les membres de la communauté soient en harmonie avec ce principe.

Il considère le devoir du gouvernement national-socialiste comme la représentation de la volonté du folk, conçue non pas comme le caprice passager d'une foule démocratique, mais comme l'intérêt supérieur de la communauté, envisagé dans une perspective historique comme une continuité d'objectifs, englobant non seulement le bien général du présent, mais aussi l'héritage du passé et les besoins de l'avenir.

2 – LE NATIONAL-SOCIALISME : UN CREDO MONDIAL POUR L'AVENIR

Alors que la gigantesque catastrophe de 1945, le plus grand recul de l'évolution humaine dans l'histoire, est toujours derrière nous, que son souvenir glaçant et étouffant est toujours omniprésent, et que nous sommes confrontés à des difficultés et à des désavantages si gigantesques qu'ils nous interdisent toute perspective immédiate ou précoce de prendre le pouvoir dans nos pays respectifs, que pouvons-nous faire ?

L'une des options que nous n'avons pas, on peut l'affirmer immédiatement avec certitude, dans cette sombre situation, et qui est bien moins sombre en soi, c'est bien sûr de baisser les bras.

C'est une chose qu'un vrai national-socialiste est par nature et par définition tout à fait incapable de faire car la volonté de lutter, qui est l'élixir du national-socialisme, est dans les os mêmes de son être.

Sans lui, il ne serait pas ce qu'il est, mais un eunuque spirituel des morts-vivants. Le vrai national-socialiste est celui qui, en dernier ressort, même s'il pouvait lui être prouvé avec une certitude mathématique que tous ses efforts se solderaient par une défaite physique, continuerait à se battre.

Il le ferait en infligeant à l'ennemi autant de châtiments que possible et avec un chant de guerrier dans le cœur, car c'est dans sa nature de le faire et car une victoire de l'esprit est toujours remportée de cette manière.

Mais après avoir exclu la capitulation, que faire d'autre ? Dans la nouvelle décennie convulsive des années 1980, le national-socialisme doit-il devenir au mieux le minuscule écho provocateur d'une époque révolue, un exercice stérile de nostalgie, ou au pire le bavardage puéril

d'abrutis et d'inadaptés ; ou doit-il être soumis à une chirurgie esthétique qui revient à le castrer pour qu'il s'adapte à son temps ? Ou bien existe-t-il un moyen de répondre aux circonstances avec l'espoir de réussir, tout en conservant son intégrité ?

Aujourd'hui, à l'aube d'une nouvelle décennie, il est grand temps de procéder à un inventaire minutieux et complet qui doit commencer par un examen minutieux et une étude complète de notre idéologie.

UN CREDO CHANGEANT ET IMMUABLE

Un credo n'est pas, tant qu'il prospère, une conception statique, mais quelque chose de vivant, qui grandit dans l'esprit de ceux qui le défendent. La fixité absolue ne vient qu'avec ce qui équivaut à la mort et à la momification.

La mesure de sa stature historique, de sa pertinence et de la longévité qui en découle, réside dans sa fusion entre l'intemporel et le temporel, ou dans la mesure où elle combine une constance permanente des principes de base avec une adaptabilité souple de la forme et de la méthode au temps et au lieu, ainsi qu'avec une capacité à croître par le développement de ses potentialités. Lorsque l'adaptabilité empiète sur le principe de base lui-même, en le modifiant pour des raisons d'opportunité, l'infraction crée sa propre pénalité dans l'illusion fatale d'un succès plus rapide et plus facile, car le credo lui-même échoue et disparaît par démembrement, et c'est là que réside l'aveuglement et la folie du compromis.

En revanche, lorsque l'inviolabilité, qui appartient au principe de base, est attachée à la forme et à la méthode, et que même le changement qui est pure progression ou germination est nié, le résultat n'en est pas moins désastreux. Le credo s'atrophie et devient une enveloppe stérile à cause de cette confusion particulière entre le temporel et l'intemporel. C'est là que réside l'aveuglement et la folie de la rigidité.

Il faut ajouter à cela que les moyens, même s'ils sont optionnels et variables, doivent être cohérents avec les principes de base et donc les objectifs ultimes. Le fait que la fin justifie les moyens est une affirmation facile, très mal comprise et mal appliquée en l'absence de son corollaire, qui est que ces moyens doivent, ipso facto, être en harmonie avec ces fins, qui ne peuvent logiquement être rien d'autre que l'accomplissement des principes de base, afin de recevoir leur justification. En fait, les fins prescrivent les moyens, et les moyens déterminent les résultats effectifs. Telle est l'interaction précise. Pour reprendre une analogie ancienne mais digne d'intérêt : on ne peut pas combattre le cannibalisme en consommant des cannibales.

L'ILLUSION DANS LE COMPROMIS

On ne peut pas promouvoir le national-socialisme en s'en écartant, que ce soit dans le sens de l'abandon ou de l'ajournement d'aspects vitaux, par opposition à des détails véritablement transitoires de temps et de lieu, ou en recourant à des méthodes qui sont en contradiction avec les principes de base. Ceux qui tentent de le faire sous prétexte d'accroître la popularité et d'accélérer la victoire, avec l'assurance que les choses sérieuses suivront, ne comprennent pas deux choses.

Premièrement, ils ne perçoivent pas les conséquences addictives du compromis, selon lesquelles le pouvoir acquis par le biais d'un compromis est susceptible d'être utilisé pour conserver le pouvoir par le biais d'un compromis.

Deuxièmement, ils ne perçoivent pas que la fin ultime ou le véritable but du national-socialisme n'est pas simplement une révolution dans l'État, mais une révolution dans l'esprit des hommes et des femmes. Cette révolution doit commencer avant et se poursuivre après l'obtention de l'autorité dans l'État, et sera nécessairement contrecarrée par tout compromis handicapant au cours de l'obtention de cette autorité. En bref, il faut conquérir le pouvoir par le biais du national-socialisme pour être sûr de pouvoir appliquer le national-socialisme. Sinon, la grande et amère ironie de l'exercice est que plus

le compromis vous rapproche du pouvoir et le rend rapide, plus il vous éloigne de votre idéal et de votre objectif d'origine. Le compromis est donc un accélérateur de folie.

Aujourd'hui, à l'aube de la nouvelle décennie, le national-socialisme est tout autant menacé par ceux qui, dans ses rangs nominaux, sont enclins à essayer de modifier sa nature essentielle par un compromis de principe ou l'adoption d'une pratique contradictoire, ou à le confiner à ses antécédents, en le pétrifiant dans la capsule temporelle des années 1930 et dans la capsule géographique de l'Allemagne. Le juif au micro ou le communiste au coin de la rue est un ennemi facile à détecter et à affronter, mais le national-socialiste nominal avec les mots affaiblissants de l'opportunisme ou la perspective fossilisée antique est une autre menace plus insidieuse et plus préjudiciable, en fait un ennemi intérieur, bien qu'inconscient et involontaire.

DROITES ET POPULISTES

Il y a, d'une part, ceux qui cherchent à réduire le national-socialisme à quelque chose de ce qu'on appelle la « droite », en étouffant ses implications supranationales et panaryennes pour le présenter comme rien de plus qu'une forme militante du vieux nationalisme ; en supprimant ses implications économiques et sociales radicales pour en faire un complice du capitalisme ; en le privant ainsi de son contenu révolutionnaire pour l'intégrer dans l'ordre ancien qu'il a pour but de renverser et de remplacer.

À côté d'eux, il y en a qui veulent plutôt le pervertir en quelque chose de la « gauche » de l'ordre ancien en déformant son souci de justice sociale et d'équité économique pour nier l'étendue bénéfique de l'entreprise privée, la quantité justifiable de propriété privée et le degré essentiel de responsabilité personnelle pour son propre bien-être qui est également son souci, le réduisant ainsi à une forme de bolchévisme national.

Dans le même but de rendre notre credo acceptable pour l'ancien ordre, et donc de rendre le remède inoffensif pour la maladie, ces praticiens habiles de la perversion politique cherchent à faire du national-socialisme un « pop » politique, le souillant ainsi jusqu'à la mort sous prétexte qu'ils lui donnent une nouvelle vie.

Dans l'esprit dévergondé de l'aveu faible d'une mode sans avenir, ils expriment l'hérésie immonde et ridicule selon laquelle, pour progresser, nous devons devenir comme l'ennemi et copier ses méthodes abominables.

Ils s'enorgueillissent ensuite de l'intelligence mesquine avec laquelle ils cherchent à « moderniser » le national-socialisme en le présentant comme « avec lui », c'est-à-dire en accord avec les tendances à la décadence qu'il est censé éradiquer. Ils vont même jusqu'à vouloir l'habiller littéralement avec les jeans négligés qui sont aujourd'hui l'uniforme de la dégénérescence démocratique, à le couronner même avec les longs cheveux ébouriffés de la populace dissipée qui compose la génération « moderne », et à lui donner comme accompagnement même le bruit infernal connu sous le nom de « pop » qui est l'authentique flatulence du multiracialisme.

Ils favorisent cela au mépris aveugle du fait que l'élégance de l'apparence personnelle est l'expression inévitable de cette perception de l'ordre contre le chaos en tant que secret de l'univers, qui est la moelle et le noyau de notre credo, et que les variations de la musique de la jungle sont un abandon au chaos sonore aussi contraire à notre credo que toute autre chose.

Les habitudes et l'attirail de l'abandon et du retour à la jungle sont délibérément encouragés, non moins que tous les discours miasmiques de « permissivité » et de « fraternité » qui les accompagnent, en raison de leur effet d'abrutissement et d'abaissement, de stérilisation spirituelle et de dissolvant racial.

Les responsables ultimes de ce conditionnement des masses sont ceux qui tirent le plus de profit d'une société aveugle de barbarie banale, d'un troupeau bâtard occupé par des futilités et oublieux de la

laideur, inspiré par l'appel du marché de la publicité télévisée dans sa poursuite du bonheur électronique comme ethos.

Ces Champs élyséens de satisfaction bovine constituent l'ultime refuge pour les Goyim dans le millénaire hébraïque qui s'annonce.

Pour le national-socialisme, en conflit mortel avec ce monde sauvage des zombies, tout bonheur supérieur et donc véritablement humain, distinct du bonheur animal, ne doit pas être recherché en soi, mais est la satisfaction de l'accomplissement qui est le sous-produit du service de quelque chose de plus grand que soi, et dans lequel le courage est le motif, et non la « gentillesse » superficielle et perverse qui est le sucre empoisonné omniprésent dans le régime mortel de la démocratie.

LES MARCHANDS D'OBJETS HÉTÉROCLITES

Parallèlement aux modernistes avilissants du national-socialisme, on trouve les mécènes tout aussi avilissants des inadaptés chroniques. Parce qu'une violence judicieuse au service du national-socialisme est justifiable comme étant en harmonie avec toutes les autres formes de la nature, et parce que nous, nationaux-socialistes, sommes des rebelles à la société actuelle de démocratie multiraciale, ils interprètent cela de façon erronée pour sanctionner l'association avec toutes sortes d'autres rebelles à cette société et à toute autre société, qui, avec un malentendu correspondant, conçoivent le national-socialisme comme un havre et un terrain d'expérimentation pour leur genre.

Ces marchands d'objets hétéroclites sont le genre de personnes qui, en Grande-Bretagne, cherchent aujourd'hui à augmenter leurs effectifs en recrutant ces imbéciles appelés « skinheads », ces hooligans tonsurés et nihilistes qui s'opposent à tout ordre, ancien ou nouveau, et qui prônent la violence pour la violence et le pur plaisir de causer des dégâts et de détruire.

L'argument des promoteurs des vandales et des hooligans est, au minimum, le simple aveu qu'ils pensent pouvoir utiliser le vandalisme

et le hooliganisme, ce qui est la vieille erreur des moyens contrecarrant les fins, car en vérité, ce sont les antisociaux qui les utilisent.

Au maximum, c'est l'affirmation selon laquelle les antisociaux sont les victimes impuissantes de l'environnement, et qu'ils seront attirés vers des objectifs plus élevés en s'associant avec eux. Si ce dernier point n'était pas simplement un vœu pieux mais un fait réel, l'expérience pourrait être justifiée, mais alors, proportionnellement à son succès, les « skinheads » cesseraient manifestement d'être des « skinheads », alors que, dans les cas envisagés, ils restent fondamentalement les mêmes.

Le problème est toujours de se convertir à nous, et non pas, en gagnant de l'attention et de l'influence, de tomber dans ce qui équivaut à se convertir à d'autres.

Dans les cas en question, l'acceptation de tels éléments, tout en restant clairement de tels éléments, en tant que membres et participants ostensibles à des marches et autres événements publics indique le degré de conversion dans le mauvais sens, comparable au psychiatre qui commence à contracter la psychose de son patient.

Les « skinheads » sont restés des « skinheads », tandis que les prétendus nationaux-socialistes sont devenus beaucoup moins d'authentiques nationaux-socialistes. Ce ne sont pas les premiers qui ont été rehaussés, mais les seconds qui ont été déclassés par l'expérience.

Ces protagonistes particuliers de la popularisation, c'est-à-dire de la perversion, ont commis l'erreur cardinale de penser que mettre le national-socialisme dans la rue signifie le laisser dans le caniveau avec les ordures. Ils l'ont réduit à une haine raciale grossière et négative et à une confrontation anti-Rouge superficielle dans le mode et l'humeur d'une foule de supporters de football pour qui le national-socialisme est une excuse pour une « bagarre », et la croix gammée un gadget pour choquer et effrayer, et un talisman pour le désordre.

LES NAZIS D'HOLLYWOOD

Un avilissement différent mais non moins dangereux de l'intérieur, une forme extrême de cette rigidité qui fossilise notre credo en ne cultivant pas librement et pleinement les implications de ses vrais principes tout en se conformant servilement à des détails qui peuvent et devraient être modifiables, vient de ces représentants politiquement superficiels, principalement théâtraux et positivement juvéniles, que l'on peut appeler les « nazis d'Hollywood ».

Pour ces exhibitionnistes, revêtir le costume du passé, traité comme un fétiche, se mettre en scène et parader dans le cadre de la mascarade procure le plaisir de faire semblant, ce qui est tout ce qu'il est, bien que le spectacle ait sans aucun doute l'effet psychothérapeutique d'atténuer le sentiment d'inadéquation de ses interprètes, un peu comme le sauvage africain qui revêt la peau d'un lion en guise de manteau, persuadé qu'il se verra ainsi investi de la force et du courage du roi de la jungle.

À l'instar de ces acteurs politiques, de ces monstres en costume et en costume d'apparat avec leur spectacle burlesque, il y a ceux qui, dans leur même attachement aux formes extérieures du passé, enferment le national-socialisme dans le musée de leur esprit.

Se contentant de le confiner à la collection de reliques et d'archives, et d'y participer simplement par association avec des souvenirs, ils le traitent comme un phénomène achevé qui ne peut être contemplé que dans le souvenir, alors que l'Allemagne nationale-socialiste n'était pas l'événement complet et final, mais le majestueux acte d'ouverture d'une œuvre ininterrompue.

LOI DE LA NATURE

Le national-socialisme de l'Allemagne d'Adolf Hitler, tel qu'il a été exprimé par ses principaux représentants, a été la première articulation systématique de l'orientation de la société en harmonie consciente avec les lois discernées de la Nature, par opposition aux artifices contraires et nuisibles de toutes les autres écoles de pensée.

Percevant la lutte constante de la Nature qui est l'affirmation de l'existence elle-même, et le processus de sélection de l'adéquat et de rejet de l'inapte qui est l'amélioration, il a vu dans l'ordre, le modèle et l'harmonie ultime de l'Univers l'essence de la beauté, et a cherché activement à s'y conformer et à la promouvoir dans les arrangements de l'Homme.

La Nature étant une totalité, le national-socialisme ne pouvait répondre qu'en étant une totalité de perspectives, une attitude à l'égard de tout, et non quelque chose de limité au territoire de la politique, et donc un fragment de la vie. Il ne pouvait être moins qu'une philosophie cosmique s'étendant à toutes les parties de la vie dans une structure cohérente, le spirituel et le culturel non moins que l'économique et le politique, et générant en conséquence sa propre échelle de valeurs et son code d'éthique distinctif.

Se distinguant ainsi en faisant de l'homme l'agent d'accomplissement et non l'ennemi de la nature dans une entéléchie recherchée et exprimée en vivant pleinement la vie, le national-socialisme s'est par conséquent consacré au rôle primordial de la race dans les affaires humaines, parallèlement au rôle des différenciations comparables dans tous les autres êtres vivants.

Il a reconnu dans les différenciations humaines, à la fois entre les races et à l'intérieur de celles-ci, le fonctionnement du grand test de la Nature qui est la vie elle-même, et par lequel l'aptitude et la supériorité sont établies, et ainsi l'ascension de l'homme sur l'échelle de la création a lieu.

Ce faisant, il a observé le potentiel civilisateur primordial de l'Aryen, la capacité d'obstruction et de destruction du juif, le déclin qui résulte du mélange des races, et la nécessité et l'avantage d'une action eugénique au sein de la race.

Appliquant cette même vision, appréciant le stimulus et le bénéfice de la compétition, à la sphère économique, il a soutenu l'entreprise privée et la propriété privée, la responsabilité personnelle qui est inséparable de la compétition, et qui est la reconnaissance de la vraie liberté et le début du leadership dans l'autodirection, et le

leadership lui-même comme le devoir et le privilège de la supériorité. En même temps, la même conscience raciale qui a suscité tout cela a suscité aussi, et non moins, un souci de parenté qui a enjoint de réconcilier la compétition avec la coopération et la justice sociale. Cela exigeait des mesures pour permettre à la valeur humaine de prendre un bon départ et de jouer librement, pour soutenir la concurrence en évitant les abus, y compris sa suppression par le monopole, pour assurer une juste récompense à tous en évitant les gains excessifs à certains, pour assurer une retraite convenable après une vie de travail utile, pour limiter l'argent au service de la production et de la consommation, pour encourager la santé et la force des gens et leur culture d'origine, et pour préserver toutes les ressources naturelles et toutes les commodités de ce monde.

On peut dire qu'il s'agit là du fondement de la croyance, de la base de principe du credo du national-socialisme. Tout ce qui est inférieur ou différent de cela est autre chose que du national-socialisme.

LE SOUTIEN DES MASSES N'EST PAS POUR TOUT DE SUITE

Avec des éléments aussi radicaux et un contenu aussi complet, le national-socialisme était nécessairement un credo révolutionnaire visant à renverser et à remplacer l'ancien ordre contre nature, et non à essayer de le réformer pour le prolonger. Pourtant, après un coup d'État infructueux à ses débuts, il a finalement accédé au pouvoir par la voie de la négociation, et non par celle de la saisie.

Bien qu'il s'agisse à certains égards d'une procédure plus sûre et plus facile, puisque la finalité de ce moyen était la réalisation d'un changement révolutionnaire dans la société, l'accommodement inévitable, de ce fait et par la suite, d'éléments de l'ordre ancien comportait de graves obstacles dans le meilleur des cas et un sabotage pur et simple dans le pire des cas, ce qui en faisait à d'autres égards une procédure plus dangereuse et plus difficile.

Il est peut-être vrai que sans cet accommodement, le national-socialisme ne serait pas arrivé au pouvoir à l'époque, mais si c'est le cas, il n'en reste pas moins vrai qu'en raison des entraves ou des restrictions qui en ont résulté, la véritable révolution nationale-socialiste venait à peine de commencer, aussi glorieux que soit ce début, lorsque ses adversaires de l'extérieur, aidés par ceux de l'intérieur, l'ont anéantie. En outre, dans l'état inchoatif du national-socialisme, beaucoup trop de nationaux-socialistes nominaux n'avaient qu'une compréhension superficielle de la version commune et simple de leur credo, et aucune appréciation réelle de ses implications plus profondes et ultimes. Si le terrible manque de temps offert par le destin constitue une excuse puissante pour cette dilution de la révolution, ne devons-nous pas également considérer le mélange des masses et de l'élite dans un seul et même corps, le Parti, comme une erreur du passé à éviter à l'avenir ?

Notre position aujourd'hui est très différente. Nous ne disposons pas du soutien ou d'une probabilité proche de soutien qui ferait de nous le facteur de négociation nécessaire pour nous inciter à un quelconque accommodement avec l'establishment de l'ancien ordre, par lequel nous pourrions être aidés à accéder au pouvoir au prix d'une entrave à la révolution. En effet, tout porte à croire qu'à moins et jusqu'à ce qu'il y ait un effondrement complet de l'ancien système pour donner aux masses une secousse suffisante pour les amener à comprendre, elles ne soutiendront pas le national-socialisme en nombre suffisant pour permettre l'acquisition du pouvoir par quelque moyen que ce soit : élection, négociation ou saisie (cette dernière n'étant de toute façon réalisable qu'en cas d'effondrement, et alors finalement justifiée).

En conséquence, tous les efforts déployés dans la période actuelle pour rassembler les masses afin qu'elles apportent le soutien nécessaire à la conquête du pouvoir, y compris en participant aux élections, sont voués à l'échec et constituent une perte de temps, d'argent et d'énergie ; et ce, quels que soient les compromis affaiblissants visant à essayer de les amadouer en avilissant notre credo pour qu'il corresponde à leur avilissement actuel, car nous ne pouvons pas

surenchérir sur les vieux politiciens déjà au pouvoir, même en nous abaissant à leur niveau.

Inversement, lorsque le moment sera venu, cela signifiera ipso facto que l'humeur des masses sera telle qu'elles ne rechercheront pas les compromis de la « modération », mais l'« extrémisme » des mesures d'urgence en cas d'urgence. Ce n'est que lorsqu'elles en auront assez qu'elles se retourneront contre l'ordre ancien, et ce n'est qu'à ce moment-là qu'elles répondront à son remplacement : le national-socialisme.

QUELLE CHANCE AVONS-NOUS ?

Avons-nous donc une chance réelle de succès final ? Même avec la préparation et les procédures les plus astucieuses de notre part pour tirer profit de toutes les opportunités, l'ennemi, ayant appris la leçon des années 193O, ne sera-t-il pas assez compétent pour empêcher un effondrement suffisant, y compris un effondrement économique, pour nous permettre de percer ?

La réponse est certainement que la chance sera là, inévitablement, parce que l'ennemi est engagé dans les forces d'effondrement, avec le danger conséquent qu'elles se retournent contre lui, en cherchant nécessairement à détruire les vieilles traditions et les vieilles normes au cours de la création de l'humanité multiraciale ultra-matérialiste qui est le but commun de tous les partis opposés au national-socialisme ; et parce que son système économique a une telle propension inhérente aux crises, aussi grand que soit le désir de garder le bétail satisfait avec suffisamment de fourrage et d'amusement synthétique.

Mais les masses se soulèveront-elles contre leur maître, même à l'extrême, ou bien leur esprit sera-t-il sapé jusqu'à la soumission plus qu'il ne sera poussé à la révolte par le processus d'égarement ?

La possibilité qu'elles bougent est fortement liée au fait que, derrière sa panoplie de libertés illusoires, la politique de l'ennemi,

avec ses distinctions entre la gauche et la droite, est avant tout la politique du ventre.

Par conséquent, si le ventre, au sens large des plaisirs matériels, anticipe ou subit une privation, alors la revendication de soutien de la démocratie s'évanouit.

Nous devons maintenant nous concentrer sur ce qui est en notre pouvoir, en tant que point de départ de la chance des chances, à savoir maximiser nos propres potentialités en accord avec les circonstances actuelles.

LES SIX TÂCHES D'AUJOURD'HUI

Qu'est-ce que cela implique ? Cela implique les six exigences suivantes et, loin d'être un sujet de morosité, les circonstances contemporaines devraient être considérées comme une compensation considérable dans l'avantage final des activités que leurs contraintes encouragent en réponse au défi passionnant de notre grande adversité.

L'absence de raccourcis, si souvent illusoires, doit obliger notre avancée plus lente à une plus grande rigueur.

Tout d'abord, nous devons purifier et développer notre credo, débarrassé de tous les compromis et omissions d'opportunité, de toutes les confusions et de toutes les contradictions. C'est le point de départ et la matrice de la révolution à venir, et nous reviendrons en détail sur ce sujet crucial dans quelques instants.

Deuxièmement, au lieu de chercher prématurément à mobiliser les masses, nous devons nous appliquer sans distraction à la tâche préalable qui consiste à construire une véritable élite imprégnée, en tant que porte-drapeau, de notre credo purifié et développé, et formée en tant que fonctionnaires de l'État national-socialiste en microcosme pour sa propagation et sa mise en œuvre.

Ainsi, au moment où l'occasion se présentera, les cadres essentiels existeront pour s'avancer, formés et fiables, afin de prendre en charge

les événements. Par la suite, lors de la mobilisation des masses en vue de l'obtention du pouvoir et de son utilisation ultérieure, ces masses ne nous submergeront pas et ne nous attireront pas sur leur chemin, mais seront au contraire harnachées et guidées par notre élite.

La futilité même de chercher à organiser les masses dans les circonstances actuelles et la nécessité de se concentrer sur l'élite devraient être accueillies, et non déplorées, comme une discipline salutaire résultant non seulement du développement de cette distillation vitale de la direction, l'élite, qui jusqu'à présent a été entravée, voire frustrée, par l'organisation d'un parti faisant campagne pour obtenir le soutien des masses ; mais la formulation pour l'avenir d'une division claire et exclusive, quelle que soit la nomenclature, entre l'organisation qui incarne l'élite et toute organisation qui enrôle formellement les masses qui, par nature, ne sont destinées qu'à être des auxiliaires.

La folie de s'efforcer vainement contre la nature de faire de la grande majorité des gens des activistes réguliers, une minorité naturelle, et de créer ainsi une faiblesse par et à partir du nombre dans l'illusion que la quantité est en soi une force, est une leçon vitale à apprendre aujourd'hui.

Dans le cas d'une véritable élite, il est étonnant de constater à quel point le manque de nombre peut être largement compensé par l'intensité des convictions, un travail plus intense, un plus grand courage, l'acquisition de compétences plus élevées et l'emploi d'une plus grande entreprise. Loin qu'une croyance radicale et intransigeante soit inopportune dans la période actuelle, elle fera fuir le grand nombre de ceux qui ne conviennent pas et attirera la minorité souhaitable.

Troisièmement, l'acquisition d'un pouvoir national total, en une seule fois, étant actuellement hors de portée, nous devons entretemps accorder notre attention à l'acquisition du pouvoir par d'autres moyens moins importants et plus graduels. Nous devons prendre note et pratiquer autant que possible l'art de faire la révolution par

infiltration, de conquérir le pouvoir par morceaux, de façon furtive, pratiqué avec succès par nos adversaires.

Ceux qui disent que le communisme ne peut s'implanter dans tel ou tel pays parce qu'il ne peut le faire par les moyens manifestes que sont les urnes ou une marche sur la capitale sont aveugles au fait que le pouvoir peut aussi être gagné petit à petit, lentement mais non moins sûrement, par l'infiltration de personnes à des postes de pouvoir dans tous les domaines et à tous les niveaux, et par l'exercice ensuite de l'influence que ces postes procurent.

C'est ce qui se passe aujourd'hui, pays après pays, où des agents infiltrés délibérément diffusent un credo d'égalité multiraciale et de collectivisme, qui équivaut à une première tranche très substantielle de communisme, accompagnée d'un encouragement à de nombreux aspects de la barbarie comme corrosif pour faciliter la révolution en vue.

En Grande-Bretagne aujourd'hui, le communisme n'est pas quelque chose qui se trouve à l'extérieur de ses portes ou qui est limité à ses adhérents déclarés, mais il fonctionne déjà dans la presse, la radio et la télévision, dans les réseaux de relations raciales et de sécurité sociale, ainsi que dans les écoles et les syndicats, en raison du nombre de rouges qui ont pris le pouvoir dans ce pays.

Il est évident que nous sommes gravement handicapés par rapport à eux, mais cela n'exclut pas toutes les possibilités.

Quatrièmement, en tant qu'autre forme de prise de pouvoir par petits bouts, même si ce sont de très petits bouts, nous devons accorder toute l'attention nécessaire à la promotion de toutes les mises en œuvre par petits bouts possibles du national-socialisme dans le microcosme, en tant qu'infiltration de notre société future dans la société d'aujourd'hui.

Par exemple, là où les nationaux-socialistes peuvent créer des écoles pour l'éducation de leurs enfants, même si elles ne peuvent pas se substituer aux écoles orthodoxes, des projets de service du travail pour leurs fils et filles adolescents, des entreprises commerciales sur

des lignes nationales-socialistes complètes, même des communautés locales miniatures entières : dans tout cela, nous pouvons aujourd'hui anticiper et expérimenter notre système de l'avenir. Certains de ces projets peuvent avoir une application et un bénéfice pour la région locale et la population locale en général, et, puisque la pratique est une propagande plus puissante que la prédication, peuvent jeter les bases d'un soutien futur, tout en nous profitant en fournissant des expériences pour des prototypes en préparation de l'avenir.

Dans la période actuelle, où les désirs et les efforts pour saisir l'État dans son ensemble et au sommet sont irréalistes, le nouveau national-socialisme radical doit se montrer par sa concentration appropriée sur les racines de la société, en prenant du terrain à l'État démocratique à la base, autant qu'il le peut.

La mesure dans laquelle la société peut être changée en l'absence d'un pouvoir étatique national est une question qui doit être étudiée et appréciée à sa juste valeur, puis exploitée au maximum.

Cinquièmement, il faut prêter attention aux actions de grande imagination, de grande audace, de grande organisation, qui ont un impact de propagande proportionnellement élevé, qui attirent l'attention au-delà des simples mots qui ne coûtent pas cher, qui affirment de façon sensationnelle l'existence du Mouvement aujourd'hui et qui établissent ses prétentions pour l'avenir à une époque où les campagnes ordinaires pour attirer l'attention et le soutien des masses ne sont pas rentables et doivent donc être évitées.

Il s'agit d'activités qui font appel à l'élite et qui, à leur tour, attirent des personnes adaptées à l'élite et maintiennent l'épée brillante et aiguisée, de sorte qu'il n'est pas question qu'un retrait de l'activité de masse soit une retraite dans un ermitage politique, ce qui est en fait un danger très réel contre lequel il faut se prémunir. Au plus haut degré de développement, on peut dire qu'il s'agit d'appliquer à la guerre politique les principes d'Otto Skorzeny, selon lesquels de petits groupes d'élite d'hommes spécialement formés peuvent, par l'utilisation de l'audace la moins conventionnelle, obtenir des résultats largement supérieurs à leur nombre.

Notre credo est celui qui défend la qualité avant la quantité dans la vie et, surtout à notre époque où la quantité n'est manifestement pas de notre côté ou à portée de main, il nous incombe de nous concentrer sur l'art puissant de faire en sorte que la qualité compense la quantité.

Enfin, puisque nous avons besoin de l'effondrement de l'ancien ordre pour construire le nouveau, plus on peut mettre de bâtons dans les roues du système actuel, mieux c'est.

Son sabotage systématique par tous les moyens possibles est une démolition louable pour le vrai révolutionnaire national-socialiste, qui sait que les choses doivent empirer avant de s'améliorer, et qu'une structure décrépite existante doit être abattue avant qu'un nouvel édifice meilleur puisse être érigé à sa place.

Au premier abord, cependant, on pourrait penser que cela pose un dilemme en suggérant que la décadence elle-même doit être encouragée et promue, mais ce dilemme est résolu par l'adhésion au critère selon lequel le national-socialisme en tant que fin justifie tous les moyens compatibles avec le national-socialisme, mais pas d'autres.

DÉVELOPPEMENT DE LA DOCTRINE

Pour en revenir maintenant à la première et principale de nos six grandes tâches pour les années 1980, on peut la définir comme la poursuite de cette révolution de l'esprit qui est le précurseur de la révolution de l'État menant à la révolution de la société. Cela implique d'explorer, d'examiner, de distinguer et de déclarer l'intégralité de notre credo dans ses implications les plus complètes et les plus profondes, sans les dilutions de l'opportunisme, comme un pur produit de la raison et de l'esprit.

Elle s'étend ensuite à son application dans la formulation de plans et de mesures pour répondre aux problèmes à venir de nos pays et de leurs communautés, de sorte que la voix éternelle du national-socialisme ne sonne pas vieillie de loin, mais jeune de près.

Dans cette projection des principes, qui sont en dehors et au-dessus du temps et du lieu, vers des applications compatibles dans le temps et le lieu, nous devons montrer que le national-socialisme, qui n'est pas en principe quelque chose de particulier à l'Allemagne et aux années 1930, mais au contraire universel et sans âge, est donc aussi natif de l'Amérique et de la Grande-Bretagne que de n'importe quel autre pays, et aussi pertinent aujourd'hui que dans le passé. Dans tout cela, il y a beaucoup à faire. Ce faisant, nous devons étudier et décider de la présentation de notre credo sous la forme la plus convaincante et la plus cohérente avec tous ses éléments essentiels.

Il convient de souligner qu'il s'agit de l'art subtil d'amener les gens à accepter ces éléments essentiels, et rien d'autre ou de moins qu'eux, contrairement au compromis qui consiste à omettre des éléments essentiels afin de s'assurer un soutien, et donc quelque chose de différent.

Dans un même processus, basé sur la même analyse pénétrante de l'esprit de l'étranger, nous devons formuler et perfectionner nos contre-arguments aux arguments hostiles de nos adversaires.

En cela, nous devons réussir à démontrer que le national-socialisme, loin d'être la négation de la liberté et de la justice comme le dépeignent ses adversaires et comme le croient les masses, est en vérité l'accroissement optimal de l'une et de l'autre. Jusqu'à présent, la puissance de nos adversaires et l'apathie des masses ont trop souvent servi d'excuse à l'incompétence pure et simple de la présentation du national-socialisme d'après-guerre, qui a été lamentablement dépourvue d'imagination et maladroite.

Dans ce domaine et dans l'ensemble de notre propagande, qui peut être décisive dans la bataille pour l'esprit, notre objectif doit être d'apprendre à être professionnellement compétents, et même meilleurs que nos adversaires victorieux.

LA SIGNIFICATION SPIRITUELLE

Dans notre introspection doctrinale, la portée vitale du national-socialisme en tant que credo de la conformité de l'homme à la Nature donne nécessairement lieu à la conception de l'homme en tant qu'aspect fonctionnel du cosmos, dans son grand processus rotatif éternel de croissance et de décomposition. Dans cet être, qui est à la fois changeant et continu, la mort n'est pas une extinction absolue, mais une transformation par laquelle la décomposition d'une forme de vie aboutit à la composition d'une nouvelle forme de vie, et donc au début d'un nouveau cycle.

Nous jaillissons du sol et de son atmosphère par le biais de ses éléments et de ses produits, dont nous dépendons directement ou indirectement et qui deviennent une partie de nous-mêmes, et nous retournons au sol et à son atmosphère. Attribuer à l'homme cet état terrestre n'est pas le dévaloriser, comme le prétendent les adeptes d'une âme qui continue à vivre et migre vers le ciel après la mort du corps. Au contraire, il s'agit de l'évaluer non moins hautement en vénérant la Nature, et d'autant plus en appréciant son implication totale, infinie et éternelle, dans la Nature.

Il ne s'agit pas de le réduire à un matérialisme hédoniste grossier, mais, en refusant cela, de l'exalter dans un idéalisme de ce monde qui est spirituel.

Notre conception cosmique de l'homme et la lutte qui est le sens de la vie dans son élan vers l'accomplissement en tant qu'expression de l'identité, le courage contre l'adversité que l'accomplissement exige et qui est la volonté, la voix de l'identité, la satisfaction dans l'accomplissement qui est la forme supérieure du bonheur, et le rôle de la race dans son sens le plus complet dans cette lutte de la vie : cela constitue inévitablement une échelle de valeurs contraignante et un code d'éthique qui en découle.

Ce qui satisfait la Nature, ce qui profite à la race en tant que servante de la Nature, ce qui profite au national-socialisme en tant que serviteur de la race, est bon ; ce qui ne le fait pas est mauvais. Ce qui

recherche et assure réellement ce bien est juste. Ce qui ne le fait pas est mauvais.

Aucun autre commandement contraire ne peut être accepté par les nationaux-socialistes. Sinon, il n'y a pas de national-socialisme. Bien entendu, tout cela élève à juste titre le national-socialisme à un niveau religieux, et une question que les nationaux-socialistes doivent affronter et résoudre dans les années 1980, dans le cadre de leur promotion de la révolution de l'esprit, est de savoir si cela est vraiment compatible avec ce qui est réellement le christianisme et, si ce n'est pas le cas, si c'est le moment de le dire.

L'INCOMPATIBILITÉ DU CHRISTIANISME

Certains, voire beaucoup, objecteront immédiatement que l'ouverture de cette question est source de division et, qui plus est, à un moment de faiblesse numérique aiguë où nous avons désespérément besoin de tous les adhérents et amis que nous pouvons obtenir.

Mais il est certain que le maintien d'une faiblesse idéologique, en essayant de concilier l'inconciliable, même si c'est tacitement, ne nous rend pas plus forts à long terme ; et il est certain que le moment est venu de construire solidement l'avenir avec une pensée claire, courageuse et cohérente, en se débarrassant des contradictions, des inhibitions et des toiles d'araignée.

Il y a certainement beaucoup d'hommes et de femmes par ailleurs bons, voire très bons, qui, d'une manière ou d'une autre, dans un angle mort de leur esprit, parviennent à faire cohabiter le national-socialisme et le christianisme.

On ne voudrait pas les blesser, et encore moins s'aliéner l'un d'entre eux. Pourtant, si, comme cela doit être le cas, la logique de notre credo, et donc son intégrité de caractère, est notre considération primordiale, alors nous devons certainement chercher, par tous les moyens patients et agréables, à les amener à voir que le christianisme est inévitablement opposé au national-socialisme, quoi que

certains de ses adeptes nominaux puissent penser et faire dans le sens contraire.

Le christianisme est engagé dans le multiracialisme parce que son Jésus-Christ, qui en est l'entière justification, a sanctionné et promu l'égalité raciale et la fraternité raciale, qui à leur tour sanctionnent et promeuvent l'intégration raciale et le métissage racial, lorsqu'il a proclamé que toute l'humanité, quelle que soit sa race, est égale aux yeux de son dieu.

Il est donc voué à un but anti-aryen, quelles que soient les contorsions de ceux qui tentent de lui donner un aspect aryen, et par lequel les gens sont détournés dans un marasme paralysant de références bibliques et de conjectures interprétatives.

En outre, son complexe de culpabilité du péché originel, son message servile de docilité, sa croyance en une divinité omnipotente et omnisciente qui tolère néanmoins les injustices les plus évidentes, les plus indiscutables et les plus flagrantes, et sa conception anti-eugénique de la sainteté et de la compassion pour toute vie humaine donnée par Dieu : tout cela, qui fait partie intégrante du christianisme, est manifestement en contradiction avec la pensée et l'esprit du national-socialisme.

Par conséquent, le christianisme ne peut être la religion qu'il nous faut et doit être rejeté dès maintenant en tant que tel.

Sinon, il est voué tôt ou tard à causer des problèmes perturbateurs d'allégeance et à inspirer des inhibitions débilitantes, ce qui nous handicapera très gravement dans notre lutte pour le pouvoir et nous créera des ennuis à profusion lorsque nous arriverons au pouvoir, comme cela s'est déjà produit en Allemagne.

Là, Hitler a obtenu le soutien nécessaire, il est vrai, en échange d'une retenue sur cette question fondamentale, mais il a dû en payer le prix fort à long terme.

Rejeter le christianisme sans rien y substituer reviendrait à échanger une erreur contre une autre, de même que toute tentative de le

remplacer par la forme morte d'un ancien paganisme, ce qui serait une imposition artificielle et stérile.

Bien que nous puissions et devions en effet relier notre conception religieuse à notre héritage pré-chrétien avec ses similitudes substantielles, cette conception est un paganisme précis qui appartient au national-socialisme, étant entièrement généré par le national-socialisme. Elle doit être exprimée dans des formes et des termes contemporains, comme un reflet de l'ordre mondial actuel, pour être pertinente et ainsi prospérer.

LA BATAILLE DES ARTS

En plus de reconnaître et de poursuivre ses implications jusqu'au niveau de la religion, nous devons présenter et souligner toutes les implications culturelles de ce credo de toute une vie qui est le nôtre.

La guerre totale doit être menée sur tous les fronts, sans en négliger aucun. Toutes les formes d'art peuvent être soit en accord avec le national-socialisme en tant qu'expression de l'harmonie et de l'ordre, soit en conflit avec lui en s'éloignant de ces qualités.

Tout comme la grandeur sublime de la musique de Wagner est un pur son national-socialiste, le vacarme primitivement répétitif et diaboliquement discordant de la « pop », en particulier dans ses formes extrêmes, est un chaos anti-NS dans ce milieu ; et ses hideux pourvoyeurs doivent être attaqués aussi férocement que n'importe quel politicien renégat ou clerc mélangeur de races dans le leur.

De même, le désordre de la peinture « moderne » est un chaos dans les lignes et les couleurs, et donc une expression de l'anti-national-socialisme.

De même, les formes indéterminées de la sculpture « moderne » sont anti-nationale socialiste, quel que soit le matériau utilisé. Leurs auteurs dérangés font partie de la panoplie multiforme de l'ennemi actif. Les personnes qui se disent nationaux-socialistes, mais qui au moins tolèrent ces formes de décadence dans leur compréhension et

leur acceptation pernicieusement partielles et superficielles de notre credo, si elles ne s'y adonnent pas elles-mêmes, ne sont pas vraiment de notre côté, et nous serions mieux sans elles.

REPRÉSENTATION ET CRITIQUE

En prônant le leadership et la responsabilité personnelle au lieu de l'irresponsabilité et de l'inertie collectives qui caractérisent et condamnent la démocratie, donnant l'occasion à de grands intérêts particuliers et à des éléments étrangers de gouverner par la manipulation dans les coulisses, il ne suffit pas de citer les qualités et les réalisations superlatives d'Adolf Hitler.

Il n'y en a eu qu'un, et il n'y en a plus. Il nous incombe de concevoir un système de représentation honnête et efficace du peuple, compatible avec un véritable leadership, qui montre clairement que nous défendons cette forme de liberté pour le peuple et que nous rejetons la démocratie, précisément parce qu'elle n'y parvient pas tout en prétendant le faire.

Dans ce contexte, des dispositions appropriées doivent être prises pour assurer la succession en cas de décès, d'incapacité ou d'échec pur et simple du chef, étant entendu que cette planète ne peut guère espérer avoir la chance d'avoir un deuxième Hitler dans un avenir immédiat.

Un autre problème que le national-socialisme doit résoudre dans cette période préparatoire d'examen des recherches est la décision de l'État national-socialiste en tant que promoteur zélé du bien national-socialiste entre les avantages et les inconvénients de ce que l'on appelle la « liberté d'expression ».

Permettre la propagation de ce qui est clairement et gravement nuisible, selon le point de vue national-socialiste, est clairement odieux et impossible, mais la suppression de toute critique justifiée et la protection qu'elle confère indubitablement aux abus et aux défauts peuvent également être gravement nuisibles. Nous devons déterminer et justifier la position précise que nous proposons d'adopter à cet

égard, en gardant à l'esprit que les interdictions et les punitions doivent être le dernier recours, et que moins il y en a, mieux c'est, car c'est un aveu de l'échec du national-socialisme à parvenir à ses fins par d'autres moyens plus anciens ; et que toute apparence d'incapacité à faire face aux arguments des opposants dans une controverse ouverte n'est pas souhaitable.

L'HARMONIE ÉCONOMIQUE

Un autre domaine important pour la formulation d'un national-socialisme élargi, adapté à notre époque et à notre situation, est celui des relations industrielles.

Ici, nous devons être en mesure de détailler un remède permanent aux conflits continus et aux grèves perpétuelles qui ravagent l'économie en Grande-Bretagne et dans d'autres pays, et d'une nature qui élimine l'argument marxiste selon lequel le national-socialisme est le serviteur ou l'allié du capitalisme.

Tous les ouvriers et les employeurs doivent être liés par un contrat de travail dans le cadre d'une charte industrielle qui accorde à chacun les droits et les obligations liés à sa position, y compris l'arbitrage, qui exclut les grèves et les lock-out (grève patronale) en tant que manifestations dépassées de l'anarchie économique, qui prévoit une représentation des ouvriers dans toute la communauté et une participation de ceux-ci aux bénéfices de l'entreprise.

Parallèlement à l'introduction d'un gouvernement économique juste et mutuellement bénéfique à la place du chaos interne, il faut abolir les plans du mal nommé « État-providence » qui, quoi qu'ils puissent fournir à partir du trésor public par le biais de l'impôt général, suppriment la responsabilité personnelle, engendrent la dépendance et encouragent les paresseux et les imprévoyants à exploiter les travailleurs et les économes. Au lieu de cela, le système de l'Etat national-socialiste devrait assurer, après avoir prélevé des impôts proportionnellement moindres, un salaire net adéquat à tous ceux qui effectuent une journée de travail convenable, puis exiger de

ses citoyens qu'ils assument la responsabilité d'eux-mêmes, qu'ils paient leur chemin et, en ce qui concerne toute assistance spéciale nécessaire en cas d'urgence, qu'ils remboursent en fin de compte ce qu'ils ont reçu. Le double dicton de la justice économique nationale-socialiste devrait donc être : personne ne doit manquer de rien sans que ce soit de sa faute, et personne ne doit gagner sans que ce soit de sa faute. Cela n'exclut pas, bien sûr, toute disposition sociale basée sur une contribution personnelle directe et adéquate.

Dans tous ses plans économiques et sociaux, le véritable développement du national-socialisme est, et doit être montré et souligné comme quelque chose qui ne relève ni du capitalisme ni du marxisme, n'étant pas pour une classe ou l'autre, ou une section quelconque, mais pour l'ensemble de la communauté ; et basé non pas sur un lien monétaire, mais sur le lien de la race. C'est pourquoi nous, nationaux-socialistes, en accomplissant et en affirmant cette distinction révolutionnaire, devons sans relâche refuser d'être étiquetés comme des nationalistes de droite. Ne faisant pas partie de l'ordre ancien, nous sommes contre lui à droite, à gauche et au centre.

LE SOCIALISME NATIONAL ET NON LE NATIONALISME

Nous ne devons pas seulement éviter la confusion avec le nationalisme de droite dans ses aspects économiques et sociaux. Nous devons également nous libérer, rejeter et nous élever au-dessus de ce nationalisme de droite dans son aspect extérieur qui, jusqu'à présent, a été tellement confondu avec le national-socialisme et l'a tellement compromis et corrompu, le déformant à un point tel qu'il en subit d'énormes pertes.

Nous devons aller de l'avant avec une réponse dynamique au nationalisme et à l'internationalisme du capitalisme et du marxisme. Cette réponse doit être l'appel mondial à la parenté aryenne pour créer, au-dessus de tous les attachements et divisions de classe et de pays, une véritable communauté de peuples aryens unis. Ce n'est rien

de moins que la maturité de notre credo dans l'accomplissement de ses implications pour le « folk » aryen.

Il se peut que le national-socialisme ait dû, dans les années 1930, trouver ses origines et se frayer un chemin à travers une résurgence du nationalisme comme voie de l'époque, et en fait prendre cela dans son titre même pour son folkisme, comme une question de commodité contemporaine plutôt que de pertinence éternelle de la définition. Pourtant, de notre point de vue d'aujourd'hui, on ne peut nier que si le nationalisme a été utilisé pour le faire avancer, le même nationalisme a réagi pour le freiner. Nous servons mieux notre credo aujourd'hui non pas en prétendant que tout était parfait dans le passé, ce qui est une façon de le confiner au passé et de le priver d'un avenir, mais en reconnaissant toutes les erreurs ou imperfections d'un point de vue national-socialiste, à condition que cela soit fait avec suffisamment de raison et en perspective dans un contexte d'appréciation globale des réalisations néanmoins gigantesques du passé, et de façon constructive afin de corriger et d'améliorer ensuite.

Le « national-socialisme n'est pas destiné à l'exportation », déclaration attribuée au Troisième Reich, peut avoir servi certains objectifs, y compris la vérité majeure selon laquelle chaque pays particulier doit développer sa propre forme particulière.

Mais si l'on considère, comme il est si facile de le faire, que l'ensemble de la doctrine se limite à un seul peuple, à un seul pays et à une seule époque, cette approbation totale d'un nationalisme local exclusif est une déformation épouvantable du véritable national-socialisme.

L'ARME DE GUERRE JUIVE

Cet élément restrictif de l'ancien nationalisme, qui a probablement prévalu la plupart du temps parmi les adeptes du national-socialisme allemand des années 1930, a causé un tort immense à ses perspectives en réduisant la puissance de son appel à ceux qui, en dehors de l'Allemagne, se joignaient à eux pour empêcher l'entrée en guerre et,

une fois la guerre déclenchée, pour se ranger du côté de l'Allemagne dans un nouvel ordre européen.

Parallèlement, il se reflétait dans les formes de national-socialisme professé qui apparaissaient dans d'autres pays. En Grande-Bretagne, le même vieux nationalisme a conduit Mosley, après s'être opposé de manière si louable à l'entrée en guerre, à exhorter ses partisans, une fois la guerre déclenchée et le moment des tests venu, à ne pas entraver la conduite de la guerre contre l'Allemagne.

Cela a conduit la plupart de ses disciples à aider activement la guerre contre le national-socialisme, beaucoup d'entre eux dans les forces armées, et à ce que ses disciples, même aujourd'hui, soutiennent fièrement cela en leur faveur.

Cette guerre fratricide inter-aryenne insensée, qui a entraîné la chute physique de ce qui, en dépit de tous les défauts, était très certainement la plus belle réalisation à ce jour de l'esprit et de la volonté aryens conscients, est le résultat du nationalisme allemand et d'autres nationalismes européens et aryens exploités par le racialisme international juif.

Telle est la leçon monumentale qu'il convient d'apprendre aujourd'hui, enfin, et de ne jamais oublier. Cela ne doit plus jamais se reproduire ! Le remède ne peut être que l'émergence d'un racialisme international aryen, conduisant à l'unité de l'ensemble du folk aryen.

Bien que l'ancien nationalisme restreint ait encore imprégné non seulement la grande majorité de la population allemande sous le national-socialisme, mais aussi la grande majorité des membres du Parti et la grande majorité des exposés nationaux-socialistes allemands, le nouveau racialisme étendu de l'avenir, qui est l'épanouissement le plus complet de notre credo et que nous avons maintenant pour tâche de propager, s'est manifesté de manière appropriée dans la partie du mouvement allemand qui constituait son élite la plus élevée.

Les principaux dirigeants et penseurs de la SS avaient une vision nettement pan-aryenne, et cette vision se reflétait dans les formations

de volontaires européens parrainées par la SS, et possédées par les meilleurs de ces volontaires eux-mêmes.

À l'époque, leur vision était celle qui, avec le temps et la force, aurait pu gagner la guerre. Aujourd'hui, c'est leur vision qui permettra à l'avenir de faire de la défaite de 1945 une bataille perdue dans une guerre continue qui se terminera par notre victoire totale et éternelle. Il en sera ainsi si l'élite nationale-socialiste, qui est ce que doit être le mouvement national-socialiste du présent et de l'avenir, l'adopte de tout cœur et la poursuit avec fanatisme.

LE FOLK D'ABORD

Un racialisme purement partiel n'est pas suffisant. Le nationaliste racial qui invoque avec insistance les facteurs raciaux relatifs à la nation, puis s'arrête et tourne le dos avec la même insistance, dans une partialité aveugle, à la manière dont les mêmes facteurs raciaux proclament une entité au-dessus et au-delà de la nation, est une personnalité autodestructrice et divisée.

Les États-nations existants, dans la mesure où ils sont ou ont été des unités raciales homogènes, sont nés au cours des migrations et des divisions de la grande race, et ne sont qu'une forme de communauté populaire, et non une forme suprême et finale divinement ordonnée comme les nationalistes myopes de Grande-Bretagne et d'ailleurs essaient de le faire croire.

Pour nous, elles ne peuvent avoir de mérite que dans la mesure où, comme tout le reste, elles servent et n'entravent pas la race, et que c'est la race entière et rien de moins que la race entière, le folk aryen entier.

Le folk aryen a précédé toutes les formes d'État dans le passé et doit maintenant prendre le pas sur toutes les formes d'État existantes afin de survivre à des périls sans précédent en procédant à sa coalescence, et donc à sa réunion, dans une communauté mondiale culminante d'États unis.

Ne soyons pas trop petits pour répondre à un si grand impératif de l'histoire ! Si nous le sommes, nous contribuerons au contraire à cette catastrophe titanesque par laquelle, finalement, les Aryens s'éteindront comme les dinosaures. Ce doit être la rupture entre les simples nationalistes et les nationaux-socialistes. Il faut mettre fin à l'illusion que nous sommes dans le même grand camp et que nous luttons côte à côte pour la même grande cause. Le fossé qui nous sépare et qui ne peut être comblé est que, sur la question déterminante de la race, nous appartenons à l'ensemble et luttons pour lui dans l'unité, et non pas, comme ils le font, pour une partie contre les autres parties.

Cela ne signifie pas un seul instant que notre préoccupation pour cette partie, notre propre nation, et ce territoire, notre propre pays, qui sont les plus natifs et les plus tangibles pour nous, se perdent dans une vague préoccupation pour les autres et ailleurs, ou qu'ils deviennent vraiment moindres ou insignifiants en conséquence.

Cela signifie plutôt que, en réalisant qu'ils font vraiment partie de quelque chose qui, dans son ensemble, est plus grand, nous nous occupons d'eux et les servons au mieux dans une relation clairvoyante avec cet ensemble, au lieu de les détacher et de les isoler. Il faut maintenant mettre l'accent sur le sommet, qui est le tout, pour le bien de toutes les parties, et servir les parties en se consacrant au tout au lieu de se concentrer sur la partie au détriment du tout. C'est ainsi que le nationalisme doit désormais être considéré non pas comme un moyen du national-socialisme, mais comme la négation du national-socialisme.

PEUPLES BLANCS DU MONDE, UNISSEZ-VOUS !

Nous devons tous et chacun faire le grand pas en avant vers l'avenir en prêtant fermement et ouvertement, sans hésitation ni réserve, allégeance à l'ensemble du folk aryen en tant que sommet de notre credo auquel il est intrinsèquement dédié, et ce au-dessus de toutes les autres loyautés.

Nous devons le faire en rejetant explicitement et positivement les nationalistes, qui placent la patrie au-dessus du folk et de la croyance ; parallèlement et à l'égal de notre rejet des marxistes, qui placent la classe au-dessus de la race.

Nous devons accepter qu'en dernier ressort, si nous sommes obligés de choisir entre la loyauté envers le folk et la croyance et la loyauté envers un pays contraire, nous ne pouvons choisir que la première. C'est là que doit résider notre allégeance suprême.

Cela fera de nous, aux yeux et aux dires des autres traîtres, des traîtres à ce qu'ils représentent, ce qui n'est pas ce que nous représentons, mais cela ne fera jamais de nous des traîtres à notre allégeance légitime que nous reconnaissons et acceptons librement, et au-delà de laquelle il n'y a pas d'autre chose à faire de notre part.

William Joyce a été le fidèle exécuté de son folk et de ses croyances au prix d'une soi-disant « trahison » à son pays (nominal). Il a toujours été un meilleur défenseur des intérêts réels du vrai peuple britannique que le traître à notre race, Winston Churchill, qui n'a pas été pendu.

Ce pas audacieux d'une logique limpide sera le signe de l'émancipation et de la maturité émergente d'un national-socialisme apte à contester et à conquérir l'avenir.

Que l'on crie haut et fort que les nationaux-socialistes ne sont pas des nationalistes, ni des patriotes de droite, ni des réformateurs conservateurs, mais des racialistes révolutionnaires appelant les peuples blancs du monde à s'unir pour la survie et la suprématie !

Ce n'est qu'avec un credo mondial aussi large que l'ensemble de la race et que l'ensemble de la vie, que nous pourrons égaler nos ennemis mondiaux et ainsi avoir la chance d'atteindre la pleine puissance, et dans le monde de demain, la seule pleine puissance est la puissance mondiale.

Seule la suprématie mondiale nationale-socialiste suffira. C'est soit nous et nos idées, soit nos ennemis et les leurs qui domineront la planète.

La révolution de l'esprit qui doit commencer avant toute autre chose, et qui est le pur développement de notre credo jusqu'au bout, par lequel il a la capacité de gagner le monde, est une révolution qui commence maintenant en vous avec votre compréhension et votre acceptation de cette révolution.

III. DANS L'AVENIR : L'AVANT-GARDE NATIONALE SOCIALISTE

Les écrits les plus controversés et pourtant les plus importants de Colin Jordan sont peut-être ceux qui traitent de la construction d'un mouvement révolutionnaire efficace capable de s'emparer du pouvoir. Ces essais et articles sont rédigés en tenant compte de la scène politique britannique, mais ils peuvent être appliqués avec peu ou pas de modifications aux États-Unis ou à n'importe quel pays aryen.

« Building the Vanguard » (Construire l'avant-garde) est extrait d'un essai plus long du même nom qui a été publié pour la première fois dans le numéro de novembre 1981 de *Gothic Ripples*, le bulletin d'information de Colin Jordan. L'auteur y discute des qualités psychologiques requises d'un révolutionnaire national-socialiste et donne des recommandations pratiques sur la formation des cadres du mouvement et la création de cellules locales.

L'article « Party Time Has Ended » (Le temps du Parti est terminé) est réimprimé de la *National Review*. Jordan y développe sa conception du groupe de travail d'avant-garde national-socialiste en tant qu'alternative nécessaire à la politique conventionnelle du Parti.

« Train of Thought » (Le train de la pensée) a été imprimé à titre privé par l'auteur sous forme de brochure en 1989. Il y poursuit ses réflexions sur la construction et la formation d'une avant-garde nationale-socialiste d'élite, en mettant l'accent sur le recrutement et les activités hypothétiques. – Éditeur

1 – LA CONSTRUCTION DE L'AVANT-GARDE

La première exigence du véritable élitiste est la volonté de tourner le dos aux distractions tentantes mais futiles de la politique ordinaire, et la seconde est de purger son esprit de tout attachement à l'État, au système et à la société existants, en s'abstrayant au maximum de l'emprise de ce monde étranger afin d'être en rébellion totale contre sa décadence, en devenant un fragment de l'avenir.

Ce dernier exige de se consacrer à un degré avancé d'auto-éducation dans au moins toutes les connaissances de base d'un élitiste mentalement équipé, y compris un aperçu du contexte historique de notre lutte ; une appréciation de toutes les facettes majeures de la dégénérescence corrélée et universellement répandue (culturelle, sociale, biologique et spirituelle, sans oublier la simple politique), nécessaire à cette vue d'ensemble essentielle à la plénitude du combat du belligérant complet ; et une connaissance adéquate de la législation pertinente, de la procédure policière, des méthodes d'infiltration hostile, de provocation, de corruption et d'intimidation, et des précautions de sécurité à prendre pour s'en prémunir.

Après – et seulement après – vient la spécialisation dans l'une ou l'autre des nombreuses compétences légitimement utiles au véritable élitiste pour construire l'élite maintenant, ou pour agir maintenant contre le Système afin d'accélérer son effondrement, ou pour se préparer à l'action dans cette situation éventuelle. Dans tout cela, non seulement l'élitiste doit s'entraîner à devenir, dans la mesure du possible, une unité autonome de la révolution, mais, à mesure qu'il s'associe à d'autres dans une structure d'entreprise qui évolue pro-

gressivement, cette structure doit devenir de plus en plus l'état de l'avenir, se développant à l'avance au sein du corps politique en déclin du présent. Il s'agit ici essentiellement de l'étude et de l'application des arts et des sciences positives, et non pas de l'étude des dilettantes, ce qui implique beaucoup de travail pour ceux qui sont concernés.

S'entraînant ainsi professionnellement à la lutte, le soldat politique de l'avant-garde doit formuler un credo selon lequel chaque jour est consacré à la vie, sur un plan plus élevé. En cela, la lutte doit être acceptée comme l'affirmation de soi dans le but de la vie, la loyauté, le courage et la force dans la lutte comme les vertus suprêmes ; le folk – la communauté de la race – comme plus grand que soi, et la fin suprême ; le bien et le mal comme précisément ce qui profite ou nuit au folk, et rien d'autre ; et la race et nos croyances en faveur de notre race, considérée dans sa totalité, comme transcendant la géographie des pays et les structures des États, là se trouve notre plus grande allégeance et, par conséquent, tout combattant pour notre race et nos croyances, où que ce soit dans le monde, est notre camarade.

Au début, vous serez peut-être seul dans tout cela, un agent révolutionnaire isolé dans un territoire occupé par l'ennemi. Si c'est le cas, comprenez tout de suite que ce n'est pas une raison pour vous lamenter et vous décourager, ni une excuse pour l'inhibition et l'inaction, mais le test même de l'initiation quant à votre aptitude, car le véritable élitiste est précisément celui qui est capable d'opérer seul, si nécessaire, et non le faible dépendant qui a besoin d'une organisation préexistante pour le prendre par la main et arranger les choses à sa place. L'isolement initial d'une personne ou d'un couple de personnes est donc extrêmement salutaire, et ceux qui, à cause de cela, retombent dans la vie du troupeau politique ordinaire sont précisément ceux qui sont incapables et inadaptés au rôle exigeant de l'élite.

Chassez donc tout sentiment d'impuissance en découvrant le pouvoir qui est en vous, le pouvoir de faire de vous une arme des plus efficaces !

Soyez confiants dans la supériorité de la qualité sur la quantité, grâce à laquelle l'élitiste formé et expérimenté peut avoir un effet bien

supérieur à celui des petites gens sur lesquels s'appuient les politiques conventionnelles ! Soyez assurés que les chiffres sont avant tout une illusion, chaque fois que la qualité n'entre pas en ligne de compte, étant une faiblesse déguisée en force ! Réalisez que la plus grande force au monde est la puissance de la volonté résidant dans l'excellence de quelques-uns !

Croyez-le : une minuscule minorité qui est suffisamment bonne, dévouée, bien informée, formée et organisée peut déplacer des montagnes et renverser l'édifice vulnérable de l'État moderne compliqué !

Mais bien sûr, ceci étant dit, il faut aussi souligner que nous avons besoin d'autant de personnes qu'il y en a de bonnes, et donc la tâche de chaque élitiste, en plus de l'auto-développement, est de contacter, recruter et coordonner les personnes de notre espèce.

Il s'agit essentiellement d'adopter une approche personnelle très prudente, en ne recherchant que ceux qui ont déjà fait leurs preuves, en recrutant sur invitation, et jamais à la manière aveugle des organisations de masse, par la publicité ou le démarchage. Il ne faut donc jamais chercher à faire venir quelqu'un qui est vraiment un étranger, qui ne se recommande que par ses prétentions d'inclination.

C'est là, paradoxalement, que les organisations existantes nous seront utiles en rassemblant les personnes et en exposant leur valeur pour que nous puissions commodément les observer et les sélectionner. Ce faisant, cependant, une vigilance constante est nécessaire pour éviter que cet accès aux recrues ne se traduise par des activités conventionnelles au détriment de nos propres activités.

Dans le recrutement et le fonctionnement, il ne peut y avoir de place pour des divisions illogiques et inutiles, préjudiciables à une entreprise qui cherche à tirer une force supplémentaire massive de l'intensité ou de l'unité qui résulte d'une profonde harmonie des esprits.

De même qu'il n'y a pas de place pour les barrières de nationalité, il n'y en a pas non plus pour l'exclusion ou la relégation des femmes en tant qu'êtres inférieurs, ce qui est contraire à la reconnaissance de

la valeur égale, conjointe et complémentaire des deux sexes, en dépit de leurs capacités différentes.

De même, il n'y a pas de place pour les frictions entre les générations, alors qu'il vaut mieux être jugé aussi vieux que jeune de cœur, et aussi jeune qu'utile ; et il n'y a pas de place pour les clivages de classe, alors que la seule démarcation qui compte vraiment est celle qui nous sépare des autres.

Dans l'organisation, il est impératif de procéder sur la base de petites cellules locales de six personnes environ, cette dispersion offrant les meilleures perspectives de sécurité, tout en fournissant une unité opérationnelle de taille convenable, et avec le maximum d'autonomie compatible avec un objectif unifié et une action concertée.

2 – LE TEMPS DES PARTIS EST TERMINÉ : LES ARGUMENTS EN FAVEUR D'UNE POLITIQUE AU-DELÀ DES PARTIS

Nous vivons le crépuscule d'une époque condamnée. Nous sommes entourés d'une société malade, condamnée à mourir dans le cycle cosmique de la transformation en raison de son incapacité inhérente à surmonter ses tensions et ses stress : un ordre ancien qui présente maintenant une myriade de manifestations de sa désintégration progressive.

Cependant, sa disparition finale peut être longtemps retardée et, entre-temps, ses adeptes convaincus renforcent leur emprise sur le pouvoir, exercé par la force voilée de la censure et de l'endoctrinement, le refus d'accorder des facilités aux opposants et un recours croissant à la coercition et à la répression.

Ces conditions sont une lutte à la vie et à la mort pour ceux qui se consacrent à la survie et à l'avancement de l'homme supérieur par le biais d'un nouvel ordre de l'Aryanité.

Dans une telle lutte, la condition préalable à une action efficace est une évaluation minutieuse des moyens et des méthodes. Toutes les pratiques et procédures doivent être soumises à une analyse de rentabilité, et retenues ou rejetées en conséquence.

Dans ce contexte, le présent article vise à démontrer que le parti politique n'a plus lieu d'être, que son appel aux masses par des tracts à grande échelle, ses marches autour des maisons et tout le reste de sa routine destinée à courtiser et à gagner le vote de la majorité de la population lors d'une élection est désespérément improductif.

Le parti politique, quel que soit son contenu, et même lorsqu'il est nominalement anti-démocratique, est le produit organisationnel de la société de masse appelée « Démocratie », c'est-à-dire une société qui prétend répondre et pourvoir aux besoins de l'Homme Commun.

Elle a été précédée par la domination ouverte et avouée des minorités, et la démocratie n'est pas moins sujette aux minorités que n'importe quelle autre société expérimentée ou supposée, sa seule distinction à cet égard étant le modus operandi de ses minorités.

Elle est – sauf en cas de menace mortelle, ce qui l'amène à s'écarter de la forme normale – principalement manipulatrice et masquée, au lieu d'être principalement et ouvertement coercitive. Cette domination des minorités est une réalité à laquelle il faut s'attendre. La domination du public, à l'exception de minuscules unités d'administration, n'a jamais existé, ne peut jamais exister et n'existera jamais. La civilisation, sa gestion et ses fruits les plus fins, ont toujours été le fait non pas de l'homme commun, mais de l'homme non commun.

Dire cela n'enlève rien à l'argument en faveur d'une juste répartition de ses avantages matériels entre les premiers, aussi faibles soient-ils en termes de capacités et d'efforts, et de ce qui leur est dû. Par le terme « les masses », tel qu'il est utilisé ici, on entend non pas une classe matérielle mais une classe mentale, indépendamment des moyens financiers, composée de l'ensemble des citoyens moutons qui se conforment au statu quo ordonné et béni par les médias de la Démocratie.

LA BOÎTE DE CONTRÔLE DE LA DÉMOCRATIE

Le parti politique est apparu au début du développement de la société de masse, suite à l'augmentation de la communication entre les gens et à l'uniformisation de leur vie, toutes deux résultant de la révolution industrielle, et ce bien avant l'avènement du moyen le plus moderne et le plus puissant de modeler l'esprit des masses : la télévision.

Avec la télévision, les minorités dirigeantes de la démocratie disposent aujourd'hui d'un instrument de contrôle de l'esprit au centre de pratiquement tous les foyers du pays, garantissant que des millions et des millions d'idiots séduits par le tube cathodique pensent de la manière « démocratique » et en viennent ainsi à voter pour les options « démocratiques ». Le contenu total de la boîte de télévision aujourd'hui décide du résultat total de l'urne demain.

Le jeu des partis est donc fermement sous le contrôle de l'ennemi de la résurgence nationale et raciale, et la participation de ceux qui sont exclus de la télévision, ainsi que du reste des médias de masse, est une perte de temps.

Même Hitler, qui est arrivé au pouvoir juste avant que ses adversaires n'obtiennent cette arme, n'aurait pas pu réussir aujourd'hui contre et sans la boîte magique. À moins de l'acquérir pour nous-mêmes ou de la détruire pour les autres, il n'y a qu'une seule façon de vaincre son influence omniprésente, hypnotique et maligne, et c'est par un effondrement complet de la société, suffisamment douloureux pour faire sortir les gens de leur coma d'asservissement.

Créé pour et avec les masses, le parti nationaliste ou national-socialiste est inévitablement paralysé et corrompu par les exactions de l'implication. Dans la poursuite illusoire du nombre comme mesure de la force, il commet deux erreurs d'une gravité cardinale qui garantissent sa faiblesse. Premièrement, dans son désir d'attirer l'homme de la rue en quantité, elle doit fixer ses conditions d'adhésion à un niveau suffisamment bas, de manière à lui offrir la satisfaction de s'identifier à une cause prétendument élevée sur la base d'un paiement dérisoire, voire rien d'autre.

Après l'avoir fait entrer au bercail, au lieu de lui apporter la boîte de collecte à l'extérieur, et sa contribution s'avérant manifestement insuffisante pour permettre un progrès souhaitable, il s'ensuit un effort constant pour essayer de l'amener à en faire plus, ce qui est la folie de vouloir faire un militant politique d'un être dont la nature l'interdit.

Le rôle du parti politique va donc à l'encontre de cette loi d'airain de l'humanité qui veut que les militants politiques soient et soient toujours une infime minorité, la plus productive par elle-même, et que le reste de l'humanité soit et soit toujours de l'ordre du spectateur politique.

Par conséquent, bien que commençant nécessairement par un noyau d'activistes politiques, le parti finit rapidement par dissiper la capacité de ses activistes en raison de leur attachement aux autres. En raison de cet attachement, un effort sans fin s'ensuit pour essayer de maintenir les hommes recrutés parmi les masses satisfaits de leur adhésion. Des activités doivent être organisées à cette fin dans tout le pays, ce qui est coûteux en temps et en argent, y compris tous les déplacements de toutes les personnes concernées, principalement au profit des compagnies pétrolières, des compagnies d'autocars et des chemins de fer britanniques.

En outre, dans une large mesure, le parti a tendance à dégénérer en une fête de plaisir et de jeux, largement occupée par la posture et la prétention, le bavardage et l'alcoolisme de la plupart de ses membres.

LES PIÈGES DE LA FÊTE

La deuxième grande erreur du parti est de fixer des limites si larges à ses convictions dans la poursuite du nombre qu'il n'obtient pas une force plus grande mais une force moindre en raison de la désunion qu'il engendre.

L'amalgame des nombres sans fusion des esprits n'est qu'une assemblée de corps condamnée à la discorde et à la rupture, car elle n'est que l'apparence et non la substance de l'unité, qui dépend toujours d'une nette prédominance de croyances communes.

Les bras trop largement ouverts pour accueillir, le parti, dans la largeur de sa politique, absorbe des différences trop grandes pour être digérées. Avec les protagonistes positifs du désaccord idéologique, il attire un afflux de petites gens – petites dans les limites de

leur esprit et de leur vision – saturées de toutes les perceptions superficielles et de tous les sentiments superficiels de la démocratie ; des gens qui ont envie de s'adonner, à leurs heures perdues, à un radicalisme rebelle, même s'ils sont entravés par les notions de « respectabilité » et de « modération » de la démocratie, et donc incapable de mettre plus de deux orteils dans le chaudron de la pensée et de l'action révolutionnaires.

Avec la combinaison fatale de faibles exigences d'adhésion et de larges limites politiques, le parti politique ne peut rien faire d'autre que de présenter un faible spectacle de la queue qui remue le chien.

Tout calcul complet de la rentabilité de ce jeu de parti, à savoir ce que l'on gagne réellement avec toutes les recrues relativement inactives mais disproportionnellement véhémentes dans cette chasse infructueuse à l'adhésion de masse, en échange de tous les efforts constants pour les retenir, condamne complètement cette pratique.

On dit que chaque petit geste compte. C'est vrai, à condition, et seulement à condition, qu'il ne coûte pas autant ou plus que ce qu'il vaut ; et à condition que l'on reconnaisse que les petites choses n'apporteront jamais la victoire dans une lutte puissante, même si elles sont multipliées à l'infini. Sinon, nous commettons la folie de souscrire à la vanité égalitaire selon laquelle peu est bien. Ce faisant, nous créons un bourbier de frustration dans lequel les quelques personnes actives sont réduites à néant et découragées de devoir porter sur leur dos le fardeau des nombreuses personnes relativement inactives qui les entourent. Il ne s'agit pas ici de mépriser et d'ignorer les petites contributions du grand public, mais de dire qu'elles peuvent et doivent être recueillies à l'extérieur par les militants politiques, en tant que groupe de travail, et qu'elles n'ont pas besoin d'être et ne doivent pas être recherchées par l'adhésion commune à une seule et même organisation, comme c'est le cas pour un parti politique.

FUTILITÉ DES URNES

La raison d'être d'un parti politique est de séduire suffisamment les masses pour obtenir suffisamment de voix aux élections afin d'accéder au pouvoir d'État, et donc de former le gouvernement du pays.

Les partis nationalistes opèrent depuis des décennies dans ce but et n'ont toujours pas réussi à obtenir un seul siège au Parlement, ni même à s'en approcher, et encore moins à obtenir la majorité nécessaire au Parlement, c'est-à-dire des centaines de sièges.

Alors qu'au cours de ces décennies, le sort de notre race et de notre nation n'a cessé de s'aggraver, ces partis n'ont jamais été aussi près de réussir.

Certains tentent d'expliquer cet échec manifeste à se faire suffisamment connaître et accepter par les masses par le fait qu'ils n'ont pas su adapter suffisamment leur politique à ce marché politique, notamment en évitant le stigmate de « nazi » et d'« extrémiste ».

Leur remède est de se convertir d'autant plus aux masses, au lieu de chercher à convertir les masses à eux, cherchant ainsi à concurrencer les partis établis sur leur propre terrain en se rapprochant d'eux, tout en étant dépourvus de tous les avantages d'infrastructure que possèdent ces partis orthodoxes. Ces personnes, qui se targuent d'être astucieuses, commettent l'absurdité d'abandonner la capacité de réformer au profit de l'opportunité de réformer.

Dans l'intimité et avec un clin d'œil rusé, certains confieront que leurs contorsions ne sont que de la poudre aux yeux et que lorsqu'ils seront au pouvoir, ils montreront leur vrai visage. Leur vrai visage, déjà bien visible, est celui d'une faiblesse constitutionnelle.

Les rouages de cette fragilité sont tels qu'en y cédant aujourd'hui, ils n'auront jamais la force de la transcender le moment venu. Les calomnies qu'ils craignent et dont ils tentent vainement de se distancer ne sont que la conséquence de toutes les propositions adéquates de résurgence nationale et raciale, qui ne peuvent être évitées que par une procédure honteuse d'auto-stérilisation.

D'autres, d'une étoffe plus dure, admettent que le succès électoral est hors de portée, mais soutiennent que la campagne électorale est néanmoins justifiée en raison de la publicité et du recrutement qui en résultent.

Toutefois, afin de prouver leur point de vue, ils doivent démontrer, ce qu'ils ne parviennent pas à faire, que le gain en termes de quantité et de qualité du soutien résultant de cette propagande électorale est au moins égal, sinon supérieur, au gain obtenu en dépensant autant de temps et d'argent par d'autres moyens.

Une chose que la propagande électorale ne permet certainement pas d'obtenir, c'est cette manifestation qui, plus que celle de l'intellect et des idéaux, émeut les masses – la manifestation de la force – car elle aboutit presque toujours à une misérable manifestation de la faiblesse.

Nos dirigeants, sûrs de leur maîtrise des médias et donc de l'esprit des électeurs, sont relativement satisfaits – s'ils ne peuvent pas dissiper ou dissuader toute résistance – de laisser les dissidents de la démocratie se dépenser dans l'attrition du jeu de parti qu'ils ont conçu et qu'ils dominent. Ils sont persuadés que si, par hasard, ces non-conformistes devenaient une menace réelle, ils pourraient augmenter l'éventail des obstacles existants jusqu'à l'interdiction pure et simple.

La tromperie de la démocratie consiste toujours à proclamer à son public envoûté la prévalence de la liberté, tout en empêchant son exercice par une combinaison d'artifices.

Dans le cadre de cette conspiration de la répression, la révision actuelle de la loi sur l'ordre public vise à serrer la vis à tout parti nationaliste ou national-socialiste au point de le paralyser.

Même si un véritable miracle se produisait et qu'un tel parti obtenait une majorité de voix, peut-on croire que les maîtres de la démocratie, confrontés à l'élimination, accepteraient le verdict des urnes et céderaient docilement le contrôle ? Une lutte sans merci

s'ensuivrait. Il ne s'agit pas d'une option pour nous, mais d'une nécessité absolue dans toute éventualité.

RÔLE DE LA FORCE D'INTERVENTION

Le corollaire de tout ceci est la conclusion que, dans la mesure où le soutien des masses est nécessaire sous une forme ou une autre pour atteindre le pouvoir d'État d'une manière ou d'une autre, il ne peut être obtenu que par un effondrement de la société de l'ancien ordre si important qu'il galvanise les esclaves dociles du grand écran dans un rejet de leurs esclavagistes.

Ainsi, aujourd'hui, à la place des partis politiques qui fantasment sur la mobilisation des masses hypnotisées, nous devons adopter et développer la conception d'un groupe de travail ou d'une organisation d'élite d'activistes s'engageant uniquement dans des activités rentables pour saper le système frauduleux et désastreux de la démocratie, avec la conviction que, grâce à la haute qualité de son personnel et de ses opérations, un effet peut être obtenu sans commune mesure avec le nombre et le coût, et bien plus grand que la capacité des partis.

Pour cela, la condition préalable est la prise de conscience que la gravité et l'urgence de la lutte l'assimilent à une guerre, et que l'omniprésence de la menace fait de cette guerre une guerre sur tous les fronts de la vie, et donc une guerre totale. Ainsi, pour ce fer de lance de la lutte, la politique devient un mode de vie à part entière, et pas seulement l'engagement fragmentaire du parti. On adhère à ce dernier par une signature et un abonnement.

On devient membre de l'avant-garde en vivant la cause en tant qu'ouvrier et combattant. Il découle de cette perspective de l'avant-garde pour la victoire qu'il est impératif d'avoir un niveau élevé d'éducation politique, une formation systématique pour les activités présentes et une préparation prévoyante pour le futur point culminant de la rupture.

Alors que les partis se préoccupent de parler de l'amélioration des choses après un triomphe électoral, le groupe de travail se préoccupe de pratiquer la vie meilleure autant que possible maintenant en prévision de la future formation du gouvernement. Il s'agit donc d'étudier et d'évaluer dans quelle mesure, même aujourd'hui, le nouveau peut être pratiqué à l'intérieur des frontières de l'ancien, et donc, dans une mesure limitée mais néanmoins substantielle, la société peut être transformée ici et maintenant de l'intérieur.

Cela signifie non seulement le code de vie quotidien de l'individu isolé, mais aussi la coalescence des individus dans des communautés résidentielles, fournissant un microcosme de l'Ordre Nouveau ; ou, à défaut, des entreprises commerciales et d'autres projets fonctionnels ; en se rappelant que, comme effet secondaire, la meilleure propagande est fournie par un exemple dans la pratique.

ÉTUDE DU POUVOIR

Une telle étude révèle qu'il existe un vaste territoire de vie qui n'est soumis ni au contrôle effectif ni à la tentative de contrôle de l'ennemi. Le pouvoir de l'État est l'objectif du parti, mais au-delà de cette destination se trouve l'introduction de nouveaux moyens dans lesquels la coercition a ses limites aiguës et la persuasion sa place beaucoup plus importante.

Le pouvoir n'est qu'un moyen au service d'une fin qui réside dans la pratique, et la pratique, même aujourd'hui dans l'État de l'ennemi, est un exercice victorieux du pouvoir. En vous, si vous en avez la volonté et si vous suivez la voie en vous séparant de la masse, se trouve la potentialité d'un pouvoir abondant.

Le pouvoir doit donc être finement analysé comme une étude scientifique, où toutes ses formes et tous ses niveaux sont correctement distingués et ouverts à la poursuite, et pas seulement ceux du gouvernement local et national.

Ainsi, non seulement l'établissement d'une colonie spéciale, ou le rassemblement de collègues activistes dans une densité de proximité

résidentielle, est considéré comme une prise de pouvoir considérable, mais il en va de même pour l'infiltration d'un individu dans une position d'influence qui lui permet de promouvoir de manière substantielle un aspect de notre credo, sans s'identifier de manière rebutante à une parcelle totale de politique.

Un exemple de projet fonctionnel se trouve dans le domaine de l'éducation où, à l'heure actuelle, dans la majorité des écoles, il y a non seulement un échec effroyable à transmettre la connaissance vitale de la race et de la véritable histoire, et à encourager un caractère fort et sain avec son appréciation du besoin de discipline et son sens du service à la communauté folk ; mais il y a aussi une corruption intensive par les enseignants multiracialistes et marxistes qui prédominent dans la profession aujourd'hui, résultant en une génération aliénée de notre peuple, et dont le caractère est soit mou et veule, soit nihiliste et vicieux.

L'une des tâches du groupe de travail devrait donc être de développer sa propre formation scolaire et extra-scolaire pour ses enfants.

Toutes ces implantations du nouveau dans le domaine de l'ordre ancien contribuent d'une certaine manière à son effondrement, mais, au-delà, il existe de nombreux moyens d'endommager directement l'appareil de pouvoir de l'ennemi, pour peu qu'on l'étudie. Mettre des bâtons dans les roues et du sucre dans le réservoir d'essence de la Démocratie contribue davantage à son effondrement que de se battre pour les urnes.

Une autre spécialité accessible à une élite est celle des actes de propagande audacieux et spectaculaires, grâce auxquels quelques personnes bien formées, dotées d'une grande imagination mais peu coûteuses, peuvent avoir un fort impact sur les masses – dont le psychisme réagit à l'audace –, utile aujourd'hui pour stimuler et focaliser le mécontentement, et utile à l'avenir en établissant un record de leadership en matière de résistance. Dans ce contexte, si l'on considère par exemple les centaines de milliers d'heures de travail consacrées à la distribution de tracts du parti qui n'ont atteint qu'une fraction de la population et n'ont suscité qu'une réaction minime,

peut-on nier qu'un effort beaucoup plus modeste et moins coûteux, fourni par des personnes compétentes, aurait pu atteindre une audience beaucoup plus grande et plus attentive grâce aux émetteurs de la radio clandestine ?

Pour des raisons évidentes, il n'est pas possible d'aborder ici et il faut laisser à l'imagination fertile le large éventail de la guerre politique ouverte essentiellement à quelques privilégiés opérant sur des lignes comparables aux unités spéciales d'Otto Skorzeny. C'est essentiellement le domaine du soldat professionnel de la politique qui ne laisse aucune place au dilettante ou au desperado juvénile. C'est lui, et non le politicien ou le membre du parti, qui sera nécessaire et décisif lorsque l'effondrement se produira et que la lutte pour le pouvoir de l'État s'ensuivra.

Il est évident qu'un groupe de travail, dans toutes ses divisions, n'est pas destiné à être inauguré et recruté de la même manière qu'une fête. Il s'agit plutôt d'établir des contacts privés et personnels, ce qui permet d'évaluer à l'avance l'authenticité d'une personne et sa capacité à s'adapter avant de l'approcher et de l'inviter à participer à un projet. Une séparation stricte entre le personnel des activités visibles et celui des activités clandestines est absolument essentielle ; et dans le cas de ces dernières, il est impératif de séparer le personnel au sein des cellules.

Dans l'état actuel des choses, notre cause est viciée par la politique sans issue du parti, dont l'échec en tant qu'instrument de lutte n'est plus à démontrer. Regardons les choses en face, libérons-nous des entraves de la pensée et remplaçons-la par une force de frappe !

3 – UN TRAIN DE PENSÉE

Note de l'auteur : Cette publication est purement fictive. En tant que telle, elle n'est ni une description de choses qui se produisent ou sont sur le point de se produire, ni une incitation à les provoquer.

Peter Bramham, célibataire, 20 ans, employé d'assurance, en route pour les West Midlands, a cherché et trouvé une place relativement libre dans le train en attente à la gare d'Euston.

À Londres le samedi pour assister à sa première grande réunion de l'organisation nationaliste qu'il a récemment rejointe, il s'installe pour lire un exemplaire du magazine qu'il a acheté sur place. Il avait à peine terminé le premier article que le seul autre passager à proximité, un homme qui se trouvait en face de lui, partiellement caché derrière un exemplaire tendu de l'*Evening Standard*, le jeta sur le côté et, ce faisant, remarqua et fixa ses yeux sur la couverture du magazine de Peter, puis sur Peter lui-même. S'apercevant qu'il était observé, une expression aimable s'est répandue sur son visage de 30-40 ans, et il a entamé la conversation par une remarque flatteuse sur le magazine.

La fraternisation s'est faite rapidement et Peter a rapidement posé l'éternel problème de savoir comment progresser plus rapidement. « Ne serait-il pas préférable d'essayer d'infiltrer le parti conservateur, déjà au pouvoir, et de le tourner à notre avantage ? » s'enquit-il

La réponse qu'il reçut fut que l'infiltration ne pouvait réussir que là où le champ du pouvoir était suffisamment ouvert, et non pas étroitement contrôlé par des gens très vigilants, et là où il y avait la possibilité d'une base suffisante de sympathie parmi la base et les fonctionnaires inférieurs.

Essayer de changer les choses au sein du Parti conservateur serait une tâche plus gigantesque, sinon impossible, que d'essayer de l'évincer du pouvoir par des moyens extérieurs, en raison de la présence

écrasante en son sein de la mentalité précise responsable de la situation critique de la Grande-Bretagne, et d'une direction représentative de cette mentalité dans ce qu'elle a de pire, très attentive à toute menace d'infiltration pour la personne et la politique.

Peter passe à un autre argument : « Ne serait-il pas plus sage de ne pas aggraver nos difficultés en défendant l'Allemagne hitlérienne d'il y a cinquante ans, qui n'a plus rien à voir avec la Grande-Bretagne d'aujourd'hui ? »

« L'état de la Grande-Bretagne aujourd'hui, qui conditionne son avenir, est le produit de son passé, et donc façonné par son conflit catastrophique avec la seule force de l'histoire qui a réellement remis en cause tout le processus de déclin aryen », a répondu l'homme plus âgé. « C'est là que réside la pertinence !

Notre réquisitoire contre les anciens partis serait extrêmement incomplet si nous omettions de montrer leurs erreurs d'aujourd'hui dans le contexte causal de leurs erreurs d'il y a un demi-siècle.

Le sujet de ce passé ne peut être évité ni en principe ni en pratique. Se réfugier dans le silence est impossible. Nier sa pertinence est incroyable. Il est honteux d'émettre de faibles commentaires en accord avec les mensonges de l'ennemi. La seule option restante est de rassembler le courage et l'intégrité nécessaires pour dire la vérité.

Quelle que soit l'ardeur avec laquelle cette vérité est rejetée aujourd'hui, on se souviendra peut-être à l'avenir que vous l'avez dite, mais, indépendamment de l'acceptation présente ou future, le fait de la dire est d'une importance cruciale pour vous en tant qu'expression de votre détermination inébranlable à faire face aux rigueurs de la grande lutte à laquelle vous êtes confronté.

L'examen de la réaction actuelle du public à ce que vous dites maintenant sur ce sujet n'a pas d'importance en raison du contrôle actuel de l'ennemi sur la réaction du public en général, qui est presque total et qui assure votre rejet général dans tous les cas. L'efficacité du formatage des masses par l'ennemi grâce aux médias qu'il monopolise est telle que vous pourriez distribuer des tracts et

tenir des réunions jusqu'à ce que vous mouriez de vieillesse sans provoquer plus que quelques réverbérations relativement insignifiantes que l'ennemi pourrait facilement endiguer. »

LE DÉSARROI : L'ARTISAN DU CHANGEMENT

« Un grave malaise mêlé à la perspective d'un bouleversement correctif constitue la chimie vitale pour le creuset d'un changement radical.

C'est le seul moyen de sortir les masses de leur somnambulisme induit. Quand, et seulement quand cette situation révolutionnaire arrivera, les masses deviendront capables de jeter un regard neuf et libre sur ce que vous dites et sur ce qu'elles se souviennent avoir dit. À cette époque de changement, les dénonciations des anciens partis deviendront des recommandations à leurs oreilles. D'ici là, même si vous vous faites l'écho du dénigrement par l'ennemi de la croisade d'Adolf Hitler pour le salut racial, vous ne pourrez jamais rivaliser avec succès avec la préséance que les vieux partis ont dans l'esprit du public en raison de leur pouvoir de présentation ; et ils continueront à vous salir en associant vos principes de base à Hitler, de sorte que vos contorsions pour éviter cela seront un échec ».

Peter s'obstine à chercher une solution plus facile. « Les choses ne seraient-elles pas plus faciles si nous adoptions une approche chrétienne ? »

« Impossible », rétorque son détracteur. « Tous les arguments et sentiments décourageants d'aujourd'hui, responsables de toutes les pratiques néfastes d'aujourd'hui, nous viennent, dans leur justification ultime et leur dérivation, du christianisme judaïque. Ils constituent, même s'ils sont vaporeux et non identifiés, le corpus de la tradition chrétienne du mythe et de la morale qui imprègne le public, que les gens soient ou non des chrétiens pratiquants ou même professants.

Ainsi, la situation politique et sociale désastreuse de la Grande-Bretagne découle d'un désordre spirituel causé par une implantation

étrangère. Pour cette maladie de l'âme, aucun remède politique ou social ordinaire ne peut suffire.

Ce qu'il faut, c'est l'éradication complète de la cause de cette maladie, et ce par le remplacement total du christianisme par une religion aryenne résultant d'une Weltanschauung englobant l'ensemble des objectifs et toutes les valeurs correspondantes de l'existence aryenne, et lui apportant ainsi la totalité de la vision nécessaire ».

Considérablement décontenancé par ce choc aux déférences conventionnelles, Peter s'est arrêté un moment avant qu'il ne lui vienne à l'esprit de poser une question sur le rôle de la famille royale.

On lui a alors fait remarquer que, ne faisant rien pour s'opposer à la ruine raciale de la Grande-Bretagne, et la présidant au contraire avec faste, la famille royale ne peut être considérée à juste titre comme une manifestation ou un point focal de la survie de l'esprit national.

Au lieu de cela, ils doivent être considérés comme les vedettes d'un feuilleton de pseudo-patriotisme constamment et gloutonnement projeté par les médias pour distraire et endormir les masses pendant que la ruine raciale décrétée par leurs maîtres se poursuit. Dans ce rôle, ils sont eux-mêmes les principaux acteurs d'un crime contre notre race et notre nation.

« Néanmoins », dit Peter, « même si le public a tort en ce qui concerne l'Allemagne hitlérienne, le christianisme et la famille royale, nous avons sûrement besoin du soutien du public pour accéder au pouvoir, et nous devons donc nous conformer suffisamment aux pensées et aux sentiments du public pour obtenir ce soutien ».

« Je soutiens », répondit son compagnon, « que l'appui du public n'est pas suffisamment facile à obtenir aujourd'hui, même sous la forme d'une simple approbation passive, ni, sous la forme d'une action positive, à obtenir à tout moment dans des proportions décisives. Le soutien public ne peut donc pas être la clé du pouvoir pour nous. »

« L'objectif doit être clairement discerné et défini comme étant la conquête du pouvoir par tous les moyens, à l'exception de ceux qui entraînent une incapacité fonctionnelle dans le respect de nos objectifs ultimes.

Cela signifie l'obtention du pouvoir avec ou sans l'approbation préalable de la majorité. L'approbation de la majorité ne peut être obtenue au préalable en raison de notre manque de pouvoir des médias.

Même si elle pouvait être obtenue au préalable, elle ne serait pas décisive en raison de la nature immuable des masses qui les rend incapables d'une action politique soutenue, distincte d'une approbation ou d'une désapprobation passive, et donc incapables de fournir la force motrice nécessaire à l'obtention du pouvoir par voie électorale ou par tout autre moyen.

Les minorités ont toujours décidé des choses et décideront toujours des choses en dernière analyse. Même le parti politique conventionnel, ostensiblement un instrument des masses, se résout toujours en une minorité en ce qui concerne la prise de décision et l'action.

Cela ne signifie pas que l'approbation publique soit toujours sans importance. Au contraire, elle est indispensable après l'obtention du pouvoir, mais pas avant, et ce parce que l'obtention du pouvoir n'est pas la fin, mais seulement le moyen par lequel un changement peut être apporté non seulement dans les rouages du système, mais dans le caractère entier de la société et le mode de vie, et pour lequel il est nécessaire de changer le peuple dans la mesure où sa nature le permet, et pour ce faire, de s'assurer de sa coopération par son approbation.

Seule la conquête du pouvoir nous donnera le pouvoir des médias qui nous permettra d'obtenir cette approbation. Il est clair que vous ne pouvez pas travailler à ce but ultime du changement révolutionnaire nécessaire à la survie, à la renaissance et à l'avancement des

Aryens, en vous changeant pour vous conformer au modèle de pensée et de comportement opposé à celui qui est imposé au public par les maîtres actuels des médias. Cela reviendrait à coopérer à votre propre annulation, et au nom de la poursuite infructueuse de la volonté d'un soutien public inaccessible. »

Le train ralentit pour s'arrêter dans une gare, et la foule qui s'agite sur le quai fait s'exclamer le vieil homme : « Les voilà : les habitants de la démocratie, satisfaits de l'illusion qu'on leur donne qu'ils décident des choses, alors qu'en réalité les choses sont décidées pour eux par leur conditionnement par les médias quant à ce qu'ils doivent accepter ou rejeter, selon les diktats des dirigeants ultimes et permanents en arrière-plan.

Bourrés de toutes les pensées permises qui mènent à notre perte, attirés par millions par la dévotion à la boîte, (...) et au ballon, et par la poursuite des plaisirs pécuniaires et plastiques d'une société conçue comme un supermarché, entraînés à rejeter comme une absurdité antique tout ce qui est de l'ordre de l'idéalisme héroïque : peut-on vraiment s'attendre à ce que le salut vienne de la pensée et de l'action de ces hilotes programmés ? »

LE RÂLE DE LA DÉMOCRATIE

Plus loin dans le wagon, des bribes de ce vacarme diabolique qualifié de « rock » sont diffusées par une mini radio que tient affectueusement l'un des deux loubards aux cheveux longs, vêtus d'un jean élimé. « Voilà ce à quoi nous sommes confrontés », et il ajouta :

« La majeure partie de notre jeune génération, vêtue comme il se doit de l'uniforme négligé du credo de la négligence, débauche son esprit dans une extase d'adoration du chaos de la cacophonie et des viles créatures de la nuit qui en sont les pourvoyeurs. C'est la maturité de la démocratie, et cette maturité est le prélude au communisme ».

Bien que n'étant pas disposé à contester cette condamnation, Peter s'est néanmoins senti obligé de suggérer que, si nous nous préoccupons de détruire l'ordre existant, cela justifie certainement

l'utilisation de tous les éléments rebelles à cet ordre, tels que les hooligans, les skinheads et les groupes « rock contre le communisme » adoptés par certains organismes nationalistes.

Il lui a été répondu qu'il fallait faire et maintenir une distinction soigneuse entre le fait de profiter simplement de toutes les perturbations du système, quelles qu'en soient les causes, et, d'autre part, le fait de s'associer à ce qui est en réalité des manifestations de la démocratie dans sa danse à mort et de l'approuver.

De tels éléments sont opposés par nature à toute discipline et à toute autorité. Par conséquent, ils seraient tout aussi rebelles à un nouvel ordre. La perturbation à laquelle nous participons nous-mêmes doit être spécifiquement celle qui est provoquée par la discipline et l'autorité pour le triomphe ultime de ces dernières.

Parler de « rock contre le communisme » est une absurdité, lui a-t-on dit. Le « rock » est la réduction de la musique à une masse de bruits discordants, grossièrement répétitifs et par conséquent extrêmement laids. C'est le communisme en son, le communisme étant la réduction des gens à l'égalité grossière d'un troupeau de bétail, et en tant que tel l'aboutissement de la démocratie, qui est ouvertement basée sur l'évaluation par les nombres.

Il a marqué une pause, puis a poursuivi sa thèse selon laquelle l'urne n'est pas la source mais l'expression du pouvoir.

« On ne peut convertir les masses sans contrôler les instruments qui les ont corrompues, ou des instruments comparables, et on ne peut y parvenir qu'en s'emparant du pouvoir de l'État, puisqu'on ne peut pas atteindre le pouvoir de l'État en sollicitant des votes.

Les élections nationales, à l'ère de la manipulation de masse par la télévision, ne sont plus le moyen d'accéder au pouvoir pour les outsiders du système. Au contraire, elles sont devenues en fait un simple magasin fermé d'opinions autorisées, de gauche, de droite et du centre, soumises à l'approbation du public par les initiés du système comme moyen d'exciter et d'afficher le contentement à l'égard de son application de la conformité, et donc de sauvegarder son maintien. »

« Le jeu de vote de la démocratie est donc le tour de passe-passe de la démocratie. Le véritable arbitre est, a toujours été et sera toujours le détenteur du pouvoir, un pouvoir utilisé pour obtenir des votes et non un pouvoir obtenu par des votes. Les détenteurs actuels du pouvoir ultime, à la différence des politiciens fantoches, l'ont obtenu, comme leurs prédécesseurs ou ancêtres, par la saisie et non par le vote, et l'on peut compter sur eux pour s'unir, indépendamment des différences factionnelles tolérables qui sont toujours mineures par rapport à leur intérêt commun dans le système, en utilisant toute la force en leur pouvoir pour empêcher tout accès concevable à ce pouvoir par la voie des urnes par tout parti concevable de nos croyances.

C'est pourquoi, au lieu de poursuivre inutilement les votes, nous devons promouvoir la désillusion à l'égard du jeu des votes en tant qu'élément essentiel de notre véritable tâche, qui consiste à prendre le pouvoir aux syndicats du système. »

« Mais comment diable cela peut-il se faire ? » a objecté Peter. « Si la mafia politique de la démocratie dispose d'un pouvoir aussi considérable, y compris celui de tenir l'esprit public en servitude et donc de truquer virtuellement les élections, comment pouvons-nous, nous, une infime minorité de parias politiques, vaincre cet ennemi ? »

« La structure de pouvoir de l'ennemi, aussi énorme soit-elle, est loin d'être invulnérable », a déclaré l'autre. « Les objectifs de transformation sociale et raciale poursuivis par l'ennemi – avec pour but la sécurité absolue de la suprématie par le biais d'un troupeau de moutons métissés – présentent la possibilité d'un mécontentement public aigu qui, sans faire des masses des activistes réguliers, peut néanmoins causer des désordres publics spasmodiques préjudiciables au système. Nous devons encourager tous les mécontentements de ce type qui contribuent à l'effondrement du système.

Deuxièmement, le système est vulnérable aux attaques perturbatrices visant à favoriser puissamment sa tendance naturelle à l'effondrement, qui seule permet une véritable prise de pouvoir.

Nous devons, avec une logique implacable, accepter le fait que seul un effondrement peut nous permettre de faire une percée. En conséquence, nous devons nous concentrer sur la réalisation de cette percée par tous les moyens possibles, en accord avec le cœur de notre idéologie ».

UNE PERCÉE APRÈS L'AUTRE

« Qu'entendez-vous par attaques perturbatrices ? » interrompit Peter.

« Il suffit de considérer », déclara l'étranger, « toutes les ramifications et les complexités de l'administration de l'État moderne, et d'imaginer comment de petites équipes très compétentes pourraient, par l'une ou l'autre forme d'action, gravement perturber le mécanisme !

Le sujet est une vaste étude en soi, qui débouche sur une véritable science. Imaginez que cette perturbation se poursuive pendant une longue période, avec pour effet cumulatif la désorganisation des services et le mécontentement de la population qui en découle ! Imaginez ensuite que la « panne » progressive atteigne un stade où les stations de relais de télévision sont mises hors service et où les écrans deviennent vides, privant les masses agitées de leurs distractions et de leur endoctrinement ! Vous êtes alors en présence de la situation révolutionnaire requise pour une prise en main réalisable des points clés du contrôle de l'État ».

« Ce projet est-il purement clandestin ? » demanda Peter.

« Non », répondit-on. « Il y a des formations qui, de par leur nature, peuvent et doivent à leur convenance rester apparentes, telles que certaines pour la recherche et d'autres pour la propagande directe, ainsi que des communautés créées pour mettre en pratique le nouvel ordre partiellement et en miniature pour l'expérimentation et pour l'exemple ainsi que pour le bénéfice immédiat de ceux qui sont concernés. Ces formations manifestes doivent nécessairement n'avoir aucun lien manifeste avec les formations clandestines, et même entre

elles, il est préférable qu'elles ne soient que secrètement liées les unes aux autres, et qu'elles soient aussi autonomes que possible pour éviter ou rendre difficile toute suppression multiple lorsque l'ordre ancien devient désespéré.

Le critère de la force de frappe n'est donc pas son cantonnement catégorique aux activités clandestines, mais son cantonnement catégorique, dans toutes ses activités, à une véritable élite, car elle seule est compétente pour mener à bien les activités précises envisagées.

Je viens de parler de la propagande directe auprès du public. J'entends par là à la fois sa forme ouverte et sa forme cachée, qui englobe à la fois l'expression jugée illégale en raison de son contenu, par exemple la législation sur l'ordre public, et l'expression jugée illégale en raison de ses moyens de communication, par exemple un réseau d'émetteurs radio locaux secrets pour l'interruption dévastatrice de la piste sonore des programmes télévisés.

Il s'agit d'un domaine d'activité pour lequel seul le personnel sélectionné de la force de frappe est apte et qui, par l'étendue de son audience et l'incisivité de son impact, dépasse toutes les immenses heures de travail consacrées à la distribution de tracts et à la harangue de coin de rue par les partis nationalistes conventionnels.

Cette propagande directe, je dois le souligner, a pour double objectif de susciter le mécontentement du public et d'inspirer des recrues potentielles pour la force de frappe, et non de recruter le public dans une organisation de masse, ce qui est la folie des partis politiques conventionnels ».

« Certaines activités de la force de frappe seraient considérées comme illégales par les autorités actuelles et serviraient de prétexte pour tout interdire avec l'approbation de l'opinion publique », objecta Peter. « Ne vaudrait-il pas mieux rester dans la légalité la plus totale, ce qui mettrait l'ennemi dans son tort devant le public, s'il l'interdisait malgré tout ? »

« Il faut connaître son ennemi avec précision », répondit l'autre.

« Dans le cadre de la tromperie qu'est la démocratie, le stratagème de suppression privilégié par l'ennemi est d'interdire par empêchement tout en prétendant que la liberté prévaut. C'est ainsi qu'ils interdisent déjà les nationalistes raciaux et les nationaux-socialistes respectueux de la loi en imposant des restrictions au coup par coup, telles que la législation sur l'ordre public qui empêche la liberté d'expression raciale et impose d'autres obstacles, et en refusant de manière générale les facilités sans lesquelles les droits ne signifient rien.

Cette suppression au coup par coup sera certainement poursuivie jusqu'à ce que l'effet soit virtuellement total, réalisant ainsi tout ce que l'interdiction pure et simple pourrait réaliser, sans aucun des inconvénients concevables de son caractère direct, en fonction non pas de votre degré de respect de la loi, mais précisément du degré d'humanité que vous êtes devenu.

Tout prétexte absent et nécessaire sera fabriqué sans hésitation. Le public britannique, qui a subi un lavage de cerveau, est resté jusqu'à présent indifférent au refus de vous accorder la liberté, et l'on peut s'attendre à ce qu'il le reste par ignorance ou par apathie. Il existe déjà une justification morale suffisante pour recourir à des moyens proclamés illégaux par ceux qui sont disqualifiés par leur violation de la loi suprême de la survie raciale et leur refus de vous accorder la liberté de la respecter. Ce qui compte par conséquent, ce n'est pas le fait que l'ennemi vous considère comme « légal » ou « illégal », mais votre capacité réelle à frapper et à renverser ceux qui ont fait de la rébellion au nom de votre race, non seulement votre droit mais votre devoir, et de la conformité à leur loi une offense à la nature ».

« Quel genre de personnes faudrait-il pour cette force d'intervention ? » demanda ensuite Peter.

La réponse fut : « Ceux et ceux-là seuls qui sont entièrement dévoués à la survie et au progrès du folk aryen, percevant cette cause

dans sa plénitude et la servant dans son intégralité par la fusion des qualités d'une trinité d'ouvriers, de guerriers et de prêtres.

En tant que travailleur, j'entends quelqu'un qui s'applique méthodiquement et constamment à l'étude et aux autres préparatifs nécessaires à une action réussie.

En tant que guerrier, j'entends quelqu'un qui est sensible au fait que la signification de la vie est la lutte, et que la réussite dans la vie est la conduite héroïque de cette lutte.

En tant que prêtre, j'entends quelqu'un chez qui la source de l'être, et donc la source d'une supériorité conquérante en termes de force, est la perception de la cause, en termes spirituels, comme la poursuite, dans les affaires humaines, de l'ordre et de l'harmonie reflétant le but rationnel du progrès évolutif, mesuré par l'ascendant du supérieur sur l'inférieur – ce qui est définitif de la beauté.

Dans cette quête, il faut voir une conformité réjouissante au fonctionnement et donc à la volonté interprétée du cosmos, discerné ainsi comme la divinité ; ceci étant en essence la nouvelle religion aryenne essentielle.

Chacune de ces personnes doit être parfaitement préparée aux tâches qui l'attendent : entraînée physiquement aux arts martiaux pour ce qui est une véritable guerre ; entraînée mentalement à tout ce qu'il faut savoir pour ces tâches, depuis une compréhension complète de tous les aspects de la cause dans sa profondeur doctrinale et son contexte historique jusqu'à une connaissance complète des cibles et des techniques de perturbation, et des moyens d'échapper à la détection et à la capture, ou de faire face à l'emprisonnement si l'on est attrapé.

Parallèlement, pour encourager le haut degré de travail d'équipe indispensable et pour soutenir l'individu dans toutes les situations de stress, une camaraderie intense doit être créée à partir du triple lien de la fraternité raciale, de l'unité idéologique et de la fonction élitiste. Seule une telle arme humaine d'excellence peut réussir et réussira ».

« Comment », demanda Peter, « peut-on contacter et rejoindre ce groupe de travail ? »

Il lui est répondu que l'entrée se fera nécessairement sur invitation. « Ce qui se passerait », dit l'autre, « c'est que des personnes comme vous, au sein ou en dehors des organisations ordinaires, seraient observées longuement et vérifiées de manière approfondie, et, si et lorsqu'elles seraient considérées comme tout à fait appropriées, alors et seulement alors elles seraient personnellement approchées et invitées à se joindre à l'équipe. »

Sur ce, le compagnon de Peter se leva et partit, apparemment en direction des toilettes, mais il ne revint pas et Peter ne le revit plus – c'est-à-dire jusqu'à ce que, environ deux ans plus tard, Peter soit approché et recruté dans le mouvement de libération de la Grande-Bretagne, qui infligeait alors de sérieux dégâts à l'ennemi – mais c'est une autre histoire qui sera racontée à un autre moment.

ANNEXE : LETTRE À GERALD KAUFMAN, M.P

(Note de l'éditeur : alors que ce livre était en cours de production, l'éditeur a été informé par Colin Jordan que ses locaux dans le Yorkshire avaient fait l'objet d'une descente de police. Divers documents politiques ont été saisis, y compris le manuscrit presque complet du prochain livre de l'auteur, Merrie England 2000. *La perquisition, qui a eu lieu le 4 juin 1991, a été déclenchée par Gerald Kaufman, membre du Parlement, sur la base de l'allégation fallacieuse selon laquelle Colin Jordan lui avait envoyé du « courrier haineux » antisémite.)*

Gerald Kaufman M.P.
Chambre des Communes
Westminster
Londres SWIA OAA

Monsieur,

J'ai été informé par l'inspecteur T. W. Storey de la police de Harrogate que vous avez déposé une plainte contre moi, alléguant que je vous ai envoyé une étiquette portant une caricature représentant « l'Oncle Sam » exhortant les gens à se battre pour Israël lors de la récente guerre au Moyen-Orient.

Cette allégation, comme j'en ai informé la police de Harrogate, est fausse, malveillante et espiègle ; j'ai donc déposé une plainte contre vous à ce sujet.

Je suis bien sûr parfaitement conscient de l'objectif sournois que vous poursuivez avec ce stratagème de la fausse plainte. Vous pensez que, tout en restant bien caché dans l'ombre, vous pouvez, grâce à

votre statut de député et aux dispositions étrangères et malencontreuses de la partie III de la loi de 1986 sur l'ordre public que les gens de votre espèce réclament depuis si longtemps et avec tant de fébrilité, provoquer une intrusion à la soviétique dans mon domicile et, par conséquent, une perquisition et une saisie de mes biens, dont vous espérez qu'elle permettra de monter un dossier contre moi et de m'infliger une sorte de punition. Craignant la vérité de ce que je dis, vous cherchez à me faire taire de cette manière tyrannique.

Sous le couvert de la « liberté et de la démocratie », vous et vos semblables êtes en fait totalement réticents à affronter dans une controverse ouverte et équitable toute affaire contre la communauté juive de ce pays, dont vous êtes un membre éminent.

Au lieu de cela, vous conspirez depuis des années pour priver les Anglais de leur ancienne liberté d'expression en ce qui concerne les juifs, en faisant campagne pour l'adoption d'une nouvelle loi, puis d'une autre, afin d'interdire et de pénaliser cette expression sous prétexte qu'il s'agit de « haine raciale ».

Même avec les dispositions répressives de l'actuelle loi sur l'ordre public, vous n'êtes toujours pas satisfaits et vous en voulez plus, ce qui montre clairement que vous ne serez jamais satisfaits tant que tout commentaire défavorable sur les juifs ne sera pas rendu illégal.

Dans tous ces efforts préjudiciables à la liberté anglaise, vous et vos semblables êtes en fait la cause la plus puissante de l'« antisémitisme » que vous prétendez combattre, et je vous en accuse fermement ici et maintenant ; puisque par ces efforts vous allez tôt ou tard, naturellement et assurément, créer un ressentiment amer parmi de plus en plus de gens qui autrement pourraient bien rester intouchés par la littérature et les discours de mon côté.

La « haine » – la haine envers ceux qui, comme moi, osent continuer à vous critiquer et à vous condamner – est une émotion que vous et les vôtres devez bien connaître pour l'avoir manifestée à maintes reprises dans votre campagne de suppression.

Vous êtes peut-être les mieux placés pour discerner dans quelle mesure cela émane des enseignements de votre Talmud et dans quelle mesure la distribution actuelle et continue de cette littérature, avec ses nombreuses et diverses références vicieuses aux Gentils, peut être considérée comme une infraction à la partie III de la loi de 1986 sur l'ordre public (Public Order Act 1986), même si, bien entendu, vous ne craignez pas que cette partie de la loi soit appliquée à votre communauté par des autorités qui lui sont tellement inféodées.

Grâce à l'appareil d'espionnage élaboré de votre communauté, vous avez sans doute déjà appris que j'ai atteint le stade de l'ébauche d'un livre intitulé *Merrie England 2000*, décrivant la forme hideuse des choses à venir dans ce pays, compte tenu de l'ascension de personnes telles que vous ; c'est donc la raison pour laquelle ce manuscrit a été retiré avec un sceau spécial par la police, pour votre protection et votre confort.

Soyez assuré, cependant, qu'il sera remanié si nécessaire, même s'il est finalement honoré en étant inscrit sur la liste des livres interdits en Grande-Bretagne !

Le fait que, comme prétexte, vous vous soyez plaint de l'article précis que vous avez publié est révélateur de vos prétentions arrogantes et de celles des gens de votre espèce. La caricature qui y figure cite deux pays étrangers, dont Israël, et ne fait en aucun cas référence aux juifs de Grande-Bretagne de manière péjorative. À moins que vous ne vous identifiiez à l'un de ces pays étrangers, Israël, vous ne pouvez prétendre être impliqué.

Pour autant que je sache, vous avez pris soin jusqu'à présent de ne pas vous identifier, mais si vous vous montrez maintenant au grand jour et que vous vous identifiez, je vous souhaite de mettre rapidement en œuvre cette identification par votre départ définitif pour Israël !

À défaut, vous pourriez vous rappeler que l'expulsion des juifs par notre bon roi Édouard I^{er}, à la joie universelle de la nation en 1290, n'a jamais été officiellement révoquée, et que votre présence sur

notre territoire, sans parler de notre Parlement, peut donc être considérée comme illicite.

En tant que personne dont les ancêtres cultivaient le sol du Yorkshire des siècles avant que vos ancêtres les plus proches ne viennent des ghettos de l'Est – votre peuple profitant du nôtre pour aspirer à nous dominer, et maintenant pour nous censurer et nous réduire au silence – je conclurai en vous informant, en ce qui concerne vos manœuvres visant à faire du patriotisme un crime et pour m'incriminer, que les plus grands criminels de ce pays aujourd'hui sont de loin les plus grands criminels de notre histoire, et même les plus grands de notre histoire, sont ceux qui ont permis et encouragé l'invasion colorée de notre pays et l'intégration forcée de notre peuple, et qui ont permis et encouragé l'ascendant juif sur nos affaires.

Si vous êtes l'un de ces complices dans ce crime gigantesque de trahison du peuple britannique, alors vous êtes très certainement l'un de ces archi-criminels que j'ai à l'esprit.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués,

Colin Jordan

NOTE BIOGRAPHIQUE

Né en 1923. Études d'histoire à l'université de Cambridge, 1946-49, où il obtient un diplôme avec mention. Par la suite, représentant pour le nord de l'Écosse d'une grande entreprise, puis enseignant jusqu'à ce qu'il soit interdit d'enseigner en raison d'activités extrascolaires. Actif dans une succession d'organisations politiques entre 1946 et 1962, cette dernière année il a fondé et dirigé le Mouvement national socialiste. Emprisonné en 1962 pour avoir organisé une formation d'élite au sein de ce mouvement et pour avoir prononcé un discours intitulé « Hitler avait raison » à Trafalgar Square, à Londres. De nouveau emprisonné en 1967 pour des publications sur les questions des juifs et de l'immigration de couleur. A dirigé le British Movement, qui a remplacé le N.S.M. en 1968, jusqu'à ce qu'il s'en retire en 1975 en raison d'engagements personnels. Depuis lors, il se limite à l'écriture et à la vente de littérature.

POST-SCRIPTUM À L'ÉDITION 2011

Après une vie au service de sa race, John Colin Campbell Jordan est décédé le 9 avril 2009 à son domicile au nord de Harrogate, dans le Yorkshire, à l'âge de 86 ans.

Autres livres traduits ou distribués par Valérie Devon/Didi18edition.com

Ernst Böhm – *Les ordres des commandants d'Auschwitz*

Arthur Butz – *La mystification du XX^e siècle*

Alfred Rosenberg – *Le mythe du XX^e sicèle*

Benton L. Bradberry – *Le Sale Boche raconté aux braves gens*

Michael Collins Piper – *Le complexe de Caïphe* (épuisé)

John Gimbel – *Science, Technologie et Réparations*

Thomas Goodrich – *Tempête diabolique (Hellstorm)*

Else Löser – *Pologne et les falsifications de l'histoire polonaise*

Arnold Leese :

– *Les guerres de survie juives*

– *Hors des sentiers battus ou les deux vies trépidantes d'un vétérinaire antijuif*

– *Meurtres rituels juifs*

– *Sottise du Gentil : les Rothschild*

Gerard Menuhin – *Dites la vérité et vous humilierez le diable* (épuisé)

Germar Rudolf – *Déborah Lipstadt et l'holocauste* (publié chez Akribeia)

Julius Streicher – *Le testament politique de Julius Streicher*

Udo Walendy – *Le contrat de transfert et la fièvre du boycott de 1933*

Auteur anonyme – *Quand les « victimes » dictent leurs lois* (6 volumes)

Jacqueline Berger :

– *La Philosophie universelle ou comment échapper à l'Enfer ici-bas*

– *La Mythologie – Une brèche dans l'abîme ?*

– *Les Mystères dévoilés*

– *Christianisme, invention du judaïsme*

Anonyme – *Europa, la dernière bataille – Le livre*

Denis Wise – *Adolf Hitler, la plus grande histoire JAMAIS racontée !*

Henri Turner – *L'accession au pouvoir de Hitler financée par l'argent juif : mythe ou réalité ?*

Wilhelm Kammeier *:*

– La falsification de l'histoire allemande
– Nouvelles preuves de la falsification de l'histoire allemande
– La falsification de l'histoire du christianisme primitif

Herman Wieland – *Atlantide, Edda et Bible*

Monika Schaefer – *Pardon Maman, j'avais tort à propos de l'Holocauste*

Carlos W. Porter – *Dans mon imagination, c'était vrai* (Made in Russia : the Holocaust)

J. Graf, C. Mattogno, T. Kues – *Les camps d'« extermination » de l'Aktion Reinhardt*

Gerd Schultze-Rhonhof – *1914-1945 : la deuxième Guerre de Trente ans ou le grand suicide européen*

Cesare Santoro – *Quatre années d'Allemagne de Hitler vues par un étranger*

Julius Schaub – *Dans l'ombre de Hitler*

Erkki Hautamäki – *La Finlande dans l'œil du cyclone – Le dossier S-32 du maréchal C. G. E. Mannerheim Documents secrets de 1932 à 1949*

Mémoires d'Otto Wagener – Chef d'État-major de la SA de 1929 à 1932

Alfred Konder – *L'arbre généalogique d'Adolf Hitler*

Michael Collins Piper – *Les Chèvres de Judas*